POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XVIII.

MADAME DE STAËL.

Première partie.

On aime, après les révolutions qui ont changé les sociétés, et sitôt les dernières pentes descendues, à se retourner en arrière, et, aux divers sommets qui s'étagent à l'horizon, à voir s'isoler et se tenir, comme les divinités des lieux, certaines grandes figures. Cette personnification du génie des temps en des individus illustres, bien qu'assurément favorisée par la distance, n'est pourtant pas une pure illusion de perspective. L'éloignement dégage et achève ces points de vue, mais ne les crée pas. Il est des représentans naturels et vrais pour chaque moment social; mais d'un peu loin seulement, le nombre diminue, le détail se simplifie, et il ne reste qu'une tête dominante : Corinne, vue d'un peu loin, se détache mieux au cap Misène.

La Révolution française, qui, en aucune de ses crises, n'a manqué de grands hommes, a eu aussi ses femmes héroïques ou brillantes dont le nom s'approprie au caractère de chacune des phases successives. L'ancienne société en finissant a eu ses vierges et ses captives qui se sont couronnées d'un vif éclat dans les geôles et sur les échafauds. La bourgeoisie en surgissant a produit bien vite ses héroïnes aussi et ses victimes. Plus tard, l'orage à peine s'enfuyant, des groupes célèbres de femmes se sont élancés, qui ont fêté l'époque du retour à la vie sociale, à l'opulence et aux plaisirs. L'Empire a eu également ses distinctions dans ce sexe, alors pourtant de peu d'influence. On retrouve à la Restauration quelque nom de femme supérieure qui la représente dans la meilleure partie de ses mœurs et dans la distinction modérée de ses nuances. Mais ces diverses renommées successives, qui s'attachent à chacune des phases de la Révolution, viennent, en quelque sorte, trouver leur place et se donner rendez-vous en une seule célébrité qui les comprend et les concilie toutes dans leur ensemble, qui participe de ce qu'elles eurent de brillant ou de dévoué, de poli ou d'énergique, de sentimental ou de viril, d'imposant, de spirituel et d'inspiré, en relevant de plus, en encadrant tous ces dons par le génie qui les fait valoir et les immortalise. Issue de souche réformatrice par son père, Mme de Staël se rallie par son éducation et sa première jeunesse aux salons de l'ancien monde. Les personnages parmi lesquels elle a grandi et qui sourirent à son précoce essor, sont tous ceux qui composent le cercle le plus spituel des dernières années d'autrefois. Lisant vers 1810, au temps de ses plus grandes persécutions, la correspondance de Mme du Deffant et d'Horace Walpole, elle se retrouvait singulièrement émue au souvenir de ce grand monde, dont elle avait connu beaucoup des personnages et toutes les familles. Si elle s'y fit remarquer dans sa première attitude par quelque chose de sentimental et d'extrêmement animé, à quoi se prenaient certaines aristocraties envieuses, c'est qu'elle était destinée à porter du mouvement et de l'imprévu partout où elle se serait trouvée. Mais même en se continuant dans ce cercle pacifique, sa vie en devenait déjà l'un des plus incontestés ornemens, et elle allait prolonger, sous une forme moins régulière et plus grandiose, cette galerie des salons



illustres de l'ancienne société française. Mme de Staël reproduit donc suffisamment en elle cette manière et ce charme d'autrefois. Mais elle ne s'en tient pas à cet héritage, car ce qui la distingue comme la plupart des génies, et plus éminemment qu'aucun autre, c'est l'universalité d'intelligence, le besoin de renouvellement, la capacité des affections. A côté des succès traditionnels et déjà classiques de Mme du Deffant, de Mme de Beauveau, qu'elle eut continués à sa manière en les rompant avec originalité, elle ne sent pas moins l'énergie récente, le génie plébéien et la virilité des ames républicaines. Les héroïsmes de Mme Roland et de Charlotte Corday la trouvent prête et sont à l'aise dans son cœur; ses délicatesses pour les autres nobles amitiés n'y perdent rien. Véritable sœur d'André Chénier en instinct de dévouement, elle a un cri d'éloquence pour la reine, comme lui pour Louis XVI; elle viendrait la défendre à la barre s'il y avait chance de la sauver. Elle subit bientôt, et dans son livre *De l'Influence des Passions,* elle exprime toute la tristesse du stoïcisme vertueux en ces temps d'oppression où l'on ne peut que mourir. Sous la période directoriale, ses écrits, sa conversation, sans exclure les qualités précédentes, admettent un ton plus sévère : elle soutient la cause de la philosophie, de la perfectibilité, de la république modérée et libre, tout comme l'aurait pu faire la veuve de Condorcet. C'est alors ou peu après dans la préface de la *Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales,* qu'elle exprimait cette mâle pensée : « Quelques vies de Plutarque, une lettre de Brutus à Cicéron, des paroles de Caton d'Utique dans la langue d'Addison, des réflexions que la haine de la tyrannie inspirait à Tacite,... relèvent l'ame que flétrissaient les évènemens contemporains. » Et cela ne l'empêche pas au même moment de se rouvrir et de se complaire à toutes les amitiés de l'ancien monde, à mesure qu'elles reparaissent de l'exil. Et, tout à côté, elle apprécie, elle accueille en son cœur la renommée de femme de ce temps la plus en vogue, la plus ornée et la plus pure; elle s'en entoure comme d'une guirlande, tandis que les *Lettres de Brutus* restent entr'ouvertes encore, et que M. de Montmorency lui sourit avec piété. Ainsi, tour à tour ou à la fois, le mouvement d'esprit des salons du XVIIIe siècle, la vigueur des espérances nouvelles et des fortes entreprises, la tristesse du patriotisme stoïque, comme le

retour aux gracieuses amitiés et l'accès aux modernes élégances, se mêlent ou se succèdent en cette ame aussi diverse que véritablement complète. — Et plus tard, à sa rentrée en France après l'Empire, dans les trop courtes années qu'elle vécut, la voilà qui saisit avec la même promptitude le sens des transactions nécessaires, et sa liaison plus fréquente dans les derniers temps, avec des personnes comme Mme de Duras, achève de placer en son existence toutes les teintes caractéristiques des phases sociales où elle a passé, depuis le salon à demi philosophique et novateur de sa mère jusqu'au royalisme libéral de la restauration. A la prendre sous ce point de vue, l'existence de Mme de Staël est dans son entier comme un grand empire qu'elle est sans cesse occupée, non moins que cet autre conquérant son contemporain et son oppresseur, à compléter et à augmenter. Mais ce n'est pas dans un sens matériel qu'elle s'agite; ce n'est pas une province après une province, un royaume après un autre, que son activité infatigable convoite et entasse. C'est dans l'ordre de l'esprit qu'elle s'épand sans cesse; c'est la multiplicité des idées élevées, des sentimens profonds, des relations enviables qu'elle cherche à organiser en elle, autour d'elle. Oui, en ses années de vie entière et puissante, instinctivement, et par l'effet d'une sympathie, d'une curiosité impétueuse, elle aspirait, on peut le dire avec éloge, elle aspirait à une vaste cour, à un empire croissant d'intelligence et d'affection, où rien d'important ou de gracieux ne fût omis, où toutes les distinctions de talent, de naissance, de patriotisme, de beauté, eussent leur trône sous ses regards : comme une impératrice de la pensée, elle aimait à enserrer dans ses libres domaines tous les apanages. Quand Bonaparte la frappa, il en voulait confusément à cette rivalité qu'elle affectait sans s'en rendre compte elle-même.

Le caractère dominant de Mme de Staël, l'unité principale de tous les contrastes qu'elle embrassait, l'esprit rapide et pénétrant qui circulait de l'un à l'autre et soutenait cet assemblage merveilleux, c'était à coup sûr la conversation, la parole improvisée, soudaine, au moment où elle jaillissait toute divine de la source perpétuelle de son ame : c'était là, à proprement parler, ce qui constituait pour elle *la vie*, mot magique qu'elle a tant employé, et qu'il faut employer si souvent à son exemple en parlant d'elle. Tous

les contemporains se montrent unanimes là-dessus. Il en est d'elle comme du grand orateur athénien; quand vous admirez, et que vous vous émouvez aux pages spirituelles ou brûlantes, quelqu'un toujours peut dire : Que serait-ce donc si vous l'aviez entendue elle-même ! Les adversaires et les critiques qui se servent volontiers d'une supériorité pour en combattre une autre dans tout grand individu trop complet à leurs yeux, qui prennent acte du talent déjà prouvé contre le talent nouveau auquel il prétend, rendent sur ce point à Mme de Staël un hommage intéressé et quelque peu perfide, égal, quoiqu'il en soit, à celui de ses admirateurs. Fontanes, en 1800, terminait les fameux articles du *Mercure* par ces mots : « En écrivant, elle croyait converser encore. Ceux qui l'écoutent ne cessent de l'applaudir : je ne l'entendais point quand je l'ai critiquée... » Long-temps, en effet, les écrits de Mme de Staël se ressentirent des habitudes de sa conversation. En les lisant, si courans et si vifs, on croirait souvent l'entendre. Des négligences seulement, des façons de dire ébauchées, des rapidités permises à la conversation et aperçues à la lecture, avertissent que le mode d'expression a changé et eût demandé plus de recueillement. Mais, quelles qu'aient été chez Mme de Staël la supériorité et la prédominence de sa conversation sur son style écrit, du moins par rapport à ses premiers ouvrages, il n'en est pas d'elle comme des grands hommes orateurs, improvisateurs, les Mirabeau, les Diderot, un peu pareils aux Talma, puissantes renommées qui eurent le sceptre et dont il reste des témoignages écrits bien inférieurs à leur action et à leur gloire. Elle a laissé assez d'œuvres durables pour témoigner dignement d'elle-même, et n'avoir pas besoin devant la postérité d'explications étrangères, ni du cortége des souvenirs contemporains. Peut-être, et M. de Châteaubriand l'a remarqué dans un jugement porté sur elle vers l'époque de sa mort, pour rendre ses ouvrages plus parfaits, il eût suffi de lui ôter un talent, celui de la conversation. Telle que nous la voyons réalisée pourtant, sa part d'écrivain est assez belle. Malgré les défauts de sa manière, a dit M. de Châteaubriand au même endroit, elle ajoutera un nom de plus à la liste des noms qui ne doivent point mourir. Ses écrits, en effet, dans l'imperfection même de beaucoup de détails, dans la succession précipitée des aperçus et le délié des mouvemens, ne

traduisent souvent que mieux sa pensée subtile, son ame respirante et agitée; et puis, comme art, comme poème, le roman de *Corinne*, à lui seul, présenterait un monument immortel. Artiste à un haut degré par *Corinne*, Mme de Staël demeure éminente en ses autres développemens, à titre de politique, de moraliste, de critique et d'écrivain de Mémoires. C'est cette vie une et variée, émanation de l'ame à travers les écrits, et qui ne circulait pas moins à l'entour et dans les circonstances de leur composition, que nous voudrions essayer d'évoquer, de concentrer par endroits, pour rendre aux autres l'impression sensible que nous nous en sommes formée. Nous savons combien il est délicat de faire accorder cette impression en partie conjecturale et déjà poétique avec celle de la réalité encore récente, combien les contemporains immédiats ont toujours quelque particularité à opposer à l'image qu'on veut concevoir de la personne qu'ils ont connue. Nous savons tout ce que nécessairement il y a dans une vie diverse, orageuse, d'infractions de détail au dessin général qu'on en recompose à distance. Mais ceci d'abord est bien moins une biographie, qu'une idée, un reflet de peinture morale sur la critique littéraire; et j'ai tâché d'ailleurs, dans les traits généraux de ce grand esprit, de tenir compte de beaucoup plus de détails et de souvenirs minutieux qu'il ne convenait d'en exprimer.

Mlle Germaine Necker, élevée entre la sévérité un peu rigide de sa mère et les encouragemens tantôt enjoués, tantôt éloquens de son père, dut pencher naturellement de ce dernier côté, et devint de bonne heure un enfant prodigieux. Elle avait sa place dans le salon, sur un petit tabouret de bois, près du fauteuil de Mme Necker, qui l'obligeait à s'y tenir droite; mais ce que Mme Necker ne pouvait contraindre, c'étaient les réponses de l'enfant aux personnages célèbres, tels que Grimm, Thomas, Raynal, Gibbon, Marmontel, qui se plaisaient à l'entourer, à la provoquer de questions, et qui ne la trouvaient jamais en défaut. Mme Necker de Saussure a peint à merveille ces commencemens gracieux dans l'excellente notice qu'elle a écrite sur sa cousine. Mlle Necker lisait donc des livres au-dessus de son âge, allait à la comédie, en faisait des extraits au retour; plus enfant, son principal jeu avait été de tailler en papier des figures de rois et de

reines, et de leur faire jouer la tragédie : ce furent là ses marionnettes comme Goëthe eut les siennes. L'instinct dramatique, le besoin d'émotion et d'expression, se trahissaient en tout chez elle. Dès onze ans, Mlle Necker composait des portraits, des éloges, suivant la mode d'alors. Elle écrivit à quinze ans des extraits de l'*Esprit des Lois*, avec des réflexions; à cet âge, en 1781, lors de l'apparition du Compte-rendu, elle adressa à son père une lettre anonyme où son style la fit reconnaître. Mais ce qui prédominait surtout en elle, c'était cette sensibilité qui, vers la fin du XVIIIe siècle et principalement par l'influence de Jean-Jacques, devint régnante sur les jeunes cœurs, et qui offrait un si singulier contraste avec l'analyse excessive et les prétentions incrédules du reste de l'époque. Dans cette revanche un peu désordonnée des puissances instinctives de l'ame, la rêverie, la mélancolie, la pitié, l'enthousiasme pour le génie, pour la nature, pour la vertu et le malheur; ces sentimens que la *Nouvelle Héloïse* avait propagés, s'emparèrent fortement de Mlle Necker, et imprimèrent à toute la première partie de sa vie et de ses écrits un ton ingénuement exagéré, qui ne laisse pas d'avoir son charme, même en faisant sourire. Cette disposition se montra tout d'abord dans son enthousiasme pour son père, enthousiasme que le temps et la mort ne firent qu'accroître, mais qui a sa source en ces premières années; c'était au point de paraître, en certains momens, comme jalouse de sa mère. Racontant, dans la vie de M. Necker, le long séjour qu'il fit à Paris, jeune et non marié encore, Mme de Staël a pu dire : « Quelquefois, en causant avec moi dans sa retraite, il repassait ce « temps de sa vie dont le souvenir m'attendrissait profondément, « ce temps où je me le représentais si jeune, si aimable, si seul! « ce temps où nos destinées auraient pu s'unir pour toujours, si le « sort nous avait créés contemporains. » Et plus loin, parlant de sa mère : « Il lui fallait l'être unique, elle l'a trouvé, elle a passé « sa vie avec lui. Dieu lui a épargné le malheur de lui survivre!... « elle a plus mérité que moi d'être heureuse. » Ce culte de Mme de Staël pour son père, c'est avec plus de solennité et certes non moins de profondeur l'inverse et le pendant du sentiment de Mme de Sévigné pour sa fille; on aime à rencontrer de si ardentes et de si pures affections chez de si brillans esprits. Quant à Mme de Staël,

on se rend mieux compte encore de cette chaleur et de cette durée du culte filial. Dans cette ruine successive, qui se fait en avançant, de toutes les illusions du cœur et de la pensée, un seul être mortel, un seul entre ceux anciennement aimés, était resté debout en son souvenir, sans atteinte, sans tache, sans diminution aucune ni infidélité au passé, et sur cette tête auguste reposaient, immortelles et déjà célestes, toutes les flammes, ailleurs évanouies, de sa jeunesse.

A cet âge d'exaltation, la rêverie, les combinaisons romanesques, le sentiment et les obstacles qu'il rencontre, la facilité à souffrir et à mourir, étaient, après le culte singulier pour son père, les plus chères occupations de son ame, de cette ame *vive et triste*, et qui ne *s'amusait que de ce qui la faisait pleurer*. Elle aimait écrire sur ces sujets de prédilection, et le faisait à la dérobée, ainsi que pour certaines lectures que Mme Necker n'eût pas choisies. Je me la figure dans le cabinet d'étude, sous les yeux de sa mère assise, elle debout, se promenant de long en large un volume à la main, et tour à tour lisant le livre de rigueur quand elle s'avançait vers sa mère, et puis reprenant le roman sentimental, quelque nouvelle de Mme Riccoboni peut-être, lorsqu'elle s'éloignait à pas lents. Elle disait plus tard que l'enlèvement de Clarisse avait été l'un des évènemens de sa jeunesse : mot charmant, une fois trouvé, qui résume tout un monde d'émotions premières; que ce soit à propos de *Clarisse* ou de quelque autre, chaque imagination poétique et tendre peut se redire cela. Le plus précoce des écrits imprimés de Mlle Necker, s'il était réellement d'elle, devrait être un volume intitulé : *Lettres de Nanine à Simphal*, que M. Beuchot paraît attribuer à notre auteur, mais qui fut désavoué dans le temps (1818). Ce petit roman, qui n'offre rien qu'une jeune personne exaltée et innocente n'ait pu imaginer, et dont le fonds ne diffère guère de *Sophie*, de *Mirza*, de *Pauline*, et autres productions du premier début, est d'une inexpérience de style et de composition plus grande encore. Je n'y ai trouvé à remarquer, comme ton de l'époque, comme couleur du paysage familier aux héroïnes de quatorze ans, que ces paroles de Nanine : « Je parvins hier matin à aller « au tombeau; j'y versai un torrent de ces larmes précieuses que « le sentiment et la douleur fournissent aux malheureux de mon

« espèce. Une grande pluie qui survint me fit croire la nature sen-« sible à mes maux. Chaque feuille semblait pleurer avec moi. Les « oiseaux semblaient interdits par mes gémissemens. Cette idée « saisit tellement mon ame, que je fis tout haut à l'Éternel les plus « véhémentes prières. Ne pouvant rester long-temps dans ce désert, « je revins cacher ici ma tristesse, etc., etc. » *Sophie ou les Sentimens secrets*, composé à vingt ans, vers 1786 ou même auparavant, est un drame en vers dont la scène se passe dans un jardin anglais, en vue d'une urne environnée de cyprès et d'arbres funèbres. Cécile, enfant de six ans, s'avançant vers la triste Sophie, qu'une passion silencieuse dévore, lui dit :

Pourquoi donc loin de nous restes-tu maintenant?
Mon père est inquiet.

SOPHIE.

Ton père?

CÉCILE.

Mon amie,
Il redoute pour toi de la mélancolie.
Explique-moi ce mot....

N'est-ce pas ainsi que Mlle Necker demanda un jour brusquement à la vieille maréchale de Mouchy ce qu'elle pensait de l'amour : folle histoire dont s'égayait tant M. Necker et dont sa fille aimait chaque fois à le faire ressouvenir. Il y avait, sinon dans les premiers écrits de Mme de Staël, du moins dans sa personne, une vivacité alliée à la tristesse, une spirituelle pétulance à côté de la mélancolie, une facilité piquante à saisir vite son propre ridicule et à en faire justice, qui la sauvait de toute fadeur, et qui attestait la vigueur saine du dedans. Les trois nouvelles, publiées en 95, et composées dix ans auparavant, *Mirza, Adélaïde et Théodore, Pauline*, ont tout-à-fait la même couleur que *Sophie*, et leur prose facile les rend plus attachantes. Ce sont toujours (que la scène se passe en Afrique chez les nègres ou au fond de nos parcs anglais), ce sont des infortunés que la sensibilité enveloppe d'un nuage, des amans que la nouvelle funeste d'une infidélité réduit à l'état d'ombres; c'est quelque tombeau qui s'élève au sein des bosquets. Je

crois, en lisant ces évanouissemens, ces morts si promptes, me retrouver avec les personnages, assez semblables, du bon abbé Prévost, ou plutôt je me promène véritablement dans les bosquets de Saint-Ouën où Mlle Necker égarait ses rêves, dans les jardins d'Ermenonville où tant de pélerinages allaient s'inspirer. Je comprends sous quelles allées ont erré, de quels ombrages sont sorties en pleurs Mmes de Montolieu et Cottin, et Mme Desbordes-Valmore. Ce ne devait être pour Mme de Staël qu'un séjour passager, une saison de sa première jeunesse. Plus tard,... bientôt,... brisée par le spectacle des passions publiques, avertie peut-être aussi par quelque blessure, elle sera en réaction contre elle-même, contre cette expansion extrême de la sensibilité. Dans son livre de l'*Influence des Passions*, elle essaiera de les combattre, elle les voudrait supprimer; mais son accent accusateur en est plein encore, et cette voix qui s'efforce ne paraît que plus émue. Tant d'appareil stoïque aboutit bien vite à *Delphine;* elle restera, toute sa vie, le génie le plus entraîné et le plus aimant.

M. de Guibert avait tracé de Mlle Necker, lorsqu'elle atteignait déjà sa vingtième année, un portrait brillant, cité par Mme Necker de Saussure. Ce morceau est censé traduit d'un poète grec, et exprime bien le goût de la société d'alors, celui du *Jeune Anacharsis*; les portraits du duc et de la duchesse de Choiseul ont été donnés, on le sait, par l'abbé Barthélemy, sous les noms d'Arsame et de Phédime. Voici quelques traits de celui de Zulmé par M. de Guibert : « Zulmé n'a que vingt ans, et elle est la prêtresse la plus célèbre « d'Apollon; elle est celle dont l'encens lui est le plus agréable, « dont les hymnes lui sont les plus chers.... Ses grands yeux noirs « étincelaient de génie, ses cheveux de couleur d'ébène retom- « baient sur ses épaules en boucles ondoyantes; ses traits étaient « plutôt prononcés que délicats, on y sentait quelque chose au- « dessus de la destinée de son sexe.... » J'ai eu moi-même sous les yeux un portrait peint de Mlle Necker, toute jeune personne; c'est bien ainsi : cheveux épars et légèrement bouffans, l'œil confiant et baigné de clarté, le front haut, la lèvre entr'ouverte et parlante, modérément épaisse en signe d'intelligence et de bonté; le teint animé par le sentiment; le cou, les bras nus, un costume léger, un ruban qui flotte à la ceinture, le sein respirant à pleine haleine;

telle pouvait être la Sophie de l'*Emile*; tel l'auteur des *Lettres sur Jean-Jacques* accompagnant l'admirable guide en son Elysée, s'excitant de chacun de ses pas, allant, revenant sans cesse, tantôt à côté et quelquefois en avant.

Les *Lettres sur Jean-Jacques*, composées dès 1787, sont, à vrai dire, le premier ouvrage de Mme de Staël, celui duquel il faut dater avec elle, et où se produisent, armées déjà de fermeté et d'éloquence, ses dispositions, jusque-là vaguement essayées. Grimm, dans sa Correspondance, donne des extraits de ce *charmant ouvrage* comme il l'appelle, dont il ne fut tiré d'abord qu'une vingtaine d'exemplaires, mais qui, malgré les réserves infinies de la distribution, ne put bientôt échapper à l'honneur d'une édition publique. Avant de donner des extraits du livre, le spirituel habitué du salon de Mme Necker vante et caractérise « cette jeune personne entou« rée de toutes les illusions de son âge, de tous les plaisirs de la « ville et de la cour, de tous les hommages que lui attirent la gloire « de son père et sa propre célébrité, sans compter encore un désir « de plaire tel qu'il suppléerait seul peut-être tous les moyens « que lui ont prodigués la nature et le destin. » Les *Lettres sur Jean-Jacques* sont un hommage de reconnaissance envers l'auteur admiré et préféré, envers celui même à qui Mme de Staël se rattache le plus immédiatement. Assez d'autres dissimulent avec soin, taisent ou critiquent les parens littéraires dont ils procèdent. Il est d'une noble candeur de débuter en avouant, en célébrant celui de qui on s'est inspiré, des mains duquel on a reçu le flambeau, celui d'où nous est venu ce large fleuve de la belle parole dont autrefois Dante remerciait Virgile : Mme de Staël, en littérature aussi, avait de la passion filiale. Les *Lettres sur Jean-Jacques* sont un hymne, mais un hymne nourri de pensées graves, en même temps que varié d'observations fines, un hymne au ton déjà mâle et soutenu, où Corinne se pourra reconnaître encore après être redescendue du Capitole. Tous les écrits futurs de Mme de Staël en divers genres, romans, morale, politique, se trouvent d'avance présagés dans cette rapide et harmonieuse louange de ceux de Rousseau, comme une grande œuvre musicale se pose, entière déjà de pensée, dans son ouverture. Le succès de ces lettres, qui répondaient au mouvement sympathique du temps, fut universel.

Grimm parle également (mais d'après un manuscrit communiqué), et donne un extrait de l'*Eloge de M. de Guibert* (1789), imprimé seulement depuis dans l'édition des œuvres complètes. L'enthousiasme de Mme de Staël ne va pas moins haut pour l'objet de cet éloge que tout à l'heure il n'éclatait pour Jean-Jacques, bien qu'un tel sentiment puisse sembler ici moins motivé; mais elle a semé dans cet écrit les vues politiques hardies et neuves, en y prodiguant trop l'apothéose et la croyance au génie. A travers son exagération pathétique, qu'elle prend pour de la *modération*, elle réussit, quoi qu'il en soit, à nous faire estimer et plaindre ce personnage, fort admiré et fort envié en son temps, tout simplement oublié depuis, et qui ne vivra désormais un peu que par elle. M. de Guibert, dans son discours de réception à l'Académie, répéta nombre de fois le mot de *gloire*, trahissant par là involontairement, dit-elle, sa passion auguste. Pour moi, je sais gré à cet esprit noblement ambitieux, à cet homme de génie manqué, d'avoir conçu, l'un des premiers, les idées et les moyens de réforme, les états-généraux, la milice citoyenne; mais je lui sais gré surtout d'avoir auguré avec certitude et exprimé à l'avance, sous les traits de Zulmé, les grandeurs futures de Corinne. Les succès de littérature et de monde attirèrent dès ce temps à Mme de Staël le persiflage des esprits railleurs, comme nous les verrons plus tard se liguer de nouveau contre elle, à l'époque de 1800. Champcenets et Rivarol, qui avaient donné le *petit Dictionnaire des grands Hommes* en 1788, firent, deux ans après, un autre *petit Dictionnaire des grands Hommes de la Révolution*, et le dédièrent *à la baronne de Staël, ambassadrice de Suède auprès de la Nation*. Cette épître atteignit du premier coup le diapason du ton auquel furent montées la plupart des critiques venues dans la suite. Rivarol et Champcenetz possédaient bien en effet le tour d'ironie dont plus tard les Fiévée, les Hoffmann et autres firent preuve contre Mme de Staël. Mais dès lors, au dire de Grimm, l'objet de ces satires avait su se placer à une hauteur où de pareils traits ne portaient pas. — Les terribles évènemens de la révolution française vinrent couper court à cette première partie d'une vie littéraire si brillamment accueillie, et suspendre, utilement je le crois, pour la pensée, le tourbillon mondain qui ne laissait pas de trêve.

Malgré sa croyance absolue en M. Necker, malgré l'adoption complète et la revendication définitive qu'elle fit des idées politiques de son père dans le livre des *Considérations sur la Révolution française*, il faut noter que Mme de Staël, jeune, enthousiaste, se hasardait alors plus loin que lui dans la même route. Elle ne se tenait pas aux combinaisons de la constitution anglaise; elle allait aussi avant sur bien des points que les royalistes constitutionnels de la plus vive génération, tels que MM. de Narbonne, de Montmorency, et M. de Lafayette lui-même. En un mot, s'il fallait dès-lors assigner une ligne politique à une pensée si traversée et si balancée par les affections, ce serait moins encore dans le groupe de MM. Malouet, Mounier et Necker, qu'on devrait, pour être exact, se représenter Mme de Staël, que dans celui des royalistes constitutionnels de 91, avec lesquels seulement elle s'arrêta. On peut voir d'elle, au reste, un article de journal conservé dans ses œuvres, seule expression écrite de son opinion à cette époque : elle y juge Mirabeau mort, d'un ton de faveur qu'elle a depuis retracté.

Mme de Staël quitta Paris, non sans danger, après le 2 septembre. Elle passa l'année de la Terreur au pays de Vaud, avec son père et quelques amis réfugiés, M. de Montmorency, M. de Jaucourt. De ces terrasses de Coppet, au bord du lac de Genève, sa plus fixe méditation était de comparer l'éclatant soleil et la paix de la nature avec les horreurs partout déchaînées de la main des hommes. A part ce cri éloquent de pitié qu'elle fit entendre pour la reine, à part une épître en vers *au Malheur*, son talent observa un religieux silence : on entendait de loin, aussi sourds et pressés qu'un bruit de rames sur le lac, les coups réguliers de la machine sur l'échafaud. L'état d'oppression et d'angoisse où Mme de Staël resta durant ces mois funestes ne lui permettait, dans les intervalles de son actif dévouement pour les autres, que de désirer la mort pour elle, d'aspirer à la fin du monde et de cette race humaine si perdue : « Je me serais reproché, dit-elle, jusques à la pensée, comme trop indépendante de la douleur. » Le 9 thermidor lui rendit cette faculté de pensée, plus énergique après l'accablement; et le prompt usage qu'elle en fit fut d'écrire ses *Réflexions sur la Paix extérieure et intérieure*, dont la première partie s'adresse *à M. Pitt*, et la seconde *aux Français*. Dans celle-ci principalement, un mélange de

commisération profonde et de justice déjà calme, l'appel de toutes les opinions non fanatiques à l'oubli, à la conciliation; la crainte des réactions imminentes et de *tous les extrêmes renaissant les uns des autres*; ces sentimens aussi généreux qu'opportuns marquent à la fois l'élévation de l'ame et celle des vues. Il y a une inspiration antique dans cette figure de jeune femme qui s'élance pour parler à un peuple, le pied sur des décombres tout fumans. Il y a de plus une grande sagacité politique et une entente de la situation réelle, dans les conseils déjà mûrs qui lui échappent sous cet accent passionné. Témoin des succès audacieux du fanatisme, Mme de Staël le déclare la plus redoutable des forces humaines; elle l'estime inévitable dans la lutte et nécessaire au triomphe en temps de révolution; mais elle le voudrait à présent circonscrire dans le cercle régulier qui s'est fait autour de lui. Puisque ce fanatisme se portait sur la forme républicaine qu'il a enfin obtenue, elle convie tous les esprits sages, tous les amis d'une liberté honnête, quel que soit leur point de départ, à se réunir sincèrement en cette nouvelle enceinte; elle conjure les cœurs saignans de ne pas se soulever contre un fait accompli : « Il me semble, dit-elle, que la vengeance « (si même elle est nécessaire aux regrets irréparables) ne peut « s'attacher à telle ou telle forme de gouvernement, ne peut faire « désirer des secousses politiques qui portent sur les innocens « comme sur les coupables. » Il n'est pas en révolution de période plus heureuse, selon elle, c'est-à-dire plus à la merci des efforts et des sacrifices intelligens, que celle où le fanatisme s'applique à vouloir l'établissement d'un gouvernement dont on n'est plus séparé, si les esprits sages y consentent, par aucun nouveau malheur. On voit qu'elle traite le fanatisme tout-à-fait comme une force physique, comme elle parlerait de la pesanteur, par exemple : grande preuve d'un esprit ferme le lendemain d'une ruine! Persuadée qu'on n'agit que sur les opinions mixtes, Mme de Staël se montre surtout préoccupée dans cet écrit de convaincre les Français de sa ligne, les anciens royalistes constitutionnels, et de les rallier franchement à l'ordre de choses établi, pour qu'ils y influent et le tempèrent sans essayer de l'entraver : « Il est bien différent, « leur dit-elle, de s'être opposé à une expérience aussi nouvelle que « l'était celle de la république en France, alors qu'il y avait tant

« de chances contre son succès, tant de malheurs à supporter pour « l'obtenir ; ou de vouloir, par une présomption d'un autre genre, « faire couler autant de sang qu'on en a déjà versé pour revenir « au seul gouvernement qu'on juge possible, la monarchie. » De telles conclusions, on le sent, durent paraître trop républicaines à beaucoup de ceux à qui elles allaient ; elles durent aussi le sembler trop peu aux purs conventionnels et aux républicains par conviction. Dans les autres écrits qu'elle publia jusqu'en 1803, Mme de Staël, nous le verrons, se rattacha de plus en plus près à cette forme de gouvernement et aux conditions essentielles qui la pouvaient maintenir. La plupart des principes philosophiques, qui tendaient à leur développement sous la constitution de l'an III bien comprise et mieux respectée, trouvèrent un brillant organe en elle durant cette période, assez mal appréciée, de sa vie politique et littéraire. Ce ne fut que plus tard, et surtout vers la fin de l'Empire, que l'idée de la constitution anglaise la saisit.

Dans le volume de morceaux détachés que Mme de Staël publia en 95, on rencontre, outre trois nouvelles qui datent de sa première jeunesse, un charmant *Essai sur les Fictions*, composé plus récemment, et une *Épître au Malheur* ou *Adèle et Édouard*, petit poème écrit sous le coup même de la Terreur. Il est remarquable que, dans cette situation extraordinaire où toutes les facultés habituelles de son talent demeuraient suspendues et comme anéanties, une idée de chant, de poème, lui soit seule venue en manière d'entretien et de soulagement : tant la poésie en vers répond effectivement à la souffrance la plus intérieure, en est la plainte instinctive, l'harmonieux soupir naturellement désiré ; tant ce langage aux souveraines douceurs excellerait, quand tout le reste se tait, à exprimer et à épancher nos larmes. Mais dans ce poème en vers, comme dans les autres tentatives du même genre, telles que *Jeanne Gray* et *Sophie*, l'intention chez Mme de Staël vaut mieux que la réussite. Ainsi, en cette épître, d'après le sentiment dominant qui l'affectait, et que nous avons indiqué déjà, elle s'écrie :

Souvent les yeux fixés sur ce beau paysage
Dont le lac avec pompe agrandit les tableaux,
Je contemplais ces monts qui, formant son rivage,

Peignent leur cime auguste au milieu de ses eaux:
Quoi! disais-je, ce calme où se plaît la nature
Ne peut-il pénétrer dans mon cœur agité?
Et l'homme seul, en proie aux peines qu'il endure,
De l'ordre général serait-il excepté?

Ce sentiment du désaccord de la nature glorieuse et en fête avec les souffrances et la mort de l'homme a inspiré des accens d'amertume ou de mélancolie à la plupart des poètes de nos jours: à Byron dans le début magnifiquement ironique du second chant de *Lara* (1); à Shelley vers la fin si contristée d'*Alastor* (2); à M. de Lamartine dans le *dernier Pélerinage de Childe-Harold* (3); à M. Hugo en l'un des *Soleils couchans* de ses *Feuilles d'automne* (4). Corinne elle-même, au cap Misène, n'a-t-elle pas repris cette haute inspiration: « O Terre toute baignée de sang et de larmes, tu n'as jamais « cessé de produire et des fruits et des fleurs! Es-tu donc sans pitié « pour l'homme? et sa poussière retournerait-elle dans ton sein « maternel sans le faire tressaillir? » D'où vient maintenant qu'un poète par l'ame et par l'expression, comme l'était M[me] de Staël, abordant en vers un sentiment si profond chez elle, l'ait prosaïquement rendu? Cela tiendrait-il, comme le dit M[me] Necker de Saussure, à ce que, le mécanisme de la versification s'étant tellement perfectionné en France, le travail qu'il exige amortit la verve quand on n'y est pas suffisamment habitué? Cela tiendrait-il, comme un critique moins indulgent l'a conjecturé, à ce que, ne s'assujettissant

(1) But mighty Nature bounds as from her birth, etc.
(*Lara*, cant. II.)

(2) . . . . and mighty Earth,
From sea and mountain, city and wilderness, etc.
(*Alastor.*)

(3) Triomphe, disait-il, immortelle Nature, etc.
(Dernier chant de *Childe-Harold*, XLII.)

(4) Je m'en irai bientôt au milieu de la fête,
Sans que rien manque au Monde immense et radieux.
(*Feuilles d'Automne*, XXXV.)

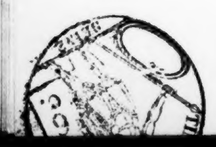
En comparant les quatre poëtes sur cette même pensée, on saisira bien le caractère différent de leur inspiration habituelle.

presque jamais, même dans sa prose, à un rigoureux enchaînement, Mme de Staël était peut-être, parmi les contemporains, la personne la moins propre à recevoir avec résignation et à porter avec grace le joug de la rime? — Mais d'abord, on voit des écrivains éminens, très sévères, très accomplis et très artistes dans leur prose, n'être pas plus avancés, grace à ces fortes habitudes, pour atteindre à l'expression savante et facile en vers. Et d'autre part, un des plus harmonieux et grands poètes que nous ayons ne nous offre-t-il pas la singularité d'être volontiers un des plus négligens écrivains, un des moins laborieux à ses vers comme à sa prose? Il vaut mieux reconnaître qu'indépendamment des habitudes et des tours acquis, le talent de poésie est en nous un don comme le chant. Ceux que la Muse a voués à ces belles régions y arrivent comme sur des ailes. Chez Mme de Staël, aussi bien que chez Benjamin Constant, les essais en ce genre furent médiocres. Leur pensée si libre, si distinguée, dans la prose, n'emportait jamais, à l'origine, cette forme ailée du vers, qui, pour être véritablement sacrée, doit naître et partir avec la pensée même.

Toutes les facultés de Mme de Staël reçurent, du violent orage qu'elle venait de traverser, une impulsion frémissante, et prirent dans tous les sens un rapide essor. Son imagination, sa sensibilité, sa pénétration d'analyse et de jugement, se mêlèrent, s'unirent, et concoururent aussitôt sous sa plume en de mémorables écrits. L'*Essai sur les Fictions*, composé alors, renferme déjà toute la poétique de *Delphine*. Froissée par le spectacle de la réalité, l'imagination de Mme de Staël se reporte avec attendrissement vers des créations meilleures et plus heureuses, vers des peines dont le souvenir du moins et les récits font couler nos plus douces larmes. Mais, en même temps, c'est pour le véritable roman naturel, pour l'analyse et la mise en jeu des passions humaines, que Mme de Staël se prononce entre toutes les fictions; elle les veut sans mythologie, sans allégorie, sans surnaturel fantastique ou féerique, sans but philosophique trop à découvert. Clémentine, Clarisse, Julie, Werther, ces témoins de la toute-puissance du cœur, comme elle les appelle, sont cités en tête des consolateurs chéris : il est aisé de prévoir, à l'émotion qui la saisit en les nommant, qu'il leur naîtra bientôt quelque sœur. Une note de cet *Essai* mentionne avec éloge

l'*Esprit des Religions*, ouvrage commencé dès-lors par Benjamin Constant, et publié seulement trente ans plus tard. Mme de Staël en avait connu pour la première fois l'auteur en Suisse, vers septembre 94; elle avait lu quelques chapitres de ce livre qui, au début, dans la conception primitive, remarquons-le en passant, était beaucoup plus *philosophique* et plus d'accord avec les résultats d'analyse du XVIIIe siècle qu'il n'est devenu depuis. — L'*Essai sur les Fictions* nous offre déjà, dans sa rapidité spirituelle, une foule de ces mots vifs, courus et profonds, de ces touches délicieuses de sentiment, comme il n'en échappe qu'à Mme de Staël, et qui lui composent, à proprement parler, sa poésie à elle, sa mélodie rêveuse; elle avait, en les prononçant, des larmes jusque dans les notes brillantes de la voix. Ce sont des riens dont l'accent surtout nous frappe, comme par exemple : *Dans cette vie qu'il faut passer plutôt que sentir, etc... Il n'y a sur cette terre que des commencemens...* et cette pensée si applicable à ses propres ouvrages : « Oui, il a raison le livre qui donne seulement un jour de distraction à la douleur, il sert aux meilleurs des hommes. »

Mais ce genre d'inspiration sentimentale, ce mystérieux reflet sorti des profondeurs du cœur, éclaire tout entier le livre de l'*Influence des Passions*, et y répand un charme indéfinissable qui, pour certaines natures douloureuses, et à un certain âge de la vie, n'est surpassé par l'impression d'aucune autre lecture, ni par la mélancolie d'Ossian, ni par celle d'Obermann. Les premières pages du livre sont très remarquables, en outre, sous le point de vue politique. L'auteur, en effet, qui n'a traité au long que de l'influence des passions sur le bonheur des individus, avait dessein d'approfondir en une seconde partie l'influence des mêmes mobiles sur le bonheur des sociétés, et les questions principales que présageait cette immense recherche sont essayées et soulevées dans une introduction éloquente. Aux prises tout d'abord avec le souvenir du passé monstrueux qui la poursuit, Mme de Staël s'écrie qu'elle n'y veut pas revenir en idée : « A cette affreuse image, tous « les mouvemens de l'ame se renouvellent; on frisonne, on s'en- « flamme, on veut combattre, on souhaite de mourir. » Les générations qui viennent pourront étudier à froid ces deux dernières années; mais elle, elle ne veut pas y rentrer, même par le raison-



nement; elle se tourne donc vers l'avenir; elle sépare les idées généreuses d'avec les hommes néfastes, et dégage certains principes de dessous les crimes dont on les a souillés; elle espère encore. Son jugement sur la constitution anglaise est formel : elle croit qu'on peut désormais se passer en France des fictions consacrées par cet établissement aristocratique de nos voisins. Elle est, non pour l'antagonisme et l'équilibre des pouvoirs, mais pour leur concours en une même direction, bien qu'avec des degrés de vitesse différens. Dans toutes les sciences, dit-elle, on débute par le plus composé pour arriver au plus simple; en mécanique, on avait les rouages de Marly avant l'usage des pompes. « Sans vouloir faire « d'une comparaison une preuve, peut-être, ajoute-t-elle, lorsqu'il « y a cent ans, en Angleterre, l'idée de la liberté reparut dans le « monde, l'organisation combinée du gouvernement anglais était « le plus haut point de perfection où l'on pût atteindre alors; mais « aujourd'hui des bases plus simples peuvent donner en France, « après la révolution, des résultats pareils à quelques égards, et « supérieurs à d'autres. » La France doit donc persister, selon elle, dans cette grande expérience dont le désastre est passé, dont l'espoir est à venir. « Laissez-nous, dit-elle à l'Europe, laissez-« nous en France combattre, vaincre, souffrir, mourir dans nos « affections, dans nos penchans les plus chers, renaître ensuite, « peut-être, pour l'étonnement et l'admiration du monde!.... « N'êtes-vous pas heureux qu'une nation tout entière se soit placée « à l'avant-garde de l'espèce humaine pour affronter tous les pré-« jugés, pour attaquer tous les principes? » Marie-Joseph Chénier aurait dû se souvenir de tant de passages inspirés par le libre génie de ces années d'espérance, plutôt que de se prendre, comme il l'a fait (*Tableau de la Littérature*), à un mot douteux échappé sur Condorcet. Vers la fin de l'introduction, Mme de Staël revient à l'influence des passions individuelles, à cette science du bonheur moral, c'est-à-dire *d'un malheur moindre*, et elle achève en éloquence attendrissante. Le besoin de dévouement et d'expansion, la pitié née des peines ressenties, la prévenance et la sollicitude à soulager, s'il se peut, les douleurs de tous et de chacun, comment dirai-je? la maternité compatissante du génie pour toutes les infortunes des hommes, y éclate, y déborde en paroles dont on ne

saurait qualifier le timbre et l'accent. Nulle part aussi visiblement que dans ces admirables pages, Mme de Staël ne s'est montrée ce qu'elle restera toute sa vie, un génie cordial et bon. Il y avait dans ses écrits, dans sa conversation, dans toute sa personne, une émotion salutaire, améliorante, qui se communiquait à ceux qui l'entendaient, qui se retrouve et survit pour ceux qui la lisent. Bien différente des génies altiers d'homme ou de femme, des Lara, des Lélia (je parle de *Lélia* seulement, et non pas de vous, ô *Geneviève! ô Lavinia!*), rien chez elle d'arrogant ni d'ironique contre la pauvre humanité. Malgré son goût pour les types incomparables qui font saillie dans ses romans, elle croyait à l'égalité de la famille humaine; Mme Necker de Saussure nous apprend que, même à l'égard des facultés intellectuelles, elle estimait que c'était assez peu de chose au fond, une assez petite disproportion originelle, qui constituait la supériorité des talens éminens sur la moyenne des hommes. Mais, qu'il y ait théorie ou non chez elle, son mouvement naturel n'attend pas; sa voix qui s'empresse fait d'abord appel à toutes les bonnes puissances, les réchauffe en nous et les vivifie. L'effet de sa parole est toujours sociable, conciliant, allant à l'amour de nos semblables. Elle a exprimé dans ce livre de l'*Influence des Passions* bien des idées qui sont aussi dans les *Considérations sur la Révolution française*, de M. de Maistre, écrites et publiées précisément à la même date. Mais quelle différence de ton! Le patricien méprisant, l'orthodoxe paradoxal et dur, se plaît à montrer aux contemporains et aux victimes leurs *neveux qui danseront sur leurs tombes*. Cette cervelle puissante juge les désastres à froid et avec une offensante rigidité. Mme de Staël, à travers quelques vapeurs d'illusions, pénètre souvent les choses aussi avant que M. de Maistre, mais comme un génie ému et qui en fait partie. Je n'analyserai pas le livre : qu'on relise seulement le chapitre *de l'Amour*, c'est l'histoire intime, à demi palpitante et voilée, de tout ce cœur de trente ans, telle qu'il nous suffit de la savoir. On y entend autour de soi mille échos de pensées qu'on n'oubliera plus; un mot, entre autres, m'est resté, que je redis souvent : *La vie de l'ame est plus active que sur le trône des Césars.* Si l'on me voit tant m'arrêter à ces plus anciens écrits de Mme de Staël, au livre de l'*Influence des Passions*, et bientôt à celui *de la*

Littérature, c'est qu'à moi-même Mme de Staël m'est apparue pour la première fois par là; c'est que je les ai lus, surtout l'*Influence*, non pas à vingt-cinq ans comme elle le veut, mais plus tôt, à cet âge où tout est simple, rigoureux, en politique, en amour, et plein de solennelles résolutions; où, en se croyant le plus infortuné des êtres, on rêve ardemment le progrès et la félicité du monde; à cet âge, de plus en plus regretté, où l'excès des espérances confuses, des passions troublantes, se dissimule sous un stoïcisme qu'on croit éternel, et où l'on renonçait si aisément à tout, parce qu'on était à la veille de tout sentir. Même aujourd'hui, ces deux ouvrages de Mme de Staël, l'*Influence des Passions* et le livre *de la Littérature*, me semblent les illustres produits tout à fait particuliers à une époque qui eut sa gloire, à l'époque directoriale ou, pour mieux dire, de la Constitution de l'an III. Ils n'eussent pu être écrits auparavant; ils n'eussent pu l'être ensuite sous l'Empire. Ils me représentent, sous un air de jeunesse, la poésie et la philosophie exaltées, enthousiastes et pures de cette période républicaine, le pendant en littérature d'une marche de Moreau sur le Rhin ou de quelque premier combat d'Italie. M. de Châteaubriand et tout le mouvement réactionnaire de 1800 ne s'étaient pas produits encore. Mme de Staël seule propageait le sentiment et le spiritualisme poétiques, mais au centre de la philosophie et du siècle.

Le livre *de l'Influence des Passions* obtint un favorable accueil : le *Mercure*, non encore restauré comme il le fut en 1800, en donna des extraits accompagnés de critiques bienveillantes. Mme de Staël était revenue à Paris dès l'année 95, et elle ne cessa, jusqu'à son exil, d'y faire de fréquens et longs séjours. Nous n'avons pas à nous occuper en détail de sa conduite politique, dont elle a tracé la ligne principale dans ses *Considérations sur la Révolution française*, et il serait peu sûr de vouloir suppléer avec des particularités de source équivoque à ce qu'elle n'a pas dit. Mais dans un morceau très distingué et très spirituel sur Benjamin Constant, que cette *Revue* même a publié (1), il a été donné, de Mme de Staël et de ses relations d'alors, une idée inexacte, assez conforme du reste à un préjugé répandu, et que pour ces motifs nous ne pouvons nous

(1) *Revue des deux Mondes*, 1833, Ier volume, p. 185.

empêcher de rectifier. Le salon de Mme de Staël, à Paris, est représenté comme le centre d'une coterie de mécontens, d'hommes blasés de l'ancien et du nouveau régime, incompatibles avec une république pure et hostiles à l'établissement intègre qu'on allait, si vainement, essayer. Benjamin Constant y apparaît, au contraire, dans la candeur du noviciat, enclin de sentimens vers les républicains modérés, vers ces mêmes *patriotes* qu'on lui peint dans le salon de Mme de Staël comme des ames sanguinaires. Exact et bien dirigé en ce qui touche les sentimens politiques de Benjamin Constant, l'ingénieux écrivain n'a pas rendu la même justice à Mme de Staël. Quel qu'ait pu être, en effet, le mélange inévitable de son salon, comme de tous les salons à cette époque bigarrée, les vœux manifestes qu'elle formait n'étaient pas dans un autre sens que l'honorable et raisonnable tentative de l'établissement de l'an III. Sans nous en tenir à ce qu'elle exprime là-dessus dans ses *Considérations*, qu'on pourrait soupçonner d'arrangement à distance, nous ne voulons pour preuve que ses écrits de 95 à 1800, et les résultats ostensibles de ses actes. En général, il y a deux sortes de personnes qu'il ne faut jamais consulter ni croire, quand il s'agit des relations et du rôle de Mme de Staël durant cette période; d'une part, les royalistes restés fidèles à leurs vieilles rancunes; ceux-ci l'accusent d'alliances monstrueuses, de jacobinisme presque, d'adhésion au 18 fructidor, que sais-je? — D'autre part, ceux dont on ne doit pas moins récuser le témoignage à son sujet, ce sont les conventionnels, plus ou moins ardens, qui, favorables eux-mêmes au 18 fructidor, puis adhérens au 18 brumaire, ont finalement servi l'Empire : ils n'ont jamais rencontré cette femme insoumise que dans des rangs opposés. Les amis politiques, les plus vrais, de Mme de Staël, à cette époque, doivent se chercher dans le groupe éclairé et modéré où figurent Lanjuinais, Boissy-d'Anglas, Cabanis, Garat, Daunou, Tracy, Chénier. Elle les estimait, les recherchait; sa liaison avec quelques-uns d'entre eux était assez grande. A partir du 18 brumaire, un intérêt plus vif s'y mêla; l'opposition de Benjamin Constant au Tribunat devint un dernier nœud de rapprochement. Lorsque le livre *de la Littérature*, en 1800, et *Delphine*, en 1803, parurent, ce fut seulement parmi cette classe d'amis politiques, nous le verrons, qu'elle trouva de

zélés défenseurs contre le déchaînement et la virulence du parti contraire. Après cela, hâtons-nous de le dire, nous ne voulons faire, à aucun moment, M[me] de Staël plus circonscrite en matière de pensée, plus circonspecte en matière de relations, plus exclusive enfin qu'elle ne l'a réellement été. Elle a toujours été précisément le contraire d'être *exclusive*. En même temps que sa jeune et mâle raison se déclarait pour cette cause républicaine, son esprit, ses goûts sympathisaient par mille côtés avec des opinions et des sentimens d'une autre origine, d'une nature ou plus frivole ou plus délicate, mais profondément distincte. C'est un honneur, et un peu son faible, d'avoir pu ainsi allier les contraires. Si Garat, Cabanis, Chén ier, Ginguené, Daunou, se réunissaient à dîner chez elle avec Benjamin Constant une fois par semaine ou plutôt par *décade* (on disait encore ainsi), les neuf autres jours étaient destinés à d'autres amis, à d'autres habitudes de société, à des nuances de sentiment qui ne faisaient jamais invasion dans les teintes plus sévères. Tout cela, je le crois bien, avait pour elle un certain ordre, une certaine hiérarchie peut-être : M. de Montmorency ou tel autre du même monde ne se serait jamais rencontré, par hasard, chez elle, le jour où les écrivains de la *Décade philosophique* y dînaient réunis. Ginguené en faisait parfois la remarque en s'en revenant, et ne se montrait pas trop satisfait de ces séparations exactes, un peu suspectes, à son gré, d'aristocratie. Ses compagnons le ramenaient bientôt à plus de tolérance : l'amabilité élevée, le charme sérieux de M[me] de Staël maintenait tout.

Le livre *de la Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales* parut en 1800, un an environ avant cette autre publication rivale et glorieuse qui se présageait déjà sous le titre de *Beautés morales et poétiques de la Religion chrétienne*. Quoique le livre *de la Littérature* n'ait pas eu depuis lors le retentissement et l'influence directe qu'on aurait pu attendre, ce fut dans le moment de l'apparition un grand évènement pour les esprits, et il se livra à l'entour un violent combat. Nous tâcherons d'en retracer la scène, les accidens principaux, et d'en ranimer quelques acteurs du fond de ces vastes cimetières appelés *journaux*, où ils gisent presque sans nom.

On a souvent fait la remarque du désaccord frappant qui règne entre les principes politiques avancés de certains hommes et leurs

principes littéraires opiniâtrément arrêtés. Les libéraux et républicains se sont toujours montrés assez religieusement classiques en théorie littéraire, et c'est de l'autre côté qu'est venue principalement l'innovation poétique, l'audace brillante et couronnée. Le livre *de la Littérature* était destiné à prévenir ce désaccord fâcheux, et l'esprit qui l'a inspiré aurait certes porté fruit à l'entour, si les institutions de liberté politique, nécessaires à un développement naturel, n'avaient été brusquement rompues, avec toutes les pensées morales et littéraires qui tendaient à en ressortir. En un mot, des générations jeunes, si elles avaient eu le temps de grandir sous un régime honnêtement directorial, ou modérément consulaire, auraient pu développer en elles cette inspiration renouvelée, poétique, sentimentale, et pourtant d'accord avec les résultats de la philosophie et des lumières modernes, tandis qu'il n'y a eu de mouvement littéraire qu'à l'aide d'une réaction catholique, monarchique et chevaleresque, qui a scindé de nobles facultés dans la pensée moderne : le divorce n'a pas cessé encore.

L'idée que Mme de Staël ne perd jamais de vue dans cet écrit, c'est celle du génie moderne lui-même, toutes les fois qu'il marche, qu'il réussit, qu'il espère ; c'est la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. Cette idée, qui se trouve déjà éclose chez Bacon quand il disait : *Antiquitas sœculi, juventus mundi* ; que M. Leroux (*Revue Encyclopédique,* mars 1833) a démontrée explicite au sein du XVIIe siècle, par plus d'un passage de Fontenelle et de Perrault, et que le XVIIIe siècle a propagée dans tous les sens jusqu'à Turgot, qui en fit des discours latins en Sorbonne, jusqu'à Condorcet qui s'enflammait pour elle à la veille du poison, cette idée anime énergiquement et dirige Mme de Staël : « Je ne pense pas, dit-elle, que « ce grand œuvre de la nature morale ait jamais été abandonné ; « dans les périodes lumineuses comme dans les siècles de ténèbres, « la marche graduelle de l'esprit humain n'a point été interrom- « pue. » Et plus loin : « En étudiant l'histoire, il me semble qu'on « acquiert la conviction que tous les évènemens principaux tendent « au même but, la civilisation universelle... » — « J'adopte de toutes « mes facultés cette croyance philosophique : un de ses principaux « avantages, c'est d'inspirer un grand sentiment d'élévation. » Mme de Staël n'assujétit pas à la loi de perfectibilité les beaux-arts,

ceux qui tiennent plus particulièrement à l'imagination ; mais elle croit au progrès surtout dans les sciences, la philosophie, l'histoire même, et aussi, à certains égards, dans la poésie qui, de tous les arts étant celui qui se rattache le plus directement à la pensée, admet chez les modernes un accent plus profond de rêverie, de tristesse, et une analyse des passions inconnue aux anciens : de ce côté se déclare sa prédilection pour Ossian, pour Werther, pour l'Héloïse de Pope, la Julie de Rousseau, et Aménaïde dans *Tancrède*. Les nombreux aperçus sur la littérature grecque, très contestables par la légèreté des détails, aboutissent à un point de vue général qui reste vrai à travers les erreurs ou les insuffisances. Le caractère imposant, positif, éloquemment philosophique, de la littérature latine, y est fermement tracé : on sent que, pour en écrire, elle s'est, de première main, adressée à Salluste, à Cicéron, et qu'elle y a saisi des conformités existantes ou possibles avec l'époque contemporaine, avec le génie héroïque de la France. L'influence du christianisme sur la société, lors du mélange des nouveaux-venus Barbares et des Romains dégénérés, n'est pas du tout méconnue, mais cette appréciation, cet hommage, ne sortent pas des termes philosophiques. Une idée neuve et féconde, fort mise en œuvre dans ces derniers temps, développée par le Saint-Simonisme et ailleurs, appartient en propre à Mme de Staël : c'est que, par la révolution française, il y a eu véritable invasion de barbares, mais *à l'intérieur* de la société, et qu'il s'agit de civiliser et de fondre le résultat, un peu brute encore, sous une loi de liberté et d'égalité. On peut aisément aujourd'hui compléter la pensée de Mme de Staël : c'est la bourgeoisie seule qui a fait invasion en 89 ; le peuple des derniers rangs, qui avait fait trouée en 93, a été repoussé depuis à plusieurs reprises, et la bourgeoisie s'est cantonnée vigoureusement. Il y a aujourd'hui temps d'arrêt dans l'invasion, comme sous l'empereur Probus ou quelque autre pareil. De nouvelles invasions menacent pourtant, et il reste à savoir si elles se pourront diriger et amortir à l'amiable, ou si l'on ne peut éviter la voie violente. Dans tous les cas, il faudrait que le mélange résultant arrivât à se fondre, à s'organiser. Or, c'est le christianisme qui a agi sur cette masse combinée des Barbares et des Romains : où est le christianisme nouveau

qui rendra aujourd'hui le même service moral? « Heureux, s'écrie « Mme de Staël, si nous trouvions, comme à l'époque de l'invasion « des peuples du nord, un système philosophique, un enthousiasme « vertueux, une législation forte et juste, qui fût, comme la religion « chrétienne l'a été, l'opinion dans laquelle les vainqueurs et les « vaincus pourraient se réunir! » Plus tard, en avançant en âge, en croyant moins, nous le verrons, aux inventions nouvelles et à la toute-puissance humaine, Mme de Staël n'eût pas placé hors de l'ancien et de l'unique christianisme le moyen de régénération morale qu'elle appelait de ses vœux. Mais la manière dont le christianisme se remettra à avoir prise sur la société de l'avenir, demeure voilée encore; et pour les esprits méditatifs les plus religieux, l'inquiétude du grand problème n'a pas diminué.

Dès que le livre *de la Littérature* parut, la *Décade philosophique* donna trois articles ou extraits sans signature et sans initiale; c'est une analyse très exacte et très détaillée, avec des remarques critiques et quelques discussions où l'éloge et la justesse se mesurent fort bien. On y fait observer qu'Ossian n'est qu'un type incomplet de la poésie du nord, et que l'honneur de la représenter appartient de droit à Shakspeare. On y lit, à propos des poèmes d'Homère, cette phrase qui annonce un littérateur au courant des divers systèmes : « Mme de Staël admet sans aucun doute et sans discussion « que ces poèmes sont l'ouvrage du même homme et sont antérieurs « à tout autre poème grec. Ces faits ont été souvent contestés, et « l'une des considérations qui prouvent qu'ils peuvent l'être encore, « c'est l'impossibilité où l'on est de les concilier avec plusieurs des « faits les mieux contestés de l'histoire des connaissances humai- « nes. » Le critique reproche au livre trop peu de plan et de méthode : « Un autre genre de fautes, ajoute-t-il, c'est trop de subtilité dans « certaines combinaisons d'idées. On y trouve quelquefois, à des « faits généraux bien saillans et bien constatés, des causes trop « ingénieusement cherchées pour être absolument vraies, trop « particulières pour correspondre aux résultats connus. » Mais il y loue hautement la force, l'originalité. « Et ces deux qualités y « plaisent d'autant plus qu'on sent qu'elles sont le produit d'une « sensibilité délicate et profonde qui aime à chercher dans les

« objets leur côté analogue aux vues les plus relevées de l'esprit, « et aux plus nobles sentimens de l'ame (1). »

Le *Conservateur*, journal républicain, rédigé par Garat, Chénier et Daunou, publia un jugement de ce dernier, ou du moins une analyse bienveillante, ingénieusement exacte, avec des jugemens insinués plutôt qu'exprimés, selon la manière discrète de ce savant écrivain dont l'autorité avait tant de poids, et qui porte un caractère de perfection sobre en tout ce qu'il écrit. Le *Journal des Débats* (du 11 messidor an VIII) accueillit, en le tronquant toutefois, un article amical de M. Hochet; mais trois jours après, comme revenu de cette surprise, il publia, sous le titre de *Variétés*, un article sans signature où Mme de Staël n'est pas nommée, mais où le système de perfectibilité et les désastreuses conséquences qu'on lui suppose, sont vivement et même violemment combattues. « Le « Génie qui préside maintenant aux destinées de la France, y est- « il dit, est un Génie de sagesse. L'expérience des siècles et celle « de la révolution sont devant ses yeux. Il ne s'égare point dans de « vaines théories, et n'ambitionne pas la gloire des systèmes; il « sait que les hommes ont toujours été les mêmes, que rien ne peut « changer leur nature; et c'est dans le passé qu'il va puiser des

(1) Nous avons dû chercher quel pouvait être l'auteur anonyme de ces trois remarquables *extraits* sans initiale; ils ne sont probablement pas de Ginguené, qui parla plus tard de *Delphine* dans la *Décade*, mais dont le style est différent. Il nous avait d'abord semblé que, si Benjamin Constant avait voulu écrire alors sur le livre *de la Littérature*, il n'aurait guère autrement fait. Mais la seule personne survivante de la *Décade*, qui fût à même de nous éclairer sur cette particularité de rédaction, le respectable M. Amaury-Duval, nous a affirmé que les extraits n'étaient pas de Benjamin Constant, et il penche à croire qu'ils furent remis au journal par un M. Marigniez, médecin de Montpellier et littérateur à Paris, auteur d'une tragédie de *Zoraï* dont il est question dans Grimm, homme qui avait plus de mérite réel qu'il n'a laissé de réputation. Comme nous savons d'ailleurs, par un billet de Mme de Staël que nous avons eu sous les yeux, qu'elle était fort contente d'articles de Roussel sur son livre, de Roussel, auteur du livre *de la Femme*, médecin-littérateur aussi, et compatriote de Marigniez, il nous a paru assez vraisemblable de conjecturer que ces articles de Roussel, que nous n'avons retrouvés nulle part, ne sont autres que ceux de la *Décade*, et qu'ils avaient pu y être présentés en effet par Marigniez lui-même.

« leçons pour régler le présent..... Il n'est point disposé à nous « replonger dans de nouveaux malheurs par de nouveaux essais, « en poursuivant la chimère d'une perfection qu'on cherche main- « tenant à opposer à ce qui est, et qui pourrait favoriser beaucoup « les projets des factieux, etc. » Mais les plus célèbres articles du moment, au sujet de M[me] de Staël, furent les deux *extraits* de Fontanes dans le *Mercure de France.*

La réaction monarchique, religieuse et littéraire, de 1800, se dessinait en effet sur tous les points, se déployait sur toute la ligne. Bonaparte favorisait ce mouvement parce qu'il en devait profiter, et les hommes de ce mouvement ménageaient tous alors Bonaparte qui ne leur était point contraire. Le *Journal des Débats* restaurait solennellement la critique littéraire, et déclarait dans un article de Geoffroy (30 prairial an VIII), que « l'extinction « des partis, la tranquillité publique établie sur des bases solides, « et un gouvernement fort, sage et modéré, avaient enfin donné au « peuple français le loisir de se reconnaître et de recueillir ses « idées. » Dussault, Feletz, Delalot, Fiévée, Saint-Victor, l'abbé de Boulogne, écrivaient fréquemment dans ce journal. Le *Mercure de France* avait été rétabli, ou du moins régénéré, et c'est dans le premier numéro de ce renouvellement que parut le premier article de Fontanes contre M[me] de Staël. Avec Fontanes y allaient écrire Laharpe, l'abbé de Vauxelles, Gueneau de Mussy, M. de Bonald, M. de Châteaubriand, plusieurs des écrivains des *Débats*. Chaque numéro du *Mercure* était annoncé avec louange par son auxiliaire quotidien qui en donnait de longs extraits. On avait rouvert le Lycée, rue de Valois, et Laharpe y professait contre le XVIII[e] siècle et contre la révolution ses brillantes et sincères palinodies, que les *Débats* du lendemain et le *Mercure* de la semaine reproduisaient ou commentaient. « Le chaos formé par dix années de trou- « bles et de confusion se démêle tous les jours, » écrivait-on dans les *Débats*, et, pour remédier aux désordres du goût, les plus prolongés et les plus rebelles, on proposait le rétablissement de l'ancienne *Académie française*. M. Michaud, de retour de l'exil où l'avait jeté le 18 fructidor, publiait ses lettres à Delille *sur la Pitié*, en préparant son poëme du *Printemps d'un Proscrit*, dont il courait à l'avance des citations. A propos de la réimpression faite à

Londres du *Poème des Jardins*, on engageait le *Virgile français* à rompre enfin un exil désormais volontaire, à revoir au plus vite cette France digne de lui; on lui citait l'exemple de Voltaire qui, réfugié en son temps à Londres, n'avait point prolongé à plaisir une pénible absence. L'apparition du *Génie du Christianisme*, un an à l'avance pressentie, allait ajouter un éclat incomparable à une restauration déjà si brillante et l'environner de la seule gloire, après tout, qui éclaire pour nous dans le lointain ce qu'autrement on eût oublié.

Mme de Staël, qui sortait de la révolution, qui s'inspirait de la philosophie, qui maltraitait le règne de Louis XIV, et rêvait un idéal d'établissement républicain, devait être considérée alors par tous les hommes de ce camp comme ennemie, comme adversaire. Dès les premières lignes, Fontanes fait preuve d'une critique méticuleuse, peu bienveillante. Il exalte le premier écrit de Mme de Staël consacré à la gloire de Rousseau : « Depuis ce temps, les « essais de Mme de Staël ne paraissent pas avoir réuni le même « nombre de suffrages. » Il se prend d'abord au système de perfectibilité, il montre Mme de Staël s'exaltant pour la perfection successive et continue de l'esprit humain au milieu des plaintes qu'elle fait sur les peines du cœur et sur la corruption des temps, assez semblable en cela aux philosophes dont parle Voltaire,

> Qui criaient *tout est bien*, d'une voix lamentable.

Il tire grand parti de cette contradiction qui n'est qu'apparente. Les partisans de la perfectibilité, on le conçoit en effet, blâment surtout le présent, ou du moins le poussent, le malmènent; les incrédules à la perfectibilité sont moins irascibles envers les choses existantes et les acceptent de meilleur cœur, tâchant dans le détail de s'en accommoder. Fontanes, poursuivant cette contradiction piquante, avançait que, toutes les fois que le rêve de la perfectibilité philosophique s'empare des esprits, les empires sont menacés des plus terribles fléaux : « Le docte Varron comptait de son « temps deux cent quatre-vingt-huit opinions sur le souverain « bien,... du temps de Marius et de Sylla; c'est un dédommage- « ment que se donne l'esprit humain. » Selon Fontanes qui cite

à ce sujet une phrase de Condorcet, ce serait à Voltaire le premier qu'on devrait cette *consolante* idée de perfectibilité. Le critique part de là pour amoindrir spirituellement la question, et pour la réduire petit à petit aux dimensions de ce vers du *Mondain*,

O le bon temps, que ce siècle de fer!

C'est, à son gré, le meilleur résumé, et le plus élégant, qu'on puisse faire, de tout ce qui a été débité sur ce sujet. L'esprit mâle et sérieux de Mme de Staël avait peine à digérer surtout cette façon moqueuse, mesquine, marotique, de tout ramener à un vers du *Mondain*. Elle bouillonnait d'impatience et s'écriait dans la familiarité : « Oh! si je pouvais me faire homme, quelque petit qu'il « fût, comme j'arrangerais une bonne fois ces anti-philosophes! » Le premier article du *Mercure* est terminé par ce *post-scriptum* mémorable : « Quand cet article allait à l'impression, le hasard a fait « tomber entre nos mains un ouvrage qui n'est pas encore publié « et qui a pour titre *des Beautés morales et poétiques de la Religion* « *chrétienne*. On en fera connaître quelques fragmens, où l'auteur « a traité d'une manière neuve les mêmes questions que Mme de « Staël. » Ainsi se posait du premier coup l'espèce de rivalité de Mme de Staël et de M. de Châteaubriand, qui furent, à l'origine, divisés surtout par leurs amis. Fontanes, promoteur et soutien de M. de Châteaubriand, attaquait l'auteur *de la Littérature*; dans la *Décade*, Ginguené, qui devait louer *Delphine*, s'attaquait au *Génie du Christianisme*, et ne craignait pas de déclarer que cet ouvrage, si démesurément loué à l'avance, s'était *éclipsé* en naissant. Mais nous reviendrons au long sur les rapports vrais de ces deux contemporains illustres.

Dans son second extrait ou article, Fontanes venge les Grecs contre l'invasion du *genre mélancolique et sombre*; *genre particulier à l'esprit du Christianisme, et qui pourtant est très favorable aux progrès de la philosophie moderne*. Il paraît que, dans la première édition, Mme de Staël avait écrit cette phrase depuis modifiée : « Anacréon est de plusieurs siècles *en arrière* de la philosophie que « *comporte* son genre. » « Ah! s'écrie Fontanes, quelle femme,

« digne d'inspirer ses chansons, s'est jamais exprimée de cette « manière sur le peintre de l'amour et du plaisir. » Quant à la douleur rêveuse *dans les impressions solitaires*, espèce d'inspiration que Mme de Staël refuse aux Grecs, il demande où on la peignit jamais mieux que dans le sujet de *Philoctète :* avait-il donc oublié déja la lecture confidentielle, qui venait de lui être faite, de *René?* Ces articles sont remplis au reste de détails justes et fins. Quand il soutient Homère contre Ossian, il a peu de peine à triompher; et dans cette querelle du nord contre le midi, il se souvient à propos que les poésies les plus *mélancoliques* ont été composées, il y a plus de trois mille ans, par l'Arabe Job. Il s'arrête, en remettant, dit-il, un plus ample examen à un temps où les questions les plus innocentes ne seront pas traitées comme des affaires d'état : mais il semble que c'était plutôt à Mme de Staël de se plaindre qu'on traduisît ses doctrines philosophiques en opinions factieuses. Les articles de Fontanes eurent grand éclat et excitèrent les passions en sens opposé. Mme Joseph Bonaparte lui en fit une scène à Morfontaine, la prochaine fois qu'elle le vit. Mais Bonaparte nota dès-lors, du coin de l'œil, l'habile écrivain comme un organe décent et modéré, acquis à ses futures entreprises.

Est-il besoin, après les articles de Fontanes, de mentionner deux morceaux de Geoffroy qui ne font que présenter les mêmes idées, moins l'urbanité malicieuse et la grace mondaine (1)?

En publiant la seconde édition du livre *De la Littérature*, qui parut six mois après la première, Mme de Staël essaya de réfuter Fontanes, et de dégager la question des chicanes de détail dont on l'avait embrouillée. Elle ne se venge personnellement du critique qu'en citant avec éloge son poème du *Jour des Morts dans une Campagne*. Mais elle s'élève sans pitié contre ce faux *bon goût* qui consisterait dans un style exact et commun, servant à revêtir des idées plus communes encore : « Un tel système, dit-elle, expose « beaucoup moins à la critique. Ces phrases, connues depuis si

(1) Ces morceaux de Geoffroy, datés de décembre 1800, et insérés dans je ne sais quel journal ou recueil, ont été reproduits au tome 8 du *Spectateur français au XIXe siècle :* on trouve dans la même collection d'autres morceaux relatifs à cette polémique d'alors sur la perfectibilité.

« long-temps, sont comme les habitués de la maison; on les laisse « passer sans leur rien demander. Mais il n'existe pas un écrivain « éloquent ou penseur, dont le style ne contienne des expressions « qui ont étonné ceux qui les ont lues pour la première fois, ceux « du moins que la hauteur des idées ou la chaleur de l'ame n'avaient « point entraînés. » Mme de Staël, on le voit, ne se contentait pas à si bon marché que Boileau écrivant à Brossette : « Bayle est un « grand génie. C'est un homme marqué au bon coin. Son style est « fort clair et fort net, on entend tout ce qu'il dit. » Elle pensait, et avec raison, qu'il y a un coin un peu meilleur, une marque de style encore supérieure à celle-là. Sa seconde édition donna lieu à un article des *Débats,* où il était dit en terminant, comme par réponse au précédent passage de la nouvelle préface : « Tous les bons litté- « rateurs conviennent que la forme de notre langue a été fixée et « déterminée par les grands écrivains du siècle dernier et de l'autre. « Il faut distinguer dans un idiome ce qui appartient au goût et à « l'imagination de ce qui n'est pas de leur ressort. Rien n'empêche « aujourd'hui d'inventer de nouveaux mots, lorsqu'ils sont deve- « nus absolument nécessaires. Mais nous ne devons plus inventer « de nouvelles figures, sous peine de dénaturer notre langue ou de « blesser son génie. » Il y eut à cette étrange assertion une réponse directe de la *Décade,* qui me paraît être de Ginguené : le critique philosophe se trouve induit à être tout-à-fait novateur en littérature, pour réfuter le critique des *Débats*, dont l'*esprit ne veut pas se perfectionner :* « S'il y avait eu des journalistes du temps de Cor- « neille, qu'ils eussent tenu un pareil langage, et que Corneille et « ses successeurs eussent été assez sots pour les croire, notre litté- « rature ne se serait pas élevée au-dessus de Malherbe, de Régnier, « de Voiture et de Brébeuf. Cet homme est le même qui veut con- « tinuer l'*Année littéraire* de Fréron, il en est digne. » On voit que c'est à Geoffroy que Ginguené imputait, peut-être à tort, l'article des *Débats*. Il est naturellement amené à citer une remarquable note de Lemercier ajoutée au poème d'*Homère* qui venait de paraître : « Les pédans, disait Lemercier alors novateur, épiloguent les mots « et n'aperçoivent pas les choses. On se donne beaucoup de peine, « en écrivant, pour faire ce qu'ils nomment *des négligences de « style*. Subligny trouva quatre cents fautes dans l'*Andromaque* de

« Racine; elles immortalisèrent plusieurs vers où elles se trou-
« vaient. Des critiques (et elles sont imprimées) accusaient Boileau
« de ne pas écrire en français! Le génie fait sa langue.... Qui ne sait
« que par Ennius et Lucrèce on attaquait Horace et Virgile? Leur
« latin était inconnu la veille du jour où ils parurent. On aurait à
« dire, comme de coutume, que cette remarque ouvre la porte au
« mauvais goût, si elle pouvait lui être fermée. » Ces citations ne font-elles pas entrevoir comment les hommes du mouvement politique et républicain étaient conduits peu à peu à devenir les organes du mouvement littéraire, si le développement spontané qui se faisait en eux n'avait été brisé avec toutes leurs espérances par les secousses despotiques qui suivirent?

Dans la *Bibliothèque universelle et historique* de Leclerc, année 1687, à propos des *Remarques de Vaugelas*, on trouve (car ces querelles du jour sont de tous les temps) une protestation savante et judicieuse d'un anonyme contre les réglemens rigoureux imposés à la phrase, contre ces restrictions de la métaphore auxquelles on avait prêté force de loi. Les esprits libres en littérature liront avec une agréable surprise ce morceau, comme on aime à retrouver quelque idée de 89 dans Fénelon.

J'ai plaisir en ce moment, je l'avoue, à pouvoir répondre avec des phrases qui ne sont pas de moi à ce qui me semble peu ouvert et peu étendu dans les théories littéraires formelles, acceptées par plusieurs de nos hardis politiques, et remaniées par quelques jeunes critiques déjà opiniâtres. Les défenseurs d'un goût exclusif et d'une langue fixe jouent exactement en littérature un rôle de *tories*; ils sont pour une cause qui se perd journellement. Ils font métier d'arrêter, de maintenir; à la bonne heure! Après chaque poussée en avant, où un talent se fait jour de vive force, ils veulent clôre, ils relèvent vite une barrière que de nouveaux talens forceront bientôt. Ils niaient (eux ou leurs pères), ils niaient Mme de Staël et M. de Châteaubriand il y a trente ans, et M. de Lamartine il y en a quinze; ils les subissent, ils s'en emparent, ils s'en font une arme contre les survenans, aujourd'hui. C'est là un rôle qui peut avoir son utilité et son mérite, tout talent ayant besoin en son temps d'être éprouvé et de faire sa quarantaine; mais il ne faut, convenons-en, pour ce rôle d'officiers de la quarantaine littéraire, qu'une

part d'imagination et de pensée plus restreinte que dans le rôle opposé.

Le plus remarquable article auquel donna lieu le livre de la *Littérature* est une longue lettre de M. de Châteaubriand insérée dans le *Mercure de France*, nivôse an IX. La lettre, adressée *au citoyen Fontanes*, a pour signature *l'Auteur du Génie du Christianisme* : ce livre tant annoncé n'avait point paru encore. Le jeune auteur, au milieu de la plus parfaite politesse et d'hommages fréquens à l'imagination de celle qu'il combat, y prend position contre le système et les principes professés par elle : « Mme de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion... Vous n'ignorez pas que « ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de « Staël la perfectibilité..... Je suis fâché que Mme de Staël ne nous « ait pas développé religieusement le système des passions; la per- « fectibilité n'était pas, selon moi, l'instrument dont il fallait se « servir pour mesurer des faiblesses. » Et ailleurs : « Quelquefois « Mme de Staël paraît chrétienne; l'instant d'après, la philosophie « reprend le dessus. Tantôt inspirée par sa sensibilité naturelle, « elle laisse échapper son ame; mais tout à coup *l'argumentation* se « réveille et vient contrarier les élans du cœur... Ce livre est donc « un mélange singulier de vérités et d'erreurs. » Les éloges accordés au talent s'assaisonnent parfois d'une malice galante et mondaine : « En amour, Mme de Staël a commenté *Phèdre*... Ses obser- « vations sont fines, et l'on voit par la leçon du scoliaste qu'il a « parfaitement entendu son texte. » La lettre se termine par une double apostrophe éloquente : « Voici ce que j'oserais lui dire, si « j'avais l'honneur de la connaître : Vous êtes sans doute une « femme supérieure. Votre tête est forte, et votre imagination « quelquefois pleine de charme, témoin ce que vous dites d'Her- « minie déguisée en guerrier. Votre expression a souvent de l'éclat, « de l'élévation... Mais, malgré tous ces avantages, votre ouvrage « est bien loin d'être ce qu'il aurait pu devenir. Le style en est mo- « notone, sans mouvement, et trop mêlé d'expressions métaphysi- « ques. Le sophisme des idées repousse, l'érudition ne satisfait pas, « et le cœur est trop sacrifié à la pensée.... Votre talent n'est qu'à « demi développé, la philosophie l'étouffe. Voilà comme je par- « lerais à Mme de Staël sous le rapport de la gloire. J'ajouterais :...



« Vous paraissez n'être pas heureuse; vous vous plaignez souvent « dans votre ouvrage de manquer de cœurs qui vous entendent. « C'est qu'il y a certaines ames qui cherchent en vain dans la nature « des ames auxquelles elles sont faites pour s'unir... Mais comment « la philosophie remplira-t-elle le vide de vos jours? Comble-t-on « le désert avec le désert? etc., etc. »

Mme de Staël, accessible et empressée à toutes les admirations, désira connaître l'auteur de la lettre du *Mercure*; ce premier exploit de polémique devint ainsi l'origine d'une liaison entre les deux génies dont nous sommes habitués à unir les noms et la gloire. Cette liaison ne fut pourtant pas ce qu'on imaginerait volontiers; leurs camps, à tous deux, restèrent limités et distincts. Leurs amis moins précautionnés se poussaient maintefois à la traverse. Raillant *Delphine* du même ton acéré que Chénier retournait ensuite contre *Atala*, M. Michaud écrivait: « Vous avez voulu faire la contre-par- « tie du *Génie du Christianisme*; vous avez donné les *Beautés poéti- « ques et morales de la Philosophie*; vous avez complètement battu « ce pauvre Châteaubriand, et j'espère qu'il se tiendra pour mort. » Adorateur du génie grec, du beau homérique et sophocléen, chantre de Cymodocée, d'Eudore et des pompes lumineuses du catholicisme, M. de Châteaubriand, artiste déjà achevé, n'était pas gagné aisément à cette teinte parfois nuageuse des héros de Mme de Staël, au vague de certains contours, à cette prédominance de la pensée et de l'intention sur la forme, à cette multitude d'idées spirituelles, hâtives et entrecroisées comme dans la conversation; il admirait moins alors Mme de Staël qu'elle ne l'admirait lui-même. D'une autre part, soit hasard et oubli involontaire, soit gêne de parler à ce sujet convenablement, elle s'exprime bien rarement sur lui dans ses nombreux ouvrages. Lorsque les soirs, à Coppet, on lisait par comparaison *Paul et Virginie* et l'épisode de *Velléda*, Mme de Staël mettait avec transport la fougueuse et puissante beauté de la prêtresse, bien au-dessus des douceurs, trop bucoliques pour elle, de l'autre chef-d'œuvre; le célèbre article, qui fit supprimer le *Mercure* en 1807, lui arrachait aussi des cris d'admiration. Mais on retrouve à peine en ses écrits quelque témoignage. Dans la préface de *Delphine*, il est dit un mot du *Génie du Christianisme*, comme d'un ouvrage *dont ses adversaires mêmes doivent admirer l'imagina-*

tion originale, éclatante, extraordinaire. M. de Châteaubriand, dans un article du *Mercure*, sur M. de Bonald (décembre 1802), releva en quelques lignes cet éloge de Mme de Staël; mais à travers les hommages réciproques, c'est toujours la même position d'adversaires. Ne se figure-t-on pas déjà ces deux beaux noms, comme deux cimes à des rivages opposés, deux hauteurs un moment menaçantes, sous lesquelles s'attaquaient et se combattaient des groupes ennemis, mais qui de loin, à notre point de vue de postérité, se rapprochent, se joignent presque, et deviennent la double colonne triomphale à l'entrée du siècle? Nous tous, générations arrivant depuis *les Martyrs* et depuis *Corinne*, nous sommes devant ces deux gloires inséparables, sous le sentiment filial dont M. de Lamartine s'est fait le généreux interprète dans ses *Destinées de la Poésie*.

S'il y a, comme fonds naturel et comme manière d'artiste, de grandes différences entre M. de Châteaubriand et Mme de Staël, on est frappé d'ailleurs par les ressemblances bien essentielles qu'ils présentent: tous deux aimant la liberté, impatiens de la même tyrannie, capables de sentir la grandeur des destinées populaires, sans abjurer les souvenirs et les penchans aristocratiques; tous deux travaillant au retour du sentiment religieux, dans des voies plutôt différentes que contraires. A la Restauration, il se revirent; Mme de Duras fut une sorte de lien, et c'est à M. de Châteaubriand que, dans sa dernière maladie, Mme de Staël a pu dire ces belles paroles: « J'ai toujours été la même, vive et triste; j'ai « aimé Dieu, mon père et la liberté. » Pourtant la politique alors traça une séparation entre eux, comme autrefois la philosophie. Dans ses *Considérations sur la Révolution française*, qui parurent peu après la mort de l'auteur, M. de Châteaubriand n'est pas nommé; et dans un morceau de lui, inséré au *Conservateur* (1819), on retrouve un de ces hommages à Mme de Staël, toujours respectueux et décens, mais d'une admiration tempérée de réserves, un hommage enfin de parfait et courtois adversaire. Ce trop long désaccord a cessé. Une femme qui, par une singulière rencontre, avait vu pour la première fois M. de Châteaubriand chez Mme de Staël en 1801, qui l'avait revu pour la seconde fois chez la même en 1814, est devenue le nœud sympathique de l'une à l'autre. Dans son noble atta-

chement pour l'amie intime de cette ame de génie, pour la dépositaire de tant de pensées aimantes, M. de Châteaubriand a modifié et agrandi ses premiers jugemens sur un caractère et un talent mieux connus; toutes les barrières précédentes sont tombées. La préface des *Études historiques* fait foi de cette communication plus expansive; mais surtout, le monument dernier qu'il prépare contiendra, de Mme de Staël, un portrait et un jugement, le plus grandiose, le plus enviable assurément, le plus définitif pour une telle mémoire. Il y a du moins, entre tant de tristesses, cela de bon à survivre à ses contemporains illustres, illustre soi-même, et quand on a la piété de la gloire, c'est de pouvoir à loisir couronner leur image, réparer leur statue, solenniser leur tombe. Les éloges sentis de M. Châteaubriand sur Mme de Staël, son pélerinage à Coppet en 1831 avec l'amie attentive qui forme le lien sacré entre tous deux, avec celle qu'il n'accompagna pourtant pas jusqu'au fond de l'asile funèbre, et qui, par pudeur de deuil, voulut seule pénétrer dans le bois des tombeaux; tout cela, au bord de ce lac de Genève, si proche des lieux célébrés par le peintre de Julie, ce seront, aux yeux de la postérité, de mémorables et touchantes funérailles. Notons bien, à l'honneur de notre siècle, ces pieuses alliances des génies rivaux, Goethe et Schiller, Scott et Byron, Châteaubriand et Mme de Staël. Voltaire insultait Jean-Jacques, et c'est la voix seule du genre humain (pour parler comme Chénier) qui les réconcilie. Racine et Molière, qui ne s'aimaient pas, se turent l'un sur l'autre, et on leur sait gré de cette convenance morale. Il y a certes une grandeur poétique de plus dans ce que nous voyons.

SAINTE-BEUVE.

(La suite au prochain numéro.)

LUTHER

A LA DIÈTE DE WORMS. (1)

Martin Luther était né à Eisleben, dans le comté de Mansfeld, le 10 novembre 1483. Son père, Jean Luther, était mineur dans les montagnes de Saxe. Les commencemens de Luther furent durs et pauvres. Ils contribuèrent, comme tous les commencemens des grands hommes, à préparer sa destinée future. Ce fut le moment où le chêne poussa dans le sol les racines qui devaient le rendre plus tard inébranlable aux tempêtes.

La mère de Luther, femme grave et pieuse, dirigea sa première éducation. Elle la rendit très religieuse. Envoyé d'abord aux écoles de Magdebourg et d'Eisenach, il fut obligé, pour subvenir lui-même à ses besoins, de réciter des prières et de chanter des cantiques devant les maisons des bourgeois. Il reçut ainsi sa première instruction à l'aide de la charité. Il avait une voix fort belle, et il aima toujours beaucoup la musique, qui, dans sa jeunesse, était venue au secours de son indigence.

(1) Fragment historique lu le 25 avril à la séance annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques.

A l'âge de dix-huit ans, il se rendit à l'université d'Erfurt. Il y apprit la philosophie scholastique, et il y étudia l'antiquité et la jurisprudence. Il avait une pénétration extrême; dès qu'il s'appliquait à une chose, il la savait; dès qu'il la savait, il ne l'oubliait plus.

La Bible, qu'il lut pour la première fois à Erfurt, saisit son imagination par sa simplicité, sa grandeur, et le rendit encore plus profondément religieux. Mais ce qui décida de sa vocation, ce fut la mort d'un de ses amis, frappé de la foudre à côté de lui. Il quitta alors le monde pour le cloître, et la jurisprudence pour la théologie. Il se fit moine-mendiant. Il entra dans l'ordre des Augustins. Il suivit les pratiques, il remplit les devoirs, il subit les privations de la vie monastique avec la plus rigoureuse austérité. Cet homme, qui devait remplir bientôt l'Europe de son nom et d'une immense révolution, se condamnait, avec une soumission humble, aux travaux les plus abjects de son couvent, pour lesquels il quittait la lecture de saint Augustin et de saint Paul, le père de l'Église et l'apôtre qu'il aimait le mieux et qu'il lisait le plus.

Il fut envoyé, en 1508, par le vicaire provincial de son ordre, Jean de Staupitz, à l'université de Wittemberg, que l'électeur de Saxe venait de fonder, afin d'y professer d'abord la philosophie et ensuite la théologie. Il avait appris le grec et l'hébreu, les deux grands instrumens d'innovation de l'époque, les deux langues qui, remises alors en honneur, conduisirent à des idées nouvelles en faisant remonter à la source des idées anciennes. Elles le ramenèrent peu à peu, par la connaissance des textes, au christianisme primitif, et commencèrent à le détacher du catholicisme.

En 1510, il fit un voyage à Rome, dans l'intérêt de son ordre. C'est alors qu'il éprouva, pour les opinions et les mœurs du clergé romain, cette répugnance, et pour les pompes de la cour pontificale qu'alimentaient surtout les tributs de l'Allemagne, cette haine qu'il renferma pendant sept ans en lui-même, mais qui en sortirent, en 1517, par une soudaine explosion. Après son retour, il fut fait docteur aux frais du duc Frédéric, qui l'avait déjà pris en affection, parce que l'éclat de son savoir et de ses leçons attiraient à Wittemberg la jeunesse allemande et illustraient son université naissante. Comme Luther aimait le combat, et qu'il ne craignait pas les

grands adversaires, il s'attaqua d'abord à Aristote; et, quand survint la querelle des indulgences, il s'attaqua au pape.

Au moment où il engagea cette seconde lutte, il avait trente-quatre ans. Sa stature était moyenne, sa poitrine large, son front vaste, ses yeux pleins de feu, d'énergie et de fierté. Sous cette vigoureuse enveloppe, il y avait une intelligence puissante, un cœur indomptable, une ame ardente et profonde. Luther était la force même. Il alliait les qualités les plus contraires. Il était violent et bon, austère et enjoué, convaincu et adroit, persuasif et impérieux; il avait l'humilité du chrétien et l'orgueil du grand homme. Aussi cette nature énergique, qui avait acquis encore plus de ressort sous les compressions du cloître, lui permit de faire deux choses, dont l'une suffit pour la gloire, de renverser et de construire. Il établit l'examen, et il sut maintenir l'obéissance; il se fit suivre comme révolutionnaire, et il s'imposa comme législateur; il alla réveiller dans le cœur des hommes des passions qui y étaient endormies depuis des siècles; mais ces passions et ces idées qu'il avait soulevées, il les renferma dans les limites de ses desseins.

La forme catholique avait été la plus belle, la plus complète, la plus poétique, la plus imposante des formes revêtues par le christianisme; elle avait porté le plus loin l'esprit de sacrifice et d'union, le plus heureusement mêlé les arts terrestres aux sentimens divins, le plus obtenu des forces de l'homme et le plus fait pour l'organisation de la société. Elle avait formé l'Europe. D'un bout du continent à l'autre, elle avait établi cette homogénéité de civilisation qui exigeait une seule pensée sous une seule autorité, la soumission de l'esprit à la loi, du pouvoir politique au pouvoir religieux, pour repousser tant d'invasions, transformer tant de peuples, assouplir tant de rudesses, maîtriser tant de passions, surmonter tant de désordres. Mais après avoir accompli cette grande tâche par l'unité de l'Europe et la sécurité de la civilisation, elle avait perdu de sa force. L'esprit de Luther s'y trouva à l'étroit; il la brisa, et les éclats de cette puissante unité allèrent frapper toutes les vieilles institutions du monde et le couvrirent de leurs débris.

Luther attaqua d'abord seulement la vente et le mérite des indulgences par ses prédications et ses thèses contre le dominicain Tetzel. Mais la contestation s'étendit bientôt de ce point de la doc-

trine catholique à tous les autres, et du dominicain Tetzel au pape Léon X.

Pendant trois années, il se sépara peu à peu de la cour de Rome par la publication de ses idées et l'opiniâtreté de sa désobéissance. Il ne reconnut pour règle de la doctrine que le texte des Ecritures, et non les décisions du Saint-Siége. Léon X lui commanda vainement de se rétracter et de se taire. Il délégua le cardinal Cajetan à Augsbourg pour le ramener à l'obéissance. Le cardinal l'ayant condamné, sans le réfuter, Luther en appela du cardinal au pape. Le pape l'ayant à son tour condamné par sa bulle du 9 novembre 1519, sans l'entendre, il en appela du pape au concile général. Enfin, le pape, voyant que, par son livre *de la Liberté chrétienne*, Luther s'enfonçait de plus en plus dans son hérésie, et se séparait de l'Église, fulmina contre lui, le 15 juin 1820, une bulle dans laquelle il condamna quarante et une propositions extraites de ses ouvrages. Il exigeait qu'il les rétractât dans l'espace de soixante jours, et s'il n'envoyait pas cette rétractation à Rome, il le déclarait excommunié et le livrait au bras séculier. Il ordonnait que ses livres fussent brûlés publiquement, et il plaçait sous l'interdit tous les pays qui lui donneraient asile.

Dès que Luther connut cette bulle, il écrivit : « Le sort en est jeté. Je méprise la fureur de Rome comme j'ai méprisé sa faveur. Je ne veux ni me réconcilier avec elle, ni continuer auprès d'elle d'inutiles démarches. Qu'on y condamne, qu'on y brûle mes écrits; moi, à mon tour, je condamnerai, et à moins que je ne puisse trouver du feu, je brûlerai publiquement tout le droit pontifical. » Il prêcha à Wittemberg et il écrivit contre la bulle. Enfin, ayant appris que ses livres avaient été brûlés à Rome, dans quelques états ecclésiastiques de l'Allemagne et dans les Pays-Bas, fidèle à l'engagement qu'il avait pris, il brûla solennellement, le 10 décembre, sur la place publique de Wittemberg, en présence d'une foule immense enthousiasmée de ses idées et ravie de son courage, la bulle du pape et le droit canon.

C'est ainsi qu'il se séparait irrévocablement de Rome par un acte jusque-là sans pareil. Après cette démarche, il fallait que Luther triomphât du Saint-Siége ou qu'il pérît. Il allait commencer une nouvelle lutte avec la puissance séculaire, auxiliaire jusque-là obli-

gée de la puissance ecclésiastique, qui lui enjoignait de réprimer par la force ceux qu'elle avait condamnés au nom de la religion. L'empereur, auquel s'adressa Léon X, était donc appelé à devenir, à la suite du pape, l'adversaire de Luther.

Cet empereur était Charles-Quint. Il avait alors vingt-un ans, et il était le plus puissant souverain de l'Europe. Il avait acquis, en 1506, les Pays-Bas; en 1516, les royaumes d'Espagne, de Naples, de Sicile et de Sardaigne; en 1519, les états de la maison d'Autriche, et il venait d'obtenir l'empire. Christophe Colomb, Fernand Cortès, François Pizarre avaient ajouté presque tout un continent nouveau à ses états d'Europe. Quatre grandes maisons, les maisons d'Aragon, de Castille, de Bourgogne, d'Autriche, étaient venues se réunir en lui. Voisines de la France, effrayées de son agrandissement sous Charles VII et sous Louis XI, et de ses conquêtes sous Charles VIII, ces maisons s'étaient alliées par des mariages, et elles avaient laissé Charles-Quint comme l'héritier de leur puissance et le représentant de leurs craintes. Né d'un système d'alliances politiques, il était à lui seul une coalition. Les races royales qu'il résumait en sa personne ne lui avaient pas seulement transmis leurs possessions, mais leurs qualités. Il avait l'habileté et la ruse de cette maison d'Aragon qui avait produit, dans Ferdinand-le-Catholique, le plus politique et le plus astucieux des souverains de son temps; la gravité et la tristesse de cette maison de Castille qui s'était éteinte dans Jeanne-la-Folle, et qui le firent plus tard assister vivant à ses propres funérailles; la bravoure et le caractère entreprenant de cette maison de Bourgogne qui était allée expirer à Morat et à Nancy avec Charles-le-Téméraire; l'esprit de conduite de cette maison d'Autriche qui, arrivée avec sa seule épée en Allemagne, dans le XIIIe siècle, y était la plus puissante au XVIe. Il était jeune, brillant, sérieux, adroit, courageux, plein d'éclat et de projets. Les états qu'il avait reçus n'étaient pour lui que des moyens d'en acquérir d'autres. L'Autriche, les Pays-Bas, l'Espagne, l'Italie furent comme de fortes colonnes sur lesquelles il travailla pendant vingt ans à élever le vaste édifice de la monarchie universelle.

Charles-Quint, qui venait d'être couronné (le 21 octobre) à Aix-la-Chapelle, avait convoqué la première diète de son règne à Worms. Le pape lui ayant écrit d'exécuter la sentence qu'il avait

portée contre Luther, il s'adressa à l'électeur de Saxe et lui manda qu'invité, à plusieurs reprises, par le nonce du pape, à faire brûler les livres du docteur Martin Luther dans toute l'étendue du Saint-Empire, il en avait déjà donné l'ordre dans ses pays héréditaires de Bourgogne. Mais il ajouta qu'en sa considération il voulait entendre Luther avant de procéder contre lui, et il l'engagea à le conduire à la diète de Worms pour y être examiné.

L'électeur désira connaître les dispositions de Luther et savoir si l'exemple de Jean Huss ne l'empêcherait pas d'obéir à cette périlleuse citation. Spalatin, son secrétaire intime, lui écrivit donc pour lui demander s'il se rendrait à Worms sur l'ordre de l'empereur. Luther lui répondit, le 21 décembre 1520 :

« J'irai à Worms si j'y suis appelé, fussé-je même malade. Si l'on veut employer contre moi la violence, comme le ferait croire cette citation, j'abandonnerai l'affaire à la direction de Dieu. Il vit et il règne encore, celui qui a conservé les trois jeunes gens dans la fournaise ardente. S'il ne veut pas me conserver, ma vie est peu de chose. D'ailleurs, il n'est question ici ni de ce que j'ai à craindre, ni de ce qui me convient : il s'agit de l'Evangile. Il ne faut pas que nos adversaires trouvent l'occasion de dire que nous n'osons pas confesser ce que nous enseignons, et que nous craignons de verser notre sang pour notre foi. Je ne sais, du reste, ce qui, de ma vie ou de ma mort, sera plus avantageux à la cause de l'Evangile et du bien public.

« Je souhaite seulement et je prie Dieu que l'empereur Charles ne tache point de mon sang le commencement de son règne. J'aurais mieux aimé, comme je l'ai dit souvent, périr par les mains seules des Romains, et ne pas le voir mêlé dans cette affaire. Vous savez quelles misères ont accablé l'empereur Sigismond après avoir fait mourir Jean Huss. Il n'a plus eu de bonheur; il est mort sans héritiers; son petit-fils Ladislas a péri; son nom s'est éteint en une seule génération; sa femme est devenue la honte de son sexe et de toutes les reines. Mais, quand il serait arrêté que je dois être livré non-seulement aux pontifes, mais aux rois, que la volonté de Dieu s'accomplisse. Maintenant, vous savez mon dessein et vous connaissez mon cœur; attendez tout de moi, excepté la fuite ou la

rétractation. Que le seigneur Jésus-Christ me fortifie dans cette résolution. »

Cependant la cour de Rome, instruite de la convocation de cette espèce de concile séculier et de ses projets, ne voulut pas laisser la puissance civile empiéter sur la puissance ecclésiastique. Aussi, Léon X s'empressa-t-il de prononcer sa sentence définitive. Il fulmina contre Luther une bulle irrévocable d'excommunication; il prescrivit à tous les prêtres de déclarer solennellement, en présence du peuple assemblé, au son de toutes les cloches, devant l'étendard déployé de la croix et en éteignant tous les cierges, Luther et ses adhérens, de quelque rang qu'ils fussent, même le plus haut, excommuniés et maudits.

Le nonce Aleander, qui depuis plusieurs mois s'opposait à ce que Luther fût appelé devant l'assemblée de Worms, demanda alors à l'empereur l'exécution pure et simple de la sentence du pape. Il fut admis, le 13 février, devant la diète pour prouver la justice et la nécessité de la bulle. Il y parla pendant trois heures contre Luther. Il demanda que ses livres fussent immédiatement brulés et que sa personne fût mise au ban de la société chrétienne. Il dit que Luther renouvelait les hérésies condamnées de Jean Huss et de Wiclef; qu'il n'attaquait pas seulement le pape et la cour de Rome, mais les dogmes principaux de la religion chrétienne; que son hérésie, en niant les sacremens, detruisait les moyens de rédemption et de salut; qu'en donnant à tout chrétien le pouvoir d'absoudre, elle détruisait le sacerdoce; qu'en faisant chacun juge de la foi, elle détruisait l'autorité de l'église dans l'interprétation de l'écriture, et devait produire autant de religions qu'il se présenterait d'interprètes; qu'en proclamant la liberté des fidèles, elle menaçait la sûreté des princes, après avoir détruit la puissance du pape; qu'elle jetterait le monde dans la confusion, et qu'il demeurerait sans lois, sans hiérarchie, sans obéissance, si cette dangereuse hérésie, que la cour de Rome avait vainement essayé d'éteindre pendant quatre ans, n'était pas étouffée avec son auteur.

Il finit en s'élevant contre le projet de mander Luther, de l'entendre, de lui accorder un sauf-conduit, et il conjura l'empereur

d'ordonner immédiatement, par un édit, l'exécution de la sentence du pape.

L'empereur, ne voulant mécontenter ni l'électeur de Saxe qui n'assista point à cette séance, ni le nonce Aleander, les satisfit en partie l'un et l'autre. Il résolut d'appeler Luther devant la diète, avant de faire brûler ses livres et de prononcer son bannissement. Mais en même temps il ne voulut l'y appeler que pour apprendre de lui s'il était le véritable auteur des propositions condamnées par la bulle, et s'il persistait à les soutenir. Il espéra que la crainte de l'autorité impériale arracherait à Luther une rétractation qu'il n'avait pas voulu accorder aux menaces lointaines de la cour de Rome. S'il refusait, Charles-Quint était décidé à agir. Il cita donc Luther à Worms, non pour y voir examiner sa doctrine, mais pour l'y désavouer, ou pour y entendre sa condamnation.

Le 6 mars 1521, il lui écrivit la lettre suivante :

« Charles-Quint, par la grace de Dieu, empereur des Romains, toujours auguste, etc., à notre honorable, cher et pieux docteur Martin Luther, de l'ordre des Augustins.

« Attendu que nous et les états du saint empire, maintenant assemblés ici, avons proposé et résolu, à cause de la doctrine et des livres publiés par toi depuis quelque temps, de prendre une décision à ton égard, nous t'accordons, pour te rendre ici, et de plus pour la sûreté de ton retour, notre libre et impériale sauve garde que nous t'envoyons avec cette lettre.

« Désirant que tu te mettes aussitôt en route pour te rendre auprès de nous, sous vingt-un jours et de la manière fixée par le sauf-conduit, et que tu viennes sans craindre ni violence ni injure, nous voulons fermement tenir la main à l'exécution de notre sauf-conduit et nous persuader que tu viendras. Car, si tu y manquais, tu rendrais notre justice sévère. »

La lettre et le sauf-conduit de l'empereur furent remis à Luther par le héraut impérial Gaspard Strum, chargé de le protéger pendant la route. Luther obéit sans hésiter aux ordres de l'empereur et de la diète. Mais quelques-uns de ses amis, ne partageant pas son intrépidité, et croyant sa vie menacée, cherchèrent à le détourner de ce dessein en lui faisant craindre le sort de Jean Huss.

Il leur répondit : — *Quand ils allumeraient un feu jusqu'à la hauteur du ciel entre Wittemberg et Worms, j'irais.*

Il partit donc sur un chariot découvert que lui fournit le sénat de Wittemberg. Le duc Jean de Weimar pourvut aux frais de son voyage. Luther était accompagné des professeurs Just Jonas et Nicolas Amsdorf, ses disciples, et du jurisconsulte Jérôme Schurf. Le héraut impérial, avec son habit armoirié, le précédait à cheval. Sur toute la route, il fut l'objet de la curiosité du peuple et de son enthousiasme. On lui fit à Erfurt une réception magnifique. Le recteur de l'université vint à sa rencontre à deux lieues de la ville, suivi d'un cortége considérable à cheval et à pied. Quoiqu'il lui fût interdit de prêcher, il céda aux prières des habitans d'Erfurt, et monta en chaire dans l'église des Augustins. Partout la foule accourut au-devant de lui, émue d'admiration et de crainte. A Oppenheim, Spalatin lui fit dire de ne pas s'avancer si inconsidérément; mais il répondit : « Je me rendrai à Worms, quand il y « aurait autant de diables qu'il y a de tuiles sur les maisons. » A Mayence on lui conseilla de se retirer dans le château d'Ebernburg, où François de Sikingen lui fit offrir un asile par le docteur Martin Bucer, qu'il avait envoyé au-devant de lui avec quelques cavaliers pour lui servir d'escorte. Mais il répondit constamment qu'il irait où il était mandé.

Il entra le 16 avril dans Worms, sur son chariot découvert, vêtu de son habit de moine, toujours précédé par le héraut impérial et suivi de plus de deux mille personnes. Ce cortége, grossi par les habitans de la ville, l'accompagna jusqu'à la maison des chevaliers teutoniques, où il descendit. Le jour même, il fut visité par plusieurs dignitaires de l'empire et beaucoup de gentilshommes allemands. Chacun voulait voir cet homme qui, depuis quatre ans, affrontait seul la puissance du pape et s'était rendu célèbre dans toute l'Europe par sa science, son austérité, son courage. Le poète Ulric de Hutten, son ami, l'ingénieux et belliqueux auteur des *Epistolæ obscurorum virorum,* sous lesquelles avaient été accablés les moines en Allemagne, lui écrivit pour l'entretenir dans ses hardies résolutions. Sa lettre, qui portait pour suscription : — *Au théologien et à l'évangéliste Martin Luther, mon saint ami*, finissait par ces mots : *Dans cette occurrence, très cher Luther, soyez confiant et de-*

venez fort, vous pouvez compter sur moi. Si vous restez constant, je tiendrai avec vous jusqu'à mon dernier soupir.

Le lendemain, 17 avril, Luther fut conduit, à quatre heures après midi, devant la diète, par le maréchal de l'empire Ulric de Papenheim et le hérault Gaspard Sturm. Une foule immense remplissait les rues et couvrait même les toits. L'encombrement était tel que Luther fut obligé de traverser des maisons et des jardins pour parvenir au lieu de l'assemblée. Pendant qu'il passait au milieu de cette foule, on lui adressait de toutes parts des paroles ou des signes d'encouragement. Arrivé à la porte de la salle, George Frundsberg, l'un des hommes de guerre les plus renommés de l'Allemagne, lui dit en lui frappant sur l'épaule : — *Moine, tu vas affronter un danger tel que ni moi, ni aucun capitaine n'en avons couru de pareil dans une bataille. Si, cependant, ton opinion est vraie, et si tu en es bien certain, continue toujours au nom de Dieu, et il ne t'abandonnera pas.* Sa personne et sa cause inspiraient un intérêt universel.

La diète était très nombreuse au moment où il y entra. La plupart des électeurs, des princes et des députés des villes impériales, siégeaient sur les bancs assignés aux trois colléges de l'empire, et chacun à son rang avec les marques et d'après l'ordre de sa dignité. Ils avaient tous été attirés à cette séance par une curiosité vive ou une sympathie secrète. L'empereur, placé sur son trône, dans tout l'éclat de sa puissance, entouré de ses ministres et des principaux dignitaires de sa cour, présidait la séance. Plus de cinq mille personnes remplissaient la salle ou en obstruaient les avenues. Luther parut devant cette assemblée imposante avec simplicité, avec respect, mais sans aucun embarras. Il se sentait élevé par la mission à laquelle il se croyait appelé au-dessus de toutes les timidités humaines.

Le maréchal de la diète l'avertit de ne pas parler avant qu'on le questionnât. Ses livres étaient sur une table. Après quelques momens de silence, Jean de Eck, official de l'électorat de Trèves, chargé de l'interroger, lui dit : — « Martin Luther, l'empereur vous a fait appeler pour savoir de vous si vous reconnaissez les livres publiés sous votre nom. » — Le jurisconsulte Jérôme Schurf, qui était placé à côté de lui, réclama la lecture de leurs titres.

Après qu'elle eut été faite, Luther s'en reconnut l'auteur. Interrogé s'il était disposé à en rétracter le contenu, il répondit : — « Comme cette question concerne la foi, le salut des ames et tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre et dans le ciel, la parole de Dieu, il serait téméraire à moi de donner une réponse irréfléchie. En le faisant, sans y être préparé, je pourrais ne pas dire assez pour l'utilité de ma cause et encore trop pour l'honneur de la vérité; et je craindrais d'encourir cet anathème du Christ : — *Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon père, qui est au ciel.* Je demande donc humblement que votre majesté impériale me donne le temps d'y penser, afin que je puisse répondre sans m'écarter de la parole de Dieu. »

L'empereur lui accorda vingt-quatre heures. Il dit en sortant: *Cet homme ne me rendra pas hérétique.* La simplicité de Luther, à qui ses amis avaient recommandé de modérer sa fougue, ne frappa point l'imagination de ce jeune empereur, qui s'attendait à trouver plus d'éclat et plus d'éloquence dans un si hardi et si célèbre novateur. Le délai que Luther demanda fut même regardé par quelques personnes comme un commencement de faiblesse, et leur donna l'espérance d'un désaveu.

Le lendemain, vers le soir, Luther fut conduit devant l'assemblée. La salle était éclairée aux flambeaux. L'official de Trèves lui ayant demandé ce qu'il avait résolu, il répondit en ces termes :

« Très illustre empereur, sérénissimes électeurs, gracieux princes et seigneurs, je me rends aux ordres qui m'ont été donnés hier au soir, et je prie votre majesté et vos seigneuries, par la miséricorde de Dieu, d'écouter avec bienveillance une cause juste et vraie, et de vouloir bien me pardonner si je n'ai pas donné à chacun les titres qui lui sont dus. Je ne suis qu'un pauvre moine, élevé dans la solitude d'un cloître, et connaissant peu les usages des cours. Dans tout ce que j'ai enseigné et écrit jusqu'à présent, je n'ai eu en vue que la gloire de Dieu, et le salut des chrétiens que j'ai voulu ramener dans la voie de la vérité. Je peux m'en rendre témoignage. »

Après ce préambule, il dit que ses écrits étaient de plusieurs espèces; que les premiers étaient relatifs à la foi et à la morale, et qu'il ne pouvait pas les désavouer sans condamner l'ap-

probation que leur avaient donnée ses ennemis mêmes; que les seconds censuraient la papauté et la doctrine des papistes qui avaient dénaturé le christianisme, opprimé le monde, dévasté surtout l'Allemagne par des exactions insupportables, et qu'il ne voulait pas les désavouer non plus, de peur de laisser un libre cours à la rapacité et à la tyrannie de la cour de Rome; que les troisièmes, enfin, avaient été composés contre les adversaires de ses opinions; qu'il avouait s'être, en plusieurs rencontres, montré trop dur et trop véhément à leur égard, et être allé plus loin qu'il ne convenait à sa profession, mais qu'il ne se donnait pas pour un homme sans défaut, ni pour un saint, et qu'il ne s'agissait point, dans cette cause, de son caractère, mais de sa doctrine. Il refusa tout aussi formellement de les désavouer.

Arrivant alors à la défense même de ses livres, il dit : — « Je ne peux pas mieux me défendre qu'en imitant mon maître qui, frappé par un des serviteurs du grand-prêtre pendant qu'il parlait, se tourna vers lui et dit : *Si j'ai mal parlé, faites voir ce que j'ai dit de mal; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* — Celui qui ne pouvait pas se tromper, n'a pas refusé d'entendre le témoignage d'un simple serviteur contre sa doctrine. Moi, qui ne suis que terre et poussière, et qui peux si facilement me tromper, je demande si quelqu'un veut rendre témoignage contre la mienne. Je conjure donc votre majesté impériale et vos altesses, et qui que ce soit, hautement ou humblement placé, de vouloir bien me convaincre par les paroles des prophètes et des apôtres que je me suis trompé. Qu'on me le prouve, et je suis tout prêt à désavouer mes erreurs, et je serai le premier à jeter mes livres au feu. »

Il ajouta qu'il n'avait pas embrassé témérairement cette cause et qu'il n'y persistait pas par orgueil; qu'il en avait pesé la grandeur, prévu les périls, qu'il savait quels troubles elle devait jeter dans le monde, mais qu'il ne s'en épouvantait pas, parce que la vérité ne pouvait pas s'établir sans dissension; que son maître l'avait annoncé aux hommes en leur disant qu'il n'était pas venu leur apporter la paix, mais la guerre; que c'était là l'effet, la marche et la fortune de la parole de Dieu. Il supplia la diète de ne pas attirer, en la persécutant, de grands malheurs sur l'Allemagne, et ouvrir ainsi sous de funestes auspices le règne du jeune empereur. Il finit en se re-

commandant à la protection de l'empereur et de l'assemblée contre les violences de ses ennemis.

Lorsqu'il eut achevé, les partisans du saint-siége dans la diète, et surtout les Italiens et les Espagnols de la suite de l'empereur, qui écoutaient impatiemment Luther depuis plus d'une heure, murmurèrent tout haut, et reprochèrent à l'official de Trèves de ne l'avoir point interrompu. Ils trouvaient qu'appelé simplement pour la vérification de ses écrits et le désaveu de sa doctrine, il avait été imprudemment admis à la défendre et à la louer. Sur leur interpellation, l'official de Trèves dit à Luther qu'il n'avait pas répondu à ce qu'on lui avait demandé, et le somma, au nom de l'empereur et de la diète, de déclarer s'il voulait ou non se rétracter.

Luther répliqua alors : « Puisque votre illustre majesté et vos altesses exigent de moi une réponse catégorique, je la leur donnerai sans ambiguité et sans détour. A moins que je ne sois convaincu par le témoignage des Ecritures ou par des raisons évidentes, car je ne puis me soumettre aux décisions seules du pape et des conciles, lorsqu'il est constant qu'ils ont souvent erré et qu'ils se sont même contredits, je demeure ferme dans ma foi, qui repose sur les paroles mêmes de Dieu. Je ne peux donc ni ne veux me rétracter, car il n'est ni sûr ni honnête d'agir contre sa conscience. » Après cette déclaration, il ajouta : « Me voici, je ne peux pas agir autrement; que Dieu me soit en aide. »

Ainsi Luther refusa solennellement le désaveu qu'on exigeait de lui. Il ne consentit pas plus à se rétracter sur la sommation de l'empereur que sur celle du pape. Il fut aussitôt reconduit hors de la salle par deux officiers de la diète, qui l'accompagnèrent à son logement. Il avait gagné par son courage, sa conviction, son éloquence, la faveur ou l'admiration de beaucoup de membres de la diète. Le vieux duc Erick de Brunswick lui envoya un vase d'argent rempli de bierre d'Eimbeck, après en avoir bu lui-même. Luther dit en le recevant : — *Que Dieu se souvienne du duc Erick à sa dernière heure, comme il s'est souvenu aujourd'hui de moi.* La maison des chevaliers Teutoniques ne désemplissait pas. « Le docteur Martinus (c'est ainsi qu'on appelait Luther dans toute l'Allemagne), écrivait Spalatin, eut plus de visiteurs que tous les princes durant son séjour à Worms. J'ai vu chez lui, outre un très



grand nombre de comtes et de seigneurs, le landgrave Philippe de Hesse, le duc Guillaume de Brunswick, le comte Guillaume de Henneberg, et mon gracieux souverain l'électeur Frédéric, qui était en admiration de la réponse chrétienne du docteur Martinus, devant sa majesté impériale et les états de l'empire, mais qui l'aurait voulu moins courageuse. » Comme on craignait qu'après le refus définitif de se soumettre, Luther ne fût exposé au même sort que Jean Huss, quatre cents gentilhommes allemands se confédérèrent pour le défendre, et François de Sikinghen, dont le château était placé dans le voisinage, tint ses troupes prêtes pour marcher à son secours.

Ces témoignages de faveur n'arrêtèrent pas Charles-Quint. Il n'avait recouru à l'intervention de la diète que pour remplir une formalité propre à satisfaire l'Allemagne. Le lendemain de cette séance, il annonça aux états de l'empire qu'il était résolu d'enjoindre à Luther de quitter Worms sur-le-champ; d'observer, sur sa route, les conditions du sauf-conduit; et le sauf-conduit expiré, de le poursuivre comme un hérétique manifeste, dans quelque pays qu'il se trouvât.

La déclaration de l'empereur fut le sujet d'une discussion fort vive dans la diète. Quelques princes ecclésiastiques et l'électeur de Brandebourg lui-même conseillèrent de violer le sauf-conduit accordé à Luther. Ils citèrent, à l'appui de leur opinion, le décret du concile de Constance, qui permettait de ne pas garder la foi promise aux hérétiques; mais cette opinion fut repoussée avec indignation par la plupart des princes séculiers. L'électeur Palatin et le duc George de Saxe, quoique ce dernier fût ennemi déclaré de Luther, dirent qu'ils ne souffriraient pas qu'on couvrît de cette honte la première diète tenue par l'empereur, et qu'on portât une pareille atteinte à la loyauté germanique. La contestation s'anima tellement entre l'électeur Palatin et l'électeur de Brandebourg, qu'ils en vinrent, dit Luther, jusqu'à tirer les couteaux. De son côté, Charles-Quint était très éloigné d'une aussi odieuse perfidie; il voulait bien condamner la doctrine de Luther, dans l'intérêt du Saint-Siége et pour sa propre utilité, mais il ne voulait pas souiller sa réputation par une trahison.

Sa mise au ban de l'empire ne trouvait pas dans la diète beau-

coup plus de faveur que la violation du sauf-conduit. Cette assemblée en redoutait les suites pour l'Allemagne, et elle aurait mieux aimé ramener Luther que le proscrire. Afin de l'essayer, elle obtint de l'empereur qu'il pourrait rester quelques jours de plus à Worms. Pendant cet intervalle, l'archevêque de Trèves, plusieurs princes séculiers, plusieurs évêques et docteurs entrèrent en conférence avec lui pour le faire céder amiablement; mais leurs efforts furent inutiles. Luther resta inébranlable, et dit à l'électeur de Trèves en le quittant : — « Il en sera de ceci comme de la prédiction de Gamaliel aux Scribes et aux Pharisiens. Si ma cause n'est pas de Dieu, elle ne durera point au-delà de deux ou trois ans; mais si elle est de Dieu, vous ne serez pas en état de l'étouffer. »

Luther, après plusieurs conférences, n'ayant pas plus cédé à la persuasion qu'à l'autorité, l'empereur lui fit donner, par l'official de Trèves et par un secrétaire impérial, l'ordre de quitter Worms. Il lui accorda vingt et un jours pour se mettre en sûreté. Luther, en parlant de cette issue de la diète, écrivit à son ami le fameux peintre Lucas Kranach, à Wittemberg : — « J'aurais cru que l'empereur eût appelé un docteur ou en eût appelé cinquante pour vaincre loyalement un moine. Mais il n'était question que de ceci : — Est-ce que ce sont là tes livres? — Oui. — Veux-tu les désavouer, oui ou non? — Non. — Va-t-en ! — O aveugles Allemands que nous sommes ! »

Le 26 avril, au matin, Luther sortit de Worms, après avoir pris congé de ses amis. La foule qui se pressait sur son passage était émue des dangers qu'il allait courir. Il avait noblement défendu sa cause; il s'était montré simple, convaincu, éloquent, intrépide; il avait préféré la proscription à un désaveu; il partait pour l'exil, et après vingt et un jours, il ne devait plus trouver d'asile en Allemagne. Ces sentimens agitaient toutes les ames et les livraient à l'héroïque novateur. Ainsi, la révolution de ses pensées s'achevait par l'intérêt qu'inspiraient ses infortunes.

Le 28 avril, arrivé à Friedberg, sur le territoire de Hesse, il écrivit à l'empereur et aux états de l'empire pour les remercier de lui avoir gardé leur foi. Se regardant comme en sûreté, il renvoya le héraut impérial et prit le chemin de la Saxe. Son projet était d'aller visiter sa famille et ses amis dans le comté de Mansfeldt ;

mais, après avoir passé Eisenach, non loin d'Altenstein, sur les bords de la forêt de Thuringe, il fut enveloppé par une troupe de cavaliers qui y étaient en embuscade. Ces cavaliers, déguisés, l'enlevèrent de sa voiture, le mirent sur un cheval, et le conduisirent à travers la forêt, où ils le gardèrent jusqu'à onze heures du soir dans un château construit sur la crête la plus élevée de ces montagnes. Ce château servait anciennement de demeure au landgrave de Turinge, et s'appelait la Wartburg. C'était l'asile que l'électeur de Saxe avait ménagé à Luther.

Ce prince, qui s'était attaché de plus en plus à lui, avait résolu de ne point l'abandonner, quand il serait mis au ban de l'empire. Mais, afin de concilier ce dessein avec l'obéissance qu'il devait à un décret de la diète, il se proposa de le soustraire à ses persécuteurs, sans toutefois le protéger publiquement. Il chargea Spalatin de lui procurer un refuge dans ses états, et il voulut que ce refuge restât secret même pour lui. Spalatin avait ponctuellement exécuté ses ordres en faisant transporter, dans le château de la Wartburg, Luther, qui déposa son habit de moine pour prendre le costume de gentilhomme, et changea son nom de docteur Martin en celui de chevalier George, afin de n'être pas reconnu.

Après que Luther avait quitté Worms, la diète s'était occupée de la sentence qu'elle devait porter contre lui. Le nonce Aléander avait été chargé de la rédiger; mais beaucoup de princes, ne voulant pas tremper dans cette condamnation, étaient partis de Worms avant qu'elle fût prononcée. L'électeur de Saxe était de ce nombre; il écrivit, le 5 mai, à son frère le duc Jean : — « Sachez que non-seulement Anne et Caïphe se déclarent contre Martinus, mais aussi Pilate et Hérode. »

L'édit de l'empereur fut publié le 26 mai dans la cathédrale de Worms. On lui donna, cependant, la date du 6, afin qu'il parût avoir été fait en pleine diète et approuvé par tous les princes de l'empire. Charles-Quint, au nom duquel cet édit était publié, déclarait qu'en exécution de la sentence prononcée par le souverain pontife, juge légitime de cette cause, Luther était séparé de l'église et banni de l'empire. Il défendait, sous peine d'exil perpétuel, de lui donner asile, de lui fournir de la nourriture, de lui prêter aucune assistance; il ordonnait de s'emparer de sa personne, de

brûler ses écrits, d'arrêter ses protecteurs ou ses partisans, de se saisir de leurs biens, et défendait d'imprimer désormais aucun livre en matière de foi, sans l'autorisation des évêques.

Cet édit causa plus de mécontentement que de frayeur en Allemagne; on fut indigné de voir proscrire, au nom d'une diète allemande, l'homme religieux qui, tout en soutenant ses propres opinions, avait défendu l'argent et la liberté de son pays contre les exactions et la tyrannie de la cour de Rome. Ulrich de Hutten, se rendant l'organe des sentimens éprouvés par ses compatriotes, écrivit :— « Parce qu'il ne s'est pas rétracté, on a condamné l'homme de Dieu; on l'a renvoyé en lui défendant de prêcher sa parole sur la route! O indignité qui mérite la colère irréconciliable de Dieu! J'ai honte de ma patrie! Le moment est arrivé où nous verrons si l'Allemagne possède encore des princes, ou si elle est gouvernée par des statues magnifiquement habillées. »

Après la publication de l'édit, la diète se sépara. — L'empereur Charles-Quint quitta l'Allemagne pour se rendre dans ses pays héréditaires d'Espagne, qu'agitait alors un grand mouvement d'indépendance. Il crut avoir détruit l'hérésie en la proscrivant, et arrêté l'élan des esprits en les replaçant sous l'autorité des évêques; mais il se trompa. Luther était plus puissant que lui, car lorsque la pensée d'un homme se rencontre avec le besoin d'un siècle, rien ne saurait lui résister. Aussi, peu de temps après le départ de l'empereur, Luther sortit triomphant de sa retraite, et, ce qui n'était à Worms que l'opinion d'un novateur, devint la foi de tout un peuple.

Ainsi, vers le même temps, Colomb ouvrait les mers à l'activité de l'homme, Copernic, les cieux à ses recherches, et Luther des régions sans bornes à son indépendance. Ces trois grands représentans du mouvement moderne donnèrent alors au genre humain, Colomb, un continent nouveau; Copernic, la loi des mondes; Luther, le droit d'examen. Cette dernière et périlleuse conquête fut le prix d'une volonté indomptable. Sommé pendant quatre ans de se soumettre, Luther, pendant quatre ans, dit non. Il avait dit non, au légat; il avait dit non, au pape; il dit non, à l'empereur. Dans ce *non* héroïque et fécond se trouvait la liberté du monde.

MIGNET.

VOYAGE EN ORIENT[1]

DE M. A. DE LAMARTINE.

Après un séjour de seize mois en Orient, M. de Lamartine vient de publier les notes recueillies pendant son voyage, écrites au jour le jour, en présence des hommes et des choses qu'il raconte. A l'en croire, il n'a voulu composer ni un livre d'enseignement, ni un poème; il ne prétend ni à la science ni à l'inspiration. Ce n'est qu'à regret qu'il soumet à l'opinion publique ces feuilles éparses et qui jamais n'auraient dû être réunies. Pourquoi, face à face avec une conviction de cette nature, jugé par lui-même si sévèrement, s'est-il décidé à passer outre? Croit-il que la multitude trouvera fertiles et dorées les landes qui semblent à sa pensée incultes et désertes? Espère-t-il d'aventure que les débris du festin où il s'est assis seront encore pour le plus grand nombre une nourriture savoureuse? Je ne sais. J'ai beau chercher en tout sens, j'ai beau interroger par voie d'induction et de conjecture la conscience du poète et du voyageur, je ne réussis pas à m'expliquer le motif de sa détermination.

(1) Librairie de Ch. Gosselin.

Ni enseignement ni poème, c'est-à-dire ni vérité, ni beauté; qu'est-ce donc? Est-ce au moins un ensemble de réalités, étudiées attentivement, entassées pêle-mêle, mais entières, mais irrécusables, et d'où le philosophe et le poète pourront un jour tirer des leçons et des poèmes enfouis? Je me résigne difficilement à prendre pour l'expression d'une fausse modestie les très humbles salutations de M. de Lamartine. Mon embarras est grand, je l'avoue. Chacune des paroles prononcées dans la préface de ce voyage par l'illustre auteur des *Méditations* et des *Harmonies*, est empreinte d'une telle sincérité, il se condamne avec une candeur si parfaite, il enveloppe toute cette liasse de notes dans un dédain si sûr de lui-même, que je suis volontiers tenté de le prendre au mot. C'est donc un mauvais livre? un livre qui n'apprend rien, qui ne laisse aucune trace dans la mémoire? Ici, je le sens, il ne faut pas se prononcer à la légère; il faut mesurer ses coups, pour ne pas frapper à faux. La position littéraire de M. de Lamartine, le rang glorieux qu'il a conquis dans la poésie française depuis 1819, ses tentatives récentes pour atteindre la renommée politique, ou du moins la renommée oratoire, tout m'impose le devoir d'examiner sérieusement les pièces du procès. Assez d'autres approuveront à l'étourdie, sur la signature du livre, assez d'autres se laisseront aller aveuglément à l'indolence de leur admiration. La foule paresseuse qui s'agite dans les salons de Paris, et qui discute à la même heure la couleur d'un ruban, la forme d'un gilet, la créance américaine et la recomposition du ministère anglais, fera bon marché de ses louanges; elle ne luttera pas contre l'entraînement de ses habitudes. Rien ne s'oppose à ce qu'une voix grave et franche essaie de se faire entendre parmi les chuchotemens et les causeries.

Or, savez-vous quels pays M. de Lamartine a visités dans le court espace de seize mois? Savez-vous quelles villes il a parcourues, quels paysages il a traversés? La Grèce, la Syrie, la Judée, la Turquie et la Servie.

Pourquoi cette promenade plutôt qu'une autre? Pourquoi l'Orient plutôt que l'Italie ou l'Allemagne? Était-ce pour se consoler de sa défaite aux élections, était-ce pour oublier l'échec de ses nombreuses candidatures, que M. de Lamartine se décidait à fréter un navire? Allait-il apprendre dans l'*agora* d'Athènes le secret des

désappointemens résignés? Se croyait-il condamné à l'ostracisme par l'inviolable générosité de ses opinions, et voulait-il demander à la patrie de Socrate et d'Aristide une leçon de sagesse et de patience? ou bien, par un retour naturel vers les premières impressions de son enfance, désirait-il voir de ses yeux et toucher de ses mains le sol merveilleux où s'était accompli le drame de la religion chrétienne? Éprouvait-il le besoin de consacrer, par un pieux pélerinage, les croyances de ses jeunes années? Espérait-il fortifier sa foi contre le doute envahissant? Allait-il assister à l'agonie du colosse ottoman, écouter le râle d'un empire qui s'éteint, et dérober à la mort le mystère de la longévité? Voulait-il recueillir, sur la maladie de cette nation qui se décompose, des documens salutaires à la France? Avait-il dit en lui-même, le 20 mai 1832, en saluant le port de Marseille : Je vais savoir comment s'y prennent les monarchies pour s'user en trois siècles? Je découvrirai dans les yeux du mourant, dans les pulsations ralenties de ses artères, quelles blessures il a reçues, et je rapporterai, à mon retour, des conseils austères pour une monarchie naissante? Était-ce l'amour de l'art antique, le culte de Phidias et de Polyclète qui le menait aux rives de la Grèce? Voulait-il contempler dans une muette extase les débris du Parthénon? Voulait-il s'asseoir parmi les marbres inanimés, et demander à ces ruines éloquentes le génie des demi-dieux qui leur avait donné la vie?

Les questions se multiplient et demeurent sans réponse. Religion, philosophie, histoire, poésie, tout est parti de l'Orient, tout y retourne aujourd'hui, sinon pour s'éclairer, du moins pour s'instruire de sa naissance et de ses premiers bégaiemens. Tant de projets peuvent se tourner vers ce berceau de l'humanité, que le voyageur le mieux préparé peut bien changer, chemin faisant, d'ambition et de volonté. Mais ce n'est pas moi qui devinerai quelle pensée a présidé au voyage de M. de Lamartine. J'incline à croire qu'il n'a vu dans ce déroulement de paysages qu'une distraction, un délassement, et rien de plus. Il est parti pour ne pas rester, parti parce qu'il ne trouvait plus d'émotions dans le spectacle de l'Italie, parce que Naples et Florence n'avaient plus rien à lui apprendre. La curiosité qui l'entraînait était vague et maladive, et c'est ce qui explique en partie l'extrême rapidité de son voyage. Il ne s'est

guère inquiété de pénétrer les institutions et les mœurs qu'il a vues; il a perpétué le changement, dans l'espérance de perpétuer le plaisir.

Il a traversé au pas de course des nations entières, dont chacune, pour être dignement interprétée, demanderait plusieurs années d'étude. Comme si chacune de ses journées comptait les heures par centaines, comme s'il était sûr que sa pensée ne s'endort jamais, après un séjour de quelques semaines il se prononce hardiment. Il estime d'un premier regard les traditions qui régissent les familles, les lois qui veulent corriger les traditions sans les détruire; dans son ardeur de sagacité, il va plus loin, il prophétise l'avenir de ses hôtes. A moins que les langues de feu ne soient descendues sur sa tête, je ne sais comment expliquer l'inépuisable inspiration qui anime le voyageur; il devine les institutions qu'il coudoie, comme s'il n'avait qu'à fouiller dans ses souvenirs; il éclaire, il analyse les peuples qui lui donnent asile, comme s'il les connaissait de longue main; on dirait que toute sa tâche se réduit à vérifier, non pas des idées préconçues, mais des idées lentement développées dans l'étude et le recueillement. Sans doute, en quittant Marseille, il savait l'Orient tout entier. Il avait amassé dans sa mémoire tous les documens rassemblés par l'Allemagne, l'Angleterre et la France; il avait comparé, contrôlé l'une par l'autre toutes les leçons de l'érudition moderne. S'il en était autrement, il n'oserait pas trancher délibérément comme il fait; il ne résoudrait pas en quelques mots les questions religieuses, politiques et militaires; il ne déciderait pas d'un trait de plume les problèmes qui arrêteraient long-temps la sagacité d'un concile, d'un parlement ou d'un conseil de guerre.

Il y a, je l'avoue, dans cette manière leste et hardie de saccager les questions, quelque chose de séduisant pour le plus grand nombre. La réflexion, je ne l'ignore pas, a ses fatigues et ses ennuis. Trop souvent c'est un labeur ingrat, et qui n'aboutit qu'au doute désespéré; mais parfois aussi la réflexion est bonne à quelque chose : il lui arrive de conseiller sagement, et de forcer au silence une idée confuse ou obscure. Cela vaut bien un remerciement, n'est-ce pas?

Est-ce dans les *Antiquités attiques* de Stuart que M. de Lamar-

tine a puisé ce qu'il dit des monumens de la Grèce? Les rapides alternatives de son admiration et de son dédain ont de quoi étonner les plus sereines clairvoyances. Les temples de Thésée, de Minerve et de Jupiter ne trouvent pas grace devant le goût sévère du voyageur; il accuse de mesquinerie et de pauvreté ce que tout-à-l'heure il caressait de ses louanges. Il ne conteste pas la beauté des sculptures qui gisent à ses pieds; il contemple avec une joie clémente les figures héroïques et divines amoncelées comme une grève sous les pas de son cheval. Mais, après une heure tout au plus donnée à l'indulgence, son front se rembrunit, il tance l'art grec ainsi qu'un écolier indocile; il s'apitoie avec colère sur les proportions tout humaines de ces temples déserts. Il regrette de ne pas trouver sur le sol athénien les majestueuses cathédrales de Reims, de Cologne, de Durham, de Westminster et de Milan. Étrange et singulier caprice! Bouderie d'enfant gâté! Demander au ciel de la Grèce les créations austères de l'Europe du moyen-âge! Vouloir, pour une religion dont la beauté était le premier dogme, les portails, les ogives et les rosaces destinés à multiplier la grandeur du Dieu sans forme et sans séjour! Par quel renversement d'idées M. de Lamartine est-il arrivé à déplacer ainsi des questions si nettement posées? Pourquoi ne reproche-t-il pas à l'épopée homérique de ne pas ressembler à la *Divine Comédie* ou à *Lara?*

Ce qu'il dit de la Syrie, et des établissemens religieux assis sur le Liban, n'est guère qu'une suite de renseignemens recueillis à la hâte, rédigés séparément, et cousus après coup, sans unité, sans prévoyance, sans volonté. Il semble que le voyageur, à peine arrivé à Bayruth, ait prié ses compagnons de faire une battue parmi les anciens du pays, afin de découvrir les légendes et les traditions locales. Pour lui, sans s'épuiser en courses haletantes, il accueille, sans trop d'empressement ni de curiosité, les notes qui lui sont apportées; il les assemble avec une attention indolente; puis, quand il a noué la gerbe des épis qu'il n'a pas moissonnés, il se repose complaisamment, il s'applaudit dans son œuvre, et le lendemain, au lever du jour, il plie sa tente et va camper sous les murs de Jérusalem.

Une fois qu'il a touché la Terre-Sainte, le flot de sa pensée ne

s'arrête plus. Chacune de ses promenades est un commentaire du Pentateuque, des Rois ou des Prophètes. Il reconnaît à chaque pas les lieux qu'il a visités dans les rêves de son enfance. Il désigne du doigt à ses compagnons la grotte d'Elie, le tombeau des Machabées, le temple de Salomon, comme s'il avait enseveli les guerriers ou sculpté le cèdre pour le sage des sages. Il n'hésite pas un instant à baptiser chacune des pierres qu'il rencontre devant lui. Il dénombre les ruines comme ferait un amiral des vaisseaux de sa flotte. C'est une merveilleuse et imperturbable assurance. D'Anville, parcourant la campagne d'Athènes, n'aurait pas, dans le regard ou dans la voix, plus de hardiesse et de sérénité. Il semble que M. de Lamartine se promène, après un exil de quelques années, dans un parc où il aurait passé sa jeunesse. Il sait l'âge des arbres, il sait quelle main les a plantés. Jamais, je crois, la divination ne s'est montrée si pénétrante.

Ses conjectures sur les ruines de Balbek dépassent de bien haut ses réflexions chagrines sur l'architecture grecque. Il commence par avouer son ignorance; mais son aveu le met à l'aise. Une fois décidé à ne pas épeler les questions qui se présentent, il les résout hardiment. Il est peut-être difficile de saisir ce qu'il pense du type de ces monumens gigantesques. L'esprit flotte incertain et n'ose pas se prononcer. Mais, en revanche, il est impossible de ne pas admirer le dédain dans lequel il enveloppe tous les érudits assez patiens pour apprendre la valeur d'un triglyphe ou d'un stylobate. Qu'il vaut bien mieux parler d'architecture sans l'avoir étudiée! L'étude est un labeur mesquin, c'est le procédé des petits esprits.

Les pensées de M. de Lamartine sur la Turquie ont un caractère plus direct et plus facile à saisir. A Bayruth, à Jérusalem, et parmi les ruines d'Athènes, il soutenait de son mieux son rôle de poète; l'histoire, le sentiment religieux, suffisaient à défrayer la plupart de ses pages. Sur les rives du Bosphore, sa prédilection pour la discussion politique se déploie plus librement. Il entame d'un ton cavalier, comme pourrait le faire un homme vieilli dans les chancelleries, la question russe, anglaise et française. Nesselrode, Metternich ou Talleyrand hésiteraient à se prononcer; mais l'illustre voyageur applique à la solution des difficultés militaires et diplomatiques la seconde vue des prophètes. Là où la sagesse de Mon-

tesquieu se déclare impuissante, l'épée d'Alexandre tranche le nœud gordien.

J'arrive aux paysages; car, outre ses souvenirs, ses pensées et ses impressions, M. de Lamartine nous a donné ses paysages *pendant* son voyage. J'ai quelque peine, je l'avoue, à concevoir comment il se souvient, *pendant* son voyage, des hommes et des choses qu'il *va* visiter, à moins qu'il ne *prévoie* ce qu'il *va* voir. Pour les paysages, mon embarras redouble. Est-ce que l'Orient tout entier avait mis, pour recevoir M. de Lamartine, ses vêtemens de fête? Est-ce que les paysages de la Grèce, de la Syrie, de la Palestine et de la Turquie sont rentrés au logis, ou bien ont repris leurs vêtemens vulgaires? — Qu'on ne m'accuse pas de chicaner puérilement. Les choses mal nommées sont rarement bien observées. Plus j'avance dans l'analyse de ce livre, et plus j'ai peine à deviner ce qu'il veut, ce qu'il prétend. De quoi M. de Lamartine s'est-il *souvenu?* Des chevaux arabes achetés pendant son voyage. C'est là, si je ne me trompe, le plus clair de ses souvenirs. Je sympathise pleinement avec le plaisir de l'écuyer. J'ai pour les étalons arabes et turcomans de première et seconde espèce une estime très haute; mais je trouve que *cette noble conquête* occupe un espace un peu trop large sur la scène où le voyageur s'est placé. Les impressions et les pensées du narrateur ont besoin d'être discutées séparément. Revenons aux paysages.

Je commence par déclarer franchement mon incrédulité. Je ne puis me décider à prendre pour un journal de voyage les descriptions pittoresques datées d'Athènes, de Bayruth, de Jérusalem et de Stamboul. Je ne révoque pas en doute l'abondance et la spontanéité du génie; mais il n'est pas plus permis à Claude Lorrain ou au Poussin d'improviser à toute heure du jour qu'à Platon ou à Kant de continuer sans relâche le *Livre des Lois* ou la *Critique de la raison pure*. Le paysagiste, aussi bien que le poète et le philosophe, a besoin de répit, s'il ne veut pas succomber à la tâche. Eh bien! M. de Lamartine aurait pu se dispenser de nous donner comme spontanées les pages laborieusement négligées qu'il date de Syrie et de Grèce, mais qu'il a parées patiemment. A quoi bon cette coquetterie? Je me range volontiers à l'avis d'Alceste : Le temps ne fait rien à l'affaire. Mais, pour prendre ici le change, il

faudrait une singulière inexpérience. Il y a telle page dans les nouveaux volumes de M. de Lamartine qui a dû être déchirée plusieurs fois avant d'arriver à bien. Je citerais plus d'un *éblouissement* dont le programme, arrêté dix-huit mois d'avance, ne s'est réalisé qu'au retour.

Je pardonnerais de grand cœur cette petite supercherie, si, dans tout ce désordre arrangé, j'entrevoyais un travail sérieux. Mais, par malheur, il n'en est rien. Ce n'est plus l'inspiration, et ce n'est pas encore la réflexion. C'est une demi-volonté qui défend aux paroles de se confondre et de se contrarier en se pressant, mais trop paresseuse encore pour leur commander de s'ordonner selon des lois prévues. L'*étude* a disparu, et nous n'avons pas le tableau.

La Grèce, la Syrie et la Turquie offraient au pinceau du paysagiste trois types achevés et distincts. Mais, pour peindre ces trois types, il eût fallu les contempler plus de huit jours, et surtout ne pas se hâter de dessiner. Les premières lignes qui s'offrent à la vue ne sont pas toujours les meilleures. Le modèle ne révèle pas du premier coup son aspect le plus heureux et le plus vrai. Pour avoir méconnu cette leçon donnée par tous les maîtres sérieux, M. de Lamartine a composé sur l'Orient des paysages confus, vagues et luxurians. La même formule d'admiration et d'extase embrasse tous les spectacles. Qu'il s'agisse des lignes sobres du Parthénon ou des flancs boisés du Liban, des plaines ardentes de la Palestine ou du splendide amphithéâtre de Constantinople, ni la parole ni la pensée ne consentent à se varier. C'est une suite monotone de superlatifs qui s'égorgent en se succédant. C'est toujours le plus beau et le plus magnifique des paysages. La crédulité complaisante du lecteur ne sait auquel entendre. Les couleurs s'effacent en se multipliant. Quand la mémoire essaie de rassembler ce que l'œil a vu, elle est forcée d'avouer son impuissance. Elle ne réfléchit que des plans ondulés, mais indistincts; le fleuve de la pensée charrie pêle-mêle le sable des plaines, les cèdres de la montagne, les marbres mutilés, les toitures peintes et dorées; mais il ne dépose sur la rive curieuse rien qui puisse figurer une ville ou une vallée, un temple ou un monastère. Il y a dans cette confusion désespérée tous les élémens d'une belle et grande peinture; le temps et surtout la volonté ont manqué à l'achèvement de l'ou-

vrage. Mais juger comme une esquisse un ensemble de traits dont pas un n'est tracé sans viser à l'effet, ce serait une coupable indulgence.

Est-ce à dire que le journal de M. de Lamartine est absolument dépourvu d'intérêt? N'y a-t-il aucun profit dans cette lecture? Non sans doute. Seulement ce journal n'est pas venu en son temps. Le recueil misérable publié par Thomas Moore contient plusieurs lambeaux du journal de Byron. Ces lambeaux n'ont guère par eux-mêmes plus de valeur que le *Voyage en Orient;* à la vérité, ils ont pour le philosophe l'inestimable mérite de n'être pas destinés au public; ils sont vraiment tracés avec désintéressement, pour l'unique mémoire du narrateur. C'est la conscience manuscrite du poète. Mais ils ont en outre un immense avantage sur les fragmens de M. de Lamartine; ils servent de commentaire à des poèmes achevés. Prenez au hasard dans ce journal informe, déchiré par la main d'un ami, telle page que vous voudrez, et vous y trouverez l'explication triviale peut-être, mais à coup sûr intelligible, d'une inspiration qui, sans ce naturel interprète, serait pour nous mystérieuse et impénétrable. *Lara* n'est pas encore complètement révélé. Mais *Manfred*, par exemple, est indiqué presque jour par jour dans les notes de Byron. Ce qu'il dit du spectacle de la nature alpestre, et de la merveilleuse harmonie des montagnes désolées et des ames désertes ou dévastées par d'invisibles orages, se superpose avec une rigueur toute scientifique à toutes les parties de *Manfred*. On voit poindre le bourgeon de la pensée. L'épanouissement des premières feuilles, la pousse des branches, rien ne manque à la curiosité du lecteur. L'œil suit d'heure en heure toutes les transformations de la plante. Il semble qu'après avoir assisté à toutes les métamorphoses de la pensée poétique, le procédé soit trouvé. Les ames simples se persuaderaient volontiers qu'il suffit d'aller voir les Alpes pour en rapporter un autre *Manfred*, tant le développement des idées poétiques est lent, naturel, continu; tant il est facile de noter l'itinéraire suivi par l'intelligence de Byron. Il ne reste plus qu'une condition à remplir pour atteindre le poète, une condition bien aisée à définir : voir avec les mêmes yeux que lui, c'est-à-dire avoir vécu comme lui avant de voir, ou, en d'autres termes, être lui avant de regarder. Mais au-delà de cette illusion

bien pardonnable assurément, et qui ne peut enivrer que les orgueils vulgaires, il reste pour les esprits sérieux une instruction solide et durable. Après avoir suivi attentivement la transition de la réalité à la beauté, après avoir appris comment la vie s'élève jusqu'au poème, le lecteur fait un retour sur lui-même, et fouille dans ses souvenirs. Il contemple avec une tristesse résignée toutes les journées ensevelies à jamais, et qui, pour vivre glorieusement, n'attendaient que la fécondation. Il compare page à page le livre de sa conscience avec le livre splendide qu'il vient de parcourir. Et loin de se trouver humilié en rassemblant pour lui seul les épisodes dispersés de cette épopée sans Homère, il se console dans une pensée austère : c'est que peut-être ses souffrances n'avaient pas comblé la mesure, c'est que le vase n'était pas rempli, c'est qu'il n'y avait pas assez de larmes amassées pour déborder en flots harmonieux.

Et puis il y a pour la critique des profits sans nombre dans cette anatomie de la pensée. Bien des questions obscures, bien des problèmes sans issue s'éclairent d'un jour inattendu en présence de ces deux natures dont une seule d'abord nous avait été livrée. Nous avions le poète, et nous l'admirions; maintenant l'homme est devant nous. Nous pouvons compter les rides de son front, les plis dédaigneux de sa lèvre, les sillons de sa joue amaigrie; nous touchons du doigt les plaies naguère ruisselantes, aujourd'hui cicatrisées, mais non pas guéries. Nous savons quelle blessure est cachée sous le pli de son manteau, quel souvenir furieux, quelle révolte insolente se dissimule dans son attitude héroïque : il n'est pas moins grand, mais il est mieux compris; il n'est plus demi-dieu, mais il domine encore le reste de l'humanité de toute la hauteur de ses souffrances; car la douleur n'est pas un des moindres priviléges du génie.

Plût à Dieu que tous les artistes éminens eussent laissé sur eux-mêmes des notes pareilles à celles de Byron! Plût à Dieu que Mozart, Raphaël et Milton nous eussent livré le secret de leurs inspirations! *Don Juan*, les *Loges* et *le Paradis Perdu* ne perdraient rien à ce vivant commentaire du poète glorieux par l'homme misérable. Quelle blonde fille de l'Angleterre a posé devant le maître d'école aveugle pour l'idéale figure de la première femme? Quelle conta-

dine a prêté son visage au favori de Léon X, pour ses divines madones? Si nous le savions, Milton et Raphaël garderaient encore le rang qui leur appartient dans l'histoire de l'art; mais nous aurions pour leurs ouvrages immortels une admiration plus familière et plus pénétrante.

Si donc, M. de Lamartine avait écrit sur l'Orient un grand poème égal aux *Méditations* et aux *Harmonies*, et qu'il nous eût donné quelques fragmens de son voyage, plus naïvement tracés, comme pièces justificatives, comme une confidence tout à la fois modeste et hardie sur les procédés de son intelligence, il y aurait dans cette lecture le double charme d'une révélation et d'une étude. Nous aimerions à épier, dans un esprit d'élite, l'impression des lieux et des hommes, à écouter dans cette ame harmonieuse le retentissement de la vie quotidienne. Il ne l'a pas voulu; il a interverti l'ordre naturel, l'ordre légitime et logique; il nous a donné le commentaire d'un livre que nous n'avons pas, les pierres d'un temple qui n'est pas bâti.

Il y a, je ne veux pas le nier, une parenté intime entre les *Méditations* et l'histoire biblique. M. de Lamartine s'est de bonne heure assimilé la substance la plus précieuse de la poésie chrétienne. Il s'est nourri assidument du Cantique des Cantiques, et des Psaumes de David. Mais on ne saurait, sans aveuglement, chercher dans le *Voyage en Orient* l'interprétation et le complément d'un recueil d'élégies dont la plupart appartiennent à des souffrances toutes personnelles. Les *Méditations* et les *Harmonies* sont complètes par elles-mêmes, et n'ont besoin d'aucune histoire, ni d'aucune géographie, pour se révéler pleinement. C'est un dialogue de l'homme avec Dieu et la nature, dont chaque verset domine la science humaine, dont l'espérance et la prière sont les thèmes éternels; c'est une mélodie qui ne s'enseigne nulle part, et dont chaque note jaillit avec les sanglots.

Il semble que M. de Lamartine, plein de confiance dans son génie, ait cru qu'il pouvait le sommer à toute heure de chanter à pleine voix les merveilles de l'Orient. Ce n'est pas moi qui lui conseillerai jamais, non plus qu'aux hommes de sa trempe, une fausse modestie. Quand on est, comme lui, en possession de l'admiration européenne, il ne faut pas douter de ses forces, il faut marcher hardi-

ment, invoquer son étoile, et ne pas reculer devant l'avenir, dans la crainte de gâter le présent. S'il est sage de s'arrêter à temps et de ne pas découronner, par une ambition démesurée, un front glorieux et vénéré, c'est une misérable pusillanimité de contempler chaque matin l'ombre silencieuse des années évanouies, de s'adorer dans le passé, et de s'agenouiller devant sa renommée sans essayer de l'agrandir. Les hommes qui se divisent ainsi en deux parts, et qui trouvent en eux-mêmes l'autel et le prêtre, seront toujours, quoi qu'ils fassent, des natures incomplètes et boiteuses. La foule aura toujours le droit de railler leur oisiveté; et la postérité, fille de leur paresse, oubliera] ce qu'ils ont été en voyant ce qu'ils sont. Cette immobilité qu'ils appellent sainte, où ils s'enferment comme dans un tabernacle, ne les défendra pas contre l'ingratitude. Ils assisteront vivans aux funérailles de leur nom, et le flot des générations naissantes les enveloppera comme un immense linceul. — Je remercie donc bien sincèrement M. de Lamartine de ne s'être pas endormi au bruit de son nom, et d'avoir tenté des voies nouvelles. La puissance la plus réelle gagne toujours à s'exercer. Mais dans ces voies nouvelles qu'a-t-il fait? De ces villes qu'il a parcourues, de ces peuples qu'il a interrogés, quels enseignemens ou quels poèmes nous a-t-il rapportés? A-t-il pris parti pour la réflexion ou l'invention? A-t-il recueilli, chemin faisant, des données inattendues pour l'histoire des races? A-t-il ajouté quelque lumière nouvelle aux travaux de l'Allemagne savante? A-t-il trouvé au berceau du christianisme des légendes ignorées de l'Europe? Rien de tout cela; il a murmuré doucement sur les rochers de Josaphat, sur les cèdres de Salomon, des prières à peine articulées.

Il a chanté d'une voix nonchalante le néant des empires ensevelis, la grandeur de Dieu, et la misère de l'homme. Il a répété, comme un écho lointain, les Psaumes du prophète-roi, mais si bas et si doucement, que l'oreille la plus vigilante laisse échapper la moitié des sons qui glissent de ses lèvres. Par malheur, le chrétien, le philosophe et le poète se disputent à chaque page la pensée du voyageur. Après une heure de marche sous le soleil brûlant de Jérusalem, après une fervente invocation à celui qui a souffert et qui est mort pour le salut de tous, le pélerin oublie tout à coup son rôle, il discute l'authenticité des traditions, il révoque en doute la désignation des

lieux, il accuse de mensonge les récits populaires qui se distribuent et se vendent au pied du saint tombeau. Si le temps et l'érudition ne lui manquaient pas, il ramènerait aux proportions de l'histoire humaine la promulgation de la loi nouvelle, il ne verrait plus dans Jésus-Christ que l'héritier de Socrate; il commenterait le Phédon par l'Évangile, et absoudrait le proconsul romain qui n'a pas hésité devant le supplice d'un nouveau sage pour assurer la sécurité de la métropole. Et qu'on ne dise pas que j'intente gratuitement un procès invraisemblable à la foi de l'illustre voyageur. Qu'on ne dise pas que je déchire à plaisir les pages où sont inscrites les croyances de toute sa vie. La pente de l'incrédulité est glissante et rapide. La discussion, une fois commencée, ne s'arrête plus. Il fallait choisir entre la méditation chrétienne et la restitution archéologique. Vouloir concilier saint Mathieu et Volney, c'est une prétention trop haute, et qui ne peut se réaliser. Dans l'intérêt de son livre aussi bien que de sa pensée, M. de Lamartine devait se prononcer décidément pour la vérification défiante ou pour la foi sans restriction. Dès qu'il doute, il n'a plus le droit de chanter. Le savant impose silence au poète; l'Évangile n'est plus qu'un beau livre, un roman ingénieux, d'un style pur et châtié; mais le verset de l'apôtre n'a plus rien d'impérieux. La Passion n'est plus qu'une tragédie, dont les épisodes habilement enchaînés n'ont rien à envier ni au Prométhée d'Eschyle, ni à l'Œdipe de Sophocle.

En se dépouillant de sa crédulité, M. de Lamartine se condamne fatalement au rôle de spectateur. Il s'interdit l'enthousiasme poétique. Ou s'il veut revenir aux inspirations de sa jeunesse, s'il veut recommencer les chants de ses premières années, le cantique s'arrête sur ses lèvres, la prière bégaie sourdement, l'espérance ose à peine s'avouer, le poète a disparu avec le chrétien.

Si la forme seule manquait aux inspirations du voyageur, si la pensée s'offrait à nous demi-vêtue, si elle ne craignait pas de se révéler dans une pudique nudité, si elle se fiait à sa beauté native pour commander à nos yeux l'admiration et la ferveur, ce ne serait plus entre elle et nous qu'une querelle de coquetterie et de dédain. Nous pourrions trouver dans la contemplation de cette grace négligée une joie inattendue et sérieuse. L'ame se reposerait avec bonheur dans ce spectacle familier. Mais rien, chez M. de

Lamartine, ne ressemble à l'étourderie, à l'oubli de soi-même. Il ne marche jamais sans composer son attitude. Dès qu'il s'arrête, il pose.

Il est difficile, je l'avoue, de traduire avec précision le caractère de cette pensée vagabonde, et cependant attentive à ne jamais s'oublier. Bien qu'elle manque d'énergie et de vivacité, elle ne se résigne jamais à une complète modestie. Elle a toujours en vue l'ame de ceux qui l'écoutent. Elle ne se résout pas aux mouvemens laborieux, mais elle s'agite en tous sens pour simuler de son mieux une force qu'elle n'a pas. Elle va et vient sans avancer, et quand la sueur ruissèle de son front, elle s'assied triomphante, et donne le signal des applaudissemens.

La poésie embryonaire, qui envahit toutes les pages du *Voyage en Orient*, n'est pas seulement malheureuse par elle-même, elle atteint jusqu'au passé du poète. Sans doute les *Méditations* et les *Harmonies* ne perdent rien dans cette déplorable défaite. Sans doute les vrais amis de la rêverie religieuse et tendre ne détacheront pas leur admiration de ces deux beaux monumens; mais pour le plus grand nombre la poésie embryonaire du *Voyage* se confondra irrésistiblement avec la poésie vivante et vigoureuse des *Méditations* et des *Harmonies*.

M. de Lamartine tient, je le sais, pour sa justification une excuse toute prête. Il entrevoyait au terme de son Odyssée un enseignement politique. Il fait bon marché lui-même de ses *souvenirs*, de ses *impressions* et de ses *paysages*; il consent de bonne grace à demeurer au-dessous de tous les voyageurs qui l'ont précédé; il se résigne à descendre au-dessous de lui-même, à mêler confusément les couleurs que jusqu'ici il avait si habilement ordonnées, à peindre avec nonchalance et gaucherie les larges horizons qu'il peignait si bien autrefois. Les seules pages qu'il estime sérieusement, les seules qu'il voudrait *jeter à l'Europe* attentive, sont celles où il expose sa théorie politique.

Quelle est cette théorie? Je ne parle pas des parenthèses capricieuses où l'auteur veut conquérir l'Asie avec six mille hommes, ou bien imposer au monde entier le christianisme *législaté*. C'est dans l'épilogue du *Voyage* que cette théorie se montre franchement, c'est là qu'il faut la prendre. En voici les principales propositions.

1°. L'Asie est déserte, et l'Europe regorge d'habitans. Ne serait-il pas sage de verser en Asie le trop plein de l'Europe? Oui, répond M. de Lamartine.

2°. Comment réaliser ce projet? En assemblant un congrès européen.

3°. Que devra décider le congrès? La fondation en Asie de villes modèles tellement gouvernées, tellement heureuses, qu'elles entraîneraient, par leur exemple, la *conversion* de l'Asie entière.

En réduisant à ces trois paragraphes la théorie politique de M. de Lamartine, je suis sûr de ne pas altérer sa pensée. En la dégageant des ambages oratoires, je la présente sous une forme presque scientifique. Je la dépouille, il est vrai, du charme de la diction; mais, dans de pareilles matières, ce n'est pas l'élégance d'Isocrate qu'il faut chercher, c'est la sagacité de Montesquieu.

Cette doctrine, on le voit, systématise avec une naïveté enfantine la plupart des plaintes et des vœux de Saint-Simon et de Fourier. Elle découpe en projet de loi ce que ces deux philosophes ont demandé à plusieurs reprises; elle prend par la main le type idéal de la réforme sociale, et lui livre du même coup la royauté diplomatique et administrative du globe. Elle veut relier le genre humain tout entier en une seule famille. C'est un dessein très louable à coup sûr, mais qui prendra sa place à côté de la langue universelle de Leibnitz et de la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre.

Cette politique est aujourd'hui représentée par MM. Janvier, Sauzet et de Lamartine. Elle procède par la prédication, et veut inscrire dans la loi toutes les vérités religieuses et philosophiques. Il n'y a là rien que la philantropie puisse réprouver. Mais je crains fort que les discussions législatives ne rencontrent dans la politique *sociale* un embarras plutôt qu'un auxiliaire. Je crains fort que M. de Lamartine, en particulier, ne discrédite et ne démonétise la plupart des vérités qu'il professe et qu'il prêche. En généralisant sur une échelle indéfinie tous les conseils de l'Evangile et de la raison, il arrive, il faut bien le dire, à ce que les Anglais appellent ingénieusement des *truisms*, à des vérités trop vraies, à des préceptes excellens sans doute, mais applicables seulement en dehors de l'espace et du temps.

Que les ambassadeurs et les ministres sourient dédaigneusement

à ces prédications, je ne m'en étonne pas. C'est leur droit et leur devoir. Comment discuter sérieusement le rêve angélique, le rêve céleste que je viens de raconter? Comment prier la Russie, la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal de moraliser l'Orient, de le catéchiser, et d'attendre, l'arme au bras, sans colère, sans impatience, que l'Inde, la Perse, la Turquie et la Syrie, face à face avec la sagesse européenne, abandonnent leurs croyances, leurs institutions, leurs mœurs, s'excitent mutuellement au progrès, au savoir, à l'industrie, et, comme des enfans mutins et repentans, demandent à genoux à entrer dans la famille occidentale? L'ironie la plus sévère ne peut pas aller au-delà de cette question. Pétrir dans sa main l'humanité tout entière, la modeler au gré de son caprice comme une pâte obéissante, imprimer aux nations la forme de ses rêves; tarir les mers et rapprocher les continens, abolir les religions dissidentes, confondre les langages, réconcilier les lois ennemies, réunir dans une sympathie permanente les races façonnées dès long-temps à la haine et à la guerre, effacer de la mémoire humaine l'histoire qui perpétue par ses louanges les ressentimens victorieux, assembler un concile souverain et infaillible, un aréopage clairvoyant et loyal, qui veille nuit et jour à l'accomplissement de ses arrêts, c'est un rôle digne d'envie, n'est-ce pas? C'est un rôle magnifique, glorieux, incomparable, auprès duquel toutes les religions, toutes les lois, toutes les royautés ne sont rien? Quel acteur assez hardi voudra le prendre ou l'essayer seulement? De quel masque d'airain couvrira-t-il son visage pour lancer sa voix jusqu'aux oreilles de la foule indifférente? Dans quel théâtre appellera-t-il ses auditeurs? Si quelque jour cette *moralité* devait se jouer, ce serait dans le ciel, Dieu seul serait en scène. C'est donc le rôle de Dieu que vous voulez prendre? Orgueil ou folie, votre ambition ne mérite pas de réponse.

GUSTAVE PLANCHE.

L'OR

DES PINHEIROS.

La dernière moitié du XVIe siècle constitue l'époque la plus remarquable de l'histoire du Brésil après celle de la découverte. Ceux qui ont étudié à fond cette histoire, ou qui ont lu simplement Southey, connaissent seuls le courage dont il faut s'armer pour en affronter la longue monotonie. Les Portugais ne se trouvèrent pas en face de demi-civilisations capables de résistance, telles que celles du Pérou et du Mexique; les riches dépouilles qui affluèrent tout à coup en Espagne, et qui faillirent la rendre maîtresse de l'Europe, ne furent point leur partage. Il leur fallut gagner pied à pied le sol brésilien, et demander des richesses à l'agriculture plutôt qu'aux mines que la nature avait placées loin du littoral. C'est ce qui explique l'aridité de leurs annales en Amérique : de petits et interminables combats contre des peuplades barbares dont les noms sont tout ce qui en reste aujourd'hui; quelques explora-

tions aventureuses dont les déserts qui en furent le théâtre connaissent seuls les détails; çà et là un petit nombre de grandes et généreuses actions; puis, dominant tout cela, le spectacle perpétuel de l'oppression, de tout ce que le fort peut se permettre contre le faible; tel est, en peu de mots, l'esquisse historique des premières années du Brésil.

On doit pourtant rendre cette justice aux Portugais que leur conduite en Amérique ne fut ni plus violente ni plus cruelle en général que celle des Français, des Anglais et des autres nations européennes, autres que les Espagnols. Ils ne furent pas toujours les agresseurs dans leurs guerres avec les indigènes, et ils n'eussent pas demandé mieux que de les civiliser. Les Martim Affonso de Souza, les Mendez de Sà, les Albuquerque, les Coutinho, sont des hommes dont le nom est passé avec honneur jusqu'à nous. On trouverait même difficilement, parmi les premiers colons portugais, quelques-uns de ces hommes de sang et de dévastation à mettre en parallèle avec ceux que l'Espagne vomissait à cette époque, avec une si déplorable fécondité, sur la malheureuse Amérique.

Vers la fin donc du XVIe siècle, les premières difficultés de la colonisation étaient vaincues au Brésil. Les peuplades du littoral résistaient bien encore sur un grand nombre de points, mais les plus redoutables d'entre elles, telles que les Tapuyas, les Goytacazes, les Tupinambas, étaient en partie exterminées, ou s'étaient retirées dans l'intérieur. Déjà commençait, parmi la plupart de ces nations abruties, cette émigration gigantesque qui, des bords de l'Atlantique, les a conduites jusque sur ceux de l'Amazone, où leurs débris se sont conservés jusqu'à nos jours. Celles de mœurs plus douces s'étaient réunies dans des villages à la voix des missionnaires, ou supportaient patiemment le joug des Portugais; ceux-ci, en un mot, commençaient à respirer. Néanmoins la civilisation, comme une plante étrangère transportée dans un sol rebelle, avait peine à prendre racine; une étroite lisière du littoral en offrait seul des traces incontestables.

Ce que cette lisière perdait en profondeur, elle le gagnait en étendue. Pendant six cents lieues, un navire qui eût longé la côte à vue de terre, eût aperçu çà et là des éclaircies dans les forêts, apparaissant comme des taches sur leur sombre verdure, des co-

lonnes de fumée s'élevant du sein des plantations naissantes, des sucreries en pleine activité, quelques bâtimens transportant d'un point à un autre les produits de l'Europe; puis, séparées par d'énormes distances, un petit nombre de cités, d'apparence encore modeste, mais déjà assez florissantes. Au nord, Itamarica, Olinda, Pernambuco, Bahia, alors capitale de la colonie entière; plus bas, Porto-Seguro, Rio-Janeiro, qui commençait à se développer au bord de sa magnifique baie; enfin, aux dernières limites du territoire déjà colonisé, Santos et San-Vicente en face l'une de l'autre, sans compter d'autres points moins importans où se déployait également l'activité européenne.

De l'intérieur, les colons ne connaissaient presque rien encore. Quelques missionnaires, un petit nombre d'aventuriers intrépides s'étaient, il est vrai, enfoncés à d'assez grandes distances dans le pays; mais la plupart avaient péri massacrés par les sauvages, ou succombé à leurs fatigues; à quelques lieues de la côte, il n'y avait aucune sûreté pour le voyageur. On savait seulement qu'aussi loin qu'on s'avançât à l'ouest, rien ne changeait d'aspect dans le désert: les forêts succédaient aux forêts, les montagnes aux montagnes, et une fois lancé dans ces solitudes sans bornes, l'homme était, comme le navire en plein océan, perdu pour ses semblables, sous la main seule de Dieu.

Dans les premières années du XVIIe siècle, le mouvement colonial continua de progresser; de nouvelles tribus indiennes disparurent ou furent mises hors d'état de nuire; un grand nombre d'autres établissemens se formèrent; les villes fondées dans le siècle précédent échangèrent leurs maisons en pisé et aux toits de chaume contre des édifices réguliers; des églises surtout, que n'eût pas désavouées l'Italie, s'élevèrent dans les villes les plus importantes, à Bahia, entre autres, qui plus tard devait posséder une magnifique cathédrale qui long-temps n'eut point de rivale en Amérique. La connaissance de l'intérieur s'accrut dans la même proportion. Des aventuriers affamés d'or se dispersèrent dans toutes les directions, et le succès couronna plus d'une fois leurs recherches, que le gouvernement encourageait de tout son pouvoir.

Entre tous se signalèrent les habitans de la province de Saint-Paul, alors San-Vicente. Récemment encore, sur la foi de Charle-

voix et d'autres écrivains qui eux-mêmes avaient copié les missionnaires jésuites du Paraguay, les Paulistas étaient représentés comme ayant été dans l'origine un ramas de déserteurs de toutes les nations, de criminels fuyant le châtiment dû à leurs forfaits, de brigands en un mot. Il a fallu que, vers la fin du siècle dernier, un moine brésilien, Fray Gaspar de Madre de Deos, zélé pour l'honneur de son pays, vînt laver ses compatriotes des accusations portées contre leurs pères (1) : cependant Fray Gaspar n'a réussi complètement qu'à réhabiliter les premiers fondateurs de Saint-Paul, qui, en effet, n'a pas eu l'origine impure qu'on lui attribuait.

En 1555, deux missionnaires d'une vie admirable, les pères Nobrega et Anchieta, partirent de Santos pour reconnaître l'intérieur du pays. Après avoir franchi une âpre chaîne de montagnes dont les chemins encore aujourd'hui sont à peine praticables, ils virent s'étendre devant eux une vaste plaine entrecoupée de collines et d'ondulations de terrains, de savanes et de forêts. A l'ouest, les flancs escarpés et noirâtres de la Serra de Mantiqueira servaient de cadre au tableau. Rendant graces à Dieu de ce qu'ils voyaient, les deux missionnaires résolurent d'établir là le centre de leurs travaux, et en hommes d'action qu'ils étaient, se mirent aussitôt à l'œuvre. Au sommet d'une éminence en pente douce, située au milieu de la plaine, et au pied de laquelle coulait le Piratininga, ils élevèrent de leurs propres mains, et à l'aide d'un petit nombre d'Indiens convertis, quelques huttes en branchages et en terre. Treize autres missionnaires, envoyés de Bahia, vinrent bientôt se joindre à eux, et la nouvelle ville prit le nom de Piratininga, de la rivière qui serpentait à ses côtés, nom qu'elle échangea plus tard contre celui deSaint-Paul, qu'elle porte aujourd'hui. Vasconcellos, qui a écrit la vie d'Anchieta, nous a laissé un tableau intéressant du genre de vie de ces premiers missionnaires. Une étoffe grossière de coton composait tout leur vêtement; leurs sandales étaient faites des fibres rudes d'une espèce de chardon sauvage; une natte de paille, suspendue à la toiture de leurs huttes, en défendait seule l'entrée; des feuilles de bananier, étalées à terre, servaient à la fois de table

(1) *Memorias para a historia da capitània de San Vincente*, etc. 1 vol. in-4°, Lisboa, 1797.

et de serviettes; leur nourriture frugale dépendait des Indiens, qui leur apportaient les produits de leur pêche et de leur chasse, et qui souvent les laissaient manquer du strict nécessaire. Cependant, sous ces misérables cabanes, le luxe de la civilisation s'était glissé en même temps que la religion. Anchieta, qui avait fait de bonnes études à Coïmbre, enseignait le latin aux enfans de quelques créoles du voisinage, et même à ceux des Indiens. Manquant de livres, il passait les nuits à écrire ses leçons, faisant autant de copies de chacune qu'il avait d'élèves. Lui-même apprenait la langue des Indiens, et la sut bientôt assez pour composer des chants qui devinrent aussitôt populaires. On lui doit une des meilleures grammaires de cette langue qui ait été publiée, sans parler d'un poème latin de cinq mille vers qu'il composa pendant un séjour de plusieurs mois au milieu des Indiens, et qu'il grava dans sa mémoire jusqu'à ce que, de retour à Saint-Paul, il pût le jeter sur le papier.

La plaine de Piratininga n'était cependant pas entièrement déserte, lorsque les missionnaires vinrent s'y établir. Depuis peu d'années, quelques colons s'y étaient fixés, ou plutôt y menaient une vie intermédiaire entre celle de l'Indien et de l'homme civilisé, négligeant la culture, sauf celle du manioc, absolument indispensable à leurs besoins, suppléant au reste par la chasse, sans cesse en quête de mines, et se battant avec les peuplades indiennes qu'ils réduisaient en esclavage, quoique la plupart d'entre eux eussent pris femme parmi elles. Il est à peu près certain, malgré l'autorité de Fray Gaspar, que ces premiers colons étaient un mélange d'hommes de toutes les nations, qu'une vie désordonnée avait conduits naturellement à embrasser cette existence sauvage.

La ville naissante attira sur les lieux un grand nombre d'autres colons qui, pour la plupart, imitèrent ceux dont je viens de parler. Il paraît même, d'après une attaque que les Paulistas de la campagne firent contre ceux de la ville, en 1590, qu'il existait une violente inimitié entre ces deux classes de la population, inimitié dont les missionnaires étaient la cause indirecte. A Saint-Paul, en effet, comme dans le reste de l'Amérique, les missionnaires s'interposaient sans cesse entre les Indiens et leurs oppresseurs.

Occupés seuls sérieusement de la civilisation des premiers, il leur fallait sans relâche arrêter la main des seconds, qui, en quelques instans, détruisaient, par un acte de violence, le fruit de longues années de travaux. Ces luttes n'étaient pas sans dangers pour ces religieux, qui assez souvent couraient risque de la vie malgré le respect qu'inspirait alors leur habit. L'attaque dont il vient d'être question était principalement dirigée contre eux, et un chef indien se signala en les défendant.

Quoi qu'il en soit, en moins d'un demi-siècle, il se forma dans la province de Saint-Paul une population mélangée de Portugais qui avaient conservé la pureté de leur sang, d'Indiens et de métis issus des alliances des deux races. Ces derniers, presque aussi nombreux à eux seuls que les autres, reçurent le nom de *Mamalucos* ou *Mamelucs* que les historiens de l'Amérique appliquent quelquefois sans distinction à tous les Paulistas de cette époque.

Les mœurs de cette race de fer, son courage indomptable, sa haine pour toute espèce de joug, ses courses gigantesques dans l'intérieur du pays, ont fait de son histoire un épisode à part dans celle du Brésil. Les Paulistas, pendant un siècle et demi, furent sur terre ce que, dans le même intervalle, les flibustiers furent sur les côtes de l'Océan et de l'Amérique espagnole : se procurer des esclaves, et chercher des mines, telles étaient à peu près leurs seules occupations. Lorsqu'ils eurent découvert le petit nombre de celles qui existaient dans leur voisinage, et réduit à rien les peuplades indiennes qui les environnaient, ils étendirent leurs excursions plus loin. Vers 1620 environ, ils commencèrent à envahir les célèbres Réductions indiennes que depuis près de quarante ans les jésuites avaient fondées sur les frontières du Paraguay, et pendant un demi-siècle il ne se passa guère d'années sans qu'ils y fissent des apparitions, pendant lesquelles ils pillaient les riches églises des missionnaires, et emmenaient en captivité tous les Indiens qu'ils pouvaient saisir, sans distinction d'âge ni de sexe. Ce fut une des raisons qui engagèrent les jésuites à armer leurs néophytes, et qui leur ont fait peindre les Paulistas sous de si noires couleurs. Plus tard ces derniers s'avancèrent jusqu'aux frontières du Haut-Pérou, et traitèrent de la même façon les missions naissantes du Gran-

Chaco et de Santa-Cruz de la Sierra. Enfin au nord, quelques-uns d'entre eux atteignirent, dans leurs aventureuses excursions, les bords du fleuve des Amazones. C'est à peu près comme si, l'Europe étant couverte de forêts sans chemins tracés, un habitant de la France se frayait une route jusqu'au centre de la Sibérie.

Une ressemblance de plus entre les Paulistas et les flibustiers, c'est la manière dont s'organisaient leurs expéditions, et le mélange de superstition, de mépris de la vie, et de férocité qui formait le fonds de leur caractère. De même que chez les *frères de la côte*, c'était ordinairement quelque vieux coureur des bois, bronzé de corps et d'ame, et initié à tous les secrets du désert, qui concevait le plan de l'expédition, ou bien quelque jeune débutant dans la carrière, désireux de se signaler. Il ne manquait jamais de volontaires pour s'enrôler sur leurs pas. Les conditions de partage du butin futur arrêtées et tous les préparatifs terminés, une dernière formalité restait à remplir, celle de règler ses comptes avec le ciel et d'attirer sa faveur sur l'entreprise. Une messe, à laquelle assistaient avec recueillement tous les intéressés, faisait ordinairement l'affaire. Les plus dévots allaient ensuite purifier leur ame de ses vieux péchés auprès d'un prêtre, qui souvent recevait en même temps leur vœu de consacrer aux autels une partie du produit de l'expédition. Si le moine était sévère, avant de donner l'absolution, il s'enquérait soigneusement de l'objet de l'entreprise, et n'absolvait qu'autant qu'il était simplement question de découvrir des mines; mais le plus grand nombre passaient prudemment cette question sous silence, recommandant seulement, en termes généraux, de traiter avec douceur les Indiens qui se présenteraient sur la route, afin de les attirer au giron de l'église. Le pénitent n'avait d'ordinaire en ce moment aucune objection à faire; une fois en route, Dieu sait comment il tenait ses promesses!

Enfin, soit par terre, soit par eau, l'expédition se mettait en campagne. Les parens, les amis, l'accompagnaient à quelque distance, faisant des vœux pour sa réussite : tous savaient le peu de chances qu'ils avaient de se revoir. Alors commençait dans toute son énergie la lutte de l'homme avec la nature sans frein et terrible du désert. Il fallait souvent, la hache à la main, s'ouvrir une route dans l'épaisseur des forêts, camper pendant des semaines entières

dans des terres noyées et pestilentielles, affronter les rivières débordées, les chutes d'eau, la flèche de l'Indien caché en embuscade, les feux d'un soleil vertical pendant l'été, les pluies diluviennes de la saison opposée, la famine, les maladies; braver en un mot tout ce que l'imagination peut se représenter de dangers de toute espèce. Partout où la terre était rouge et offrait certains indices à lui connus, le chef de l'expédition faisait fouiller le sol : si un peu d'or s'offrait à ses regards, les fatigues passées étaient oubliées, et les travaux d'exploitation commençaient aussitôt; dans le cas contraire, on poussait plus avant. Des mois, des années entières se passaient de la sorte; enfin on voyait arriver à Saint-Paul quelques malheureux hâves, méconnaissables aux yeux mêmes de leurs proches, restes de l'expédition déjà à moitié oubliée. S'ils avaient de l'or à montrer, des promesses brillantes à faire, peu importait la distance; une fièvre générale s'emparait de toute la province; des familles entières, y compris les femmes et les enfans, se mettaient en route pour le nouvel Eldorado. Ce qui survivait aux dangers du trajet s'établissait sur les lieux, et une nouvelle colonie était fondée. Quelquefois, lorsque les expéditions se composaient d'un petit nombre d'individus, on n'en entendait plus jamais parler. Cependant tous n'avaient pas péri; mais séparés de leur patrie par un intervalle immense, les aventuriers se dispersaient de côté et d'autre, et chacun d'eux s'établissait là où lui en venait la fantaisie. C'est ainsi que dans les provinces les plus éloignées du Brésil, on rencontre assez souvent des familles qui, loin d'avoir oublié leur origine, rappellent encore avec une sorte de fierté que le sang des Paulistas coule dans leurs veines.

De retour dans ses foyers, le Paulista y rapportait une humeur altière, une indépendance sauvage, hostile à tous les liens sociaux. Il était rare qu'il n'eût pas quelque compte à régler avec ses voisins, soit à propos d'esclaves enlevés, soit pour toute autre offense reçue, et l'on savait qu'il eût été dangereux pour les objets de sa haine de le rencontrer le soir, à la brune, dans un lieu écarté. Un long stylet, caché dans l'une de ses bottes ou sous le cuir de sa selle, eût alors inévitablement vu le jour, et n'eût pas brillé en vain dans l'ombre. Si l'occasion favorable ne se présentait pas, malgré son irritabilité naturelle, il savait l'attendre long-temps. Maintes

fois il est arrivé qu'après des années d'attente mutuelle, deux ennemis de cette espèce se rencontrèrent inopinément dans les forêts loin de tout séjour habité. L'un d'eux devait alors renoncer à la vie; le vainqueur, après le combat, omettait rarement de déposer le vaincu dans sa dernière demeure; il s'agenouillait ensuite sur la fosse, y récitait quelques prières, et après y avoir planté une croix formée à la hâte de deux morceaux de bois, il s'éloignait sans y penser davantage. Le désert gardait fidèlement le secret, et tout était dit.

Des individus, ces haines implacables s'étendaient aux familles qui épousaient fidèlement la cause de chacun de leurs membres, quel que fût le degré de parenté. Presque sans interruption, la ville était remplie de troubles et de dissensions; ce que la *vendetta* produit encore de nos jours en Corse, se voyait donc alors à Saint-Paul, avec cette différence néanmoins qu'elle empruntait aux mœurs rudes de ce siècle une énergie dont notre époque est à peine susceptible.

Hâtons-nous d'ajouter que cette esquisse incomplète des Paulistas d'autrefois ne convient en aucune façon à ceux d'aujourd'hui. Ces derniers n'ont hérité de leurs pères qu'une noble fierté, une bravoure d'autant plus remarquable, que cette qualité n'est pas la vertu dominante des Brésiliens, et une certaine ardeur aventurière qui s'épanche en louables entreprises. Saint-Paul, par beaucoup d'endroits, ressemble à une ville de l'Andalousie : par la molle sérénité de son climat, son amour de la danse et la gaieté franche qui anime les réunions de ses habitans. Il n'est pas rare d'y entendre, comme à Cadix, les sons de la guitare, à une heure avancée de la nuit, sous quelque fenêtre grillée qu'entr'ouvre à demi une main incertaine. Les femmes qui reçoivent ces hommages sont célèbres dans tout le Brésil par la vivacité de leurs graces, témoin le triple proverbe qui dit pour Pernambuco : *elles et non eux;* pour Bahia : *eux et non elles;* enfin pour Saint-Paul : *elles et encore elles.*

Les premiers Paulistas s'entendaient mieux à manier l'épée ou le marteau du mineur que la plume, et n'ont laissé aucune relation de leurs exploits, ainsi que l'ont fait quelques-uns des flibustiers, Raveneau de Lussan entre autres. Faute, sans doute, de documens

précis, les historiens du Brésil n'ont parlé qu'en termes généraux des expéditions de cette peuplade; on peut juger seulement, par la foule de mines dont ils lui attribuent la découverte, combien elles furent nombreuses. Le reste se trouve dans l'histoire des Missions, que les Paulistas envahissaient souvent, ainsi que nous l'avons vu plus haut. On chercherait vainement dans ces récits quelques traces d'itinéraires d'une précision satisfaisante, et encore moins d'aventures personnelles; on ne peut que deviner, par la nature et l'audace de ces entreprises, les épisodes romanesques dont elles devaient être remplies.

Je dois donc m'estimer heureux d'avoir fait, pendant mon séjour au Brésil, la connaissance d'un vénérable père du couvent de San-Bento de Rio-Janeiro, homme instruit, curieux surtout de vieilles relations concernant les premières années de sa patrie. Parmi les marques de bienveillance que je reçus de lui, je mets au premier rang la libre disposition d'une bibliothèque assez vaste, qu'il avait formée à la longue de ses modestes économies. La partie la plus précieuse en était, sans contredit, un assez grand nombre de manuscrits, presque tous écrits par des missionnaires. Bien peu, à dire vrai, eussent mérité de voir le jour : c'étaient de monotones et interminables récits de conversions de sauvages, de miracles et autres faits semblables, de nature à intéresser seulement le couvent auquel appartenait l'auteur. Enfin, je tombai sur un véritable trésor, un mince cahier d'une centaine de pages environ, écrit en latin, une espèce de chronique de la province de Saint-Paul. L'absence de date me mit d'abord en défaut; mais je reconnus bientôt que cette chronique ne pouvait être que du premier quart du XVIIe siècle. Un passage faisait allusion à la première expédition des Hollandais au Brésil, qui eut lieu en 1624; il y était en outre souvent question du père Anchieta, mort, comme on sait, en 1596, et que l'auteur paraissait avoir connu. Je ne crois pas me tromper beaucoup en fixant la date de ce curieux manuscrit aux environs de l'année 1630.

Par une rare exception, il y était peu question de miracles et beaucoup des mœurs privées des Paulistas, ainsi que de quelques-unes de leurs expéditions. En maints endroits, le bon père qui avait composé cette histoire, après avoir rapporté quelque énormité, priait le ciel de ne pas se hâter de punir cette race perverse,

et d'attendre qu'elle vînt à résipiscence. Un fait, entre autres, me frappa en ce qu'il me donna l'explication de plusieurs dictons populaires qui avaient souvent frappé mon oreille sans que je pusse remonter à leur origine. On entend assez fréquemment dire à Saint-Paul, et même dans la province de Rio-Janeiro, d'un homme qui s'est enrichi subitement, et sans moyens ostensibles, qu'il a *trouvé l'or des Pinheiros,* de celui qui tente une entreprise difficile, qu'il *cherche l'or des Pinheiros,* et ainsi du reste. Voici l'évènement tragique qui a donné naissance à ces proverbes. Les notes que j'en pris à l'instant, et le souvenir fidèle qu'en a gardé ma mémoire, me permettent de le rapporter, à peu de chose près, dans les termes mêmes du manuscrit.

A aucune époque, depuis sa colonisation, la province de Saint-Paul n'avait été remplie de plus de troubles qu'à celle dont il s'agit ici. Deux familles, les plus puissantes du pays, les Ramalhos et les Pinheiros, mettaient tout en combustion par leurs discordes et leurs querelles particulières. On n'entendait parler que d'attaques contre les personnes et les propriétés, et nul n'eût été si imprudent que de s'aventurer quelque part, même en plein jour, sans être armé jusqu'aux dents, et entouré d'esclaves pourvus pareillement de moyens de défense. Une singulière conformité de position régnait entre ces deux familles. Toutes deux remontaient aux premiers temps de la colonie. Le chef de la première était le fils de ce Joao Ramalho qui était déjà établi dans la plaine de Piratininga avant l'arrivée des missionnaires, et qui dès 1553 avait été nommé *alcaide môr* de la Villa de Santandré. Celui des Pinheiros se vantait, de son côté, que son père avait élevé la première maison de Saint-Paul après les missionnaires. Tous deux avaient eu, de femmes indiennes, une postérité nombreuse, avaient passé leurs années de vigueur en excursions dans les bois; tous deux, enfin, avaient acquis des richesses égales en or, en diamans et en esclaves.

Il fallait que la cause qui avait donné naissance à la haine des deux vieillards fût bien grave et bien ancienne, car jusque-là ils s'étaient montrés inflexibles à toutes les tentatives qu'on avait faites pour les rapprocher. « L'arbre de l'oubli ne peut plus croître

là où le sang a coulé. » Ce proverbe, emprunté aux Indiens, avait été leur seule réponse à toutes les propositions de paix. Il eût fallu d'ailleurs que le compte des morts fût égal entre eux suivant la loi de la *vendetta*, et il paraît que les Ramalhos devaient, sous ce rapport, un solde assez considérable à leurs adversaires. Dans les premières années d'une colonie, il est rare que les liens du sang ne s'étendent pas à tous les habitans. Ceux de Saint-Paul se trouvaient donc, qui plus, qui moins, alliés à l'une ou à l'autre des deux familles, de sorte que la ville, divisée en deux camps ennemis, ressemblait moins, au dire du manuscrit, à une réunion de chrétiens qu'à une horde de Tapuyas.

L'autorité civile avait fait de vains efforts pour réprimer ces fureurs et ces discordes intestines. Dans un moment d'énergie, le gouverneur ayant voulu faire pendre un des Pinheiros pris en flagrant délit de meurtre, les parens du coupable s'étaient réunis en armes, l'avaient arraché au supplice, et pendant deux jours le gouverneur s'était vu assiégé dans son logis, où il serait mort de faim sans une vieille esclave qui trouva moyen de lui faire passer quelques fruits. L'évêque, de son côté, eût volontiers lancé une excommunication contre les fauteurs de troubles; mais il n'était rien moins que sûr de l'effet des armes de l'église contre ces mécréans, quoique le premier venu d'entre eux eût répondu par un bon coup de poignard à quiconque l'eût traité d'hérétique.

Le mal devint cependant intolérable à ce point qu'il fallut à tout prix y trouver un remède. Le gouverneur ne vit rien de mieux que de mettre à profit l'ardeur des deux partis pour les aventures, et de leur proposer une double expédition dans l'intérieur, espérant qu'au moins quelques-uns des plus turbulens ne reparaîtraient jamais à Saint-Paul.

Le soin de négocier avec les chefs des deux familles fut confié à un religieux universellement respecté pour ses vertus, le père Rafaël Macedo, ancien compagnon d'Anchieta dans ses derniers travaux au milieu des Indiens. La chronique ne disait cependant pas qu'il eût, comme ce dernier, le don de prophétie, ni celui d'entendre le langage des oiseaux, encore moins la faculté de rester

pendant trois quarts d'heure au fond de l'eau en lisant paisiblement son bréviaire (1); mais elle vantait son zèle infatigable pour la conversion des indigènes. Pris en effet une fois par ceux-ci avec deux de ses compagnons, le père Macedo avait vu ces derniers attachés à des arbres et tués à coup de flèches par les sauvages. Lui-même n'avait dû son salut qu'à un caprice de leur part, et en avait été quitte pour quelques mois de captivité, pendant lesquels il avait opéré des changemens miraculeux dans les mœurs de ces barbares.

La négociation fut longue et faillit plus d'une fois échouer. Après de nombreux pourparlers, l'éloquence du père Macedo réussit néanmoins à persuader les deux vieillards qui craignaient quelque perfidie secrète de la part du gouverneur. Chacun d'eux jura solennellement, pour lui et pour les siens, de suspendre toute hostilité envers ses adversaires jusqu'au départ et au retour des deux expéditions. Cette trêve de Dieu réglée, on tira au sort la route que prendrait chacune d'elles. Afin d'éviter tout conflit dans le désert, l'une devait se diriger à l'ouest, l'autre au nord, sans s'écarter de cette double direction jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues à une distance qui fut fixée. La première s'engageait en outre, sous peine d'excommunication, à respecter les Indiens des Missions qu'elle pourrait rencontrer; celle-ci tomba en partage aux Ramalhos.

Saint-Paul respira lorsque le père Macedo annonça que tout était terminé. Pendant un mois que durèrent les préparatifs de départ, on n'entendit en effet parler ni de sang répandu ni d'attaques contre les propriétés. Les Ramalhos mirent sur pied soixante-quinze hommes, et les Pinheiros environ quatre-vingts; ces derniers étaient sous les ordres d'un neveu du vieux Pinheiro: c'est le seul dont la chronique ait conservé le nom; il s'appelait Jose Manoel Cabral.

A peu de jours l'un de l'autre, les deux partis quittèrent Saint-Paul. Les Ramalhos se rendirent sur les bords du Tiete, qui coule à quelques lieues de la ville, et s'embarquèrent dans un lieu alors inhabité, le même probablement où existe aujourd'hui le petit

(1) Voyez *Vida de Joseph Ancheta*. 1 vol. in-18, Salamanca, 1610.

hameau de Porto Feliz, destiné par sa position à prendre un jour quelque importance. Le Tiete devait les conduire en peu de temps dans le Parana, auquel il porte ses eaux. Là commençaient les déserts inconnus dans lesquels ils devaient s'enfoncer. Les Pinheiros, de leur côté, se mirent en route par terre, se dirigeant sur le vaste territoire qui forme aujourd'hui la province de Minas.

Le calme dont jouit Saint-Paul après le départ des deux expéditions fut un témoignage suffisant de la sagacité du gouverneur. Les mois s'écoulèrent, et aucune nouvelle de l'intérieur ne vint rassurer ceux qui étaient restés; c'était chose accoutumée en pareil cas, et nul n'en conçut d'inquiétude. Un an, puis quinze, puis dix-huit mois se passèrent. Ceci devenait plus grave: avaient-ils péri sans qu'un seul eût survécu pour en apporter la nouvelle? L'or, l'or surtout qu'ils devaient infailliblement avoir trouvé était-il à jamais perdu? Des rumeurs vagues commencèrent à circuler de toutes parts et à prendre crédit sur les esprits. Tantôt on apprenait que loin, bien loin dans l'intérieur, des dépouilles ayant appartenu à des blancs avaient été vues entre les mains de quelque horde indienne; tantôt un moine avait fait un rêve horrible, qui s'appliquait évidemment aux deux expéditions; enfin un miracle eut lieu publiquement, qui remplit d'effroi les plus intrépides. Des nègres chantant un soir des cantiques, suivant l'usage du pays, devant une madone placée dans une niche au coin d'une rue, virent la sainte image changer plusieurs fois de couleur et finir par fondre en larmes. Toute la ville accourut pour voir ce prodige, qui persista pendant une demi-heure entière.

A mesure que ces bruits prenaient de la consistance, la haine des deux partis se réveillait plus ardente que jamais; leurs armes, qu'ils négligeaient souvent de porter depuis le départ de leurs frères, ne les quittaient plus. Sur ces entrefaites, un Pinheiro frappa en pleine rue un Ramalho d'un coup de stylet, à la suite d'une dispute. A partir de ce moment, les deux familles semblèrent plus acharnées que jamais à leur destruction mutuelle.

Trois ans s'étaient écoulés, tout espoir de revoir les absens était perdu, lorsque, vers la fin d'une de ces admirables journées qui n'existent que sous les tropiques, au moment où le soleil disparaissait derrière le rideau de palmiers qui couronnent la cime de la



Serra de Mantiqueira, un canot indien aborda sur la rive méridionale du Tiete, au lieu même où les Ramalhos s'étaient embarqués long-temps auparavant. Dans le fond de l'embarcation gisait étendu un homme en apparence accablé par la maladie, qu'à son teint cuivré et à sa nudité presque complète on eût pris pour un Indien, si ses traits, quelques haillons qui couvraient son corps, et sa longue barbe, n'eussent indiqué clairement son origine en partie européenne. Au moment où le canot toucha la terre, la secousse sembla le tirer de sa stupeur; il leva péniblement la tête et adressa quelques mots dans leur langue aux Indiens qui le conduisaient. Sur la réponse de ceux-ci, ses forces parurent renaître subitement; il s'élança hors du canot, tomba à genoux sur la terre, l'embrassa en fondant en larmes, et perdit connaissance. Quand il fut revenu à lui, les Indiens le placèrent dans un hamac qu'ils avaient tendu entre deux arbres, et se dispersèrent de côté et d'autre, en quête de quelque gibier et de poisson pour le repas du soir. Cette petite troupe paraissait devoir passer la nuit dans ce lieu désert.

Le lendemain de cet évènement si insignifiant en apparence, une étrange agitation régnait dans Saint-Paul. Une foule nombreuse était rassemblée sur la grande place de la ville; les deux familles ennemies se trouvaient en présence, comme si un engagement décisif allait avoir lieu entre elles. Malgré la confusion qui semblait exister au premier coup d'œil entre les groupes, les partisans de l'une ne se mêlaient pas à ceux de l'autre; tous les regards se portaient vers le centre de la place, où les Pinheiros entouraient un homme hâve, décharné, ayant peine à se tenir debout. Cet homme était Jose Manoel Cabral, débarqué la veille sur les bords du Tiete. L'aspect du sol natal et l'impatience de revoir les siens avaient agi si vivement sur lui, qu'après quelques heures de repos il s'était senti la force de se remettre en route. Porté dans un hamac par les Indiens qui l'avaient conduit jusque-là, il avait franchi, pendant la nuit, les neuf lieues environ qui le séparaient de Saint-Paul. Le bruit de son arrivée s'était répandu aussitôt avec la rapidité de l'éclair, et avant d'avoir pu gagner le logis de son oncle, Manoel s'était vu entouré d'une foule, moitié amie, moitié ennemie, avide d'entendre le récit de ses aventures. Ses parens avaient évidemment seuls ce droit; mais les Ramalhos paraissaient décidés à le leur

contester, et à exiger une explication publique sur ce qui s'était passé dans le désert.

Le vieux Pinheiro, entouré des siens, était cependant parvenu à s'emparer momentanément de son neveu. Il n'était guère d'usage, parmi ces hommes rudes, de perdre le temps en de longs embrassemens; et, allant droit au fait, le vieillard avait adressé coup sur coup ces trois questions à Manoel : — Où sont tes compagnons? Avez-vous trouvé de l'or? Qu'est-il devenu? —

— Tous sont morts, avait répondu Manoel; après dix-huit mois de courses, incertains des lieux où nous errions, réduits à moitié par les maladies et les combats avec les Indiens, nous avions découvert des mines telles que le Brésil n'en connaît pas encore; nous revenions chargés de richesses, lorsque nous avons rencontré les Ramalhos, égarés comme nous, de moitié moins nombreux qu'au moment de leur départ, et furieux de n'avoir rien trouvé; ils nous ont attaqués : la bataille n'a fini qu'avec le dernier d'entre eux. Resté seul avec six des nôtres, j'ai enfoui nos richesses dans un lieu que je reconnaîtrais entre mille. Mes six compagnons sont morts ensuite de leurs fatigues et de leurs blessures, et moi je suis mourant; au nom du ciel! tirez-moi d'ici.

Le vieillard se tourna vers la foule, et s'adressant aux Ramalhos :

— Depuis quand, leur dit-il, les Pinheiros ne peuvent-ils s'entretenir de leurs affaires sans que des étrangers viennent prêter l'oreille et chercher à surprendre leurs secrets? Place donc, et qu'un Ramalho s'oppose à notre passage, s'il l'ose.

Ces paroles devinrent le signal d'un grand tumulte. Les Ramalhos accueillirent avec des huées la menace indirecte du vieillard, et loin de livrer un passage, le pressèrent davantage lui et les siens. C'était plus qu'il n'en fallait des deux côtés pour qu'on en vînt aux voies de fait. Cent rapières sortirent aussitôt de leurs fourreaux, et brillèrent au soleil. Ceux qui avaient oublié leurs armes coururent en toute hâte les chercher, car un Paulista de cette époque eût rougi d'assister en témoin oisif à des coups d'épée tels que ceux qui se préparaient. En un clin d'œil la mêlée devint générale. Au bruit, le père Macedo, qui se trouvait dans une maison voisine, assistant un malade, devina ce dont il s'agissait, et saisissant un

grand crucifix appendu à la muraille, il s'élança dans la rue. Intrépide en ce moment, comme il l'avait été sous les flèches des Indiens, il courait se précipiter au milieu de la mêlée dans l'espoir d'en imposer par l'autorité de son habit à ces insensés. Mais leur fureur avait produit ses effets plus vite que ne pouvait accourir le charitable père. Lorsqu'il arriva sur la place, Manoel venait de tomber d'un coup d'escopette tiré à bout portant dans la poitrine. Son oncle, qui, malgré son grand âge, avait déjà porté de rudes estocades aux Ramalhos, l'avait reçu dans ses bras, et l'emportait hors de la mêlée.

La blessure était mortelle. Le moine, voyant un homme si près de trépasser, courut à lui comme au plus pressé; mais le vieillard le repoussa avec violence.

— Un instant, père! lui cria-t-il, cet homme possède un secret qui vaut le royaume des cieux pour celui qui l'obtiendra; qu'il le livre et je te l'abandonne.

— Les choses du ciel avant celles de la terre! répondit le moine; par ton Dieu que je porte dans mes mains, tu n'oserais charger ta conscience de la damnation de ton neveu!

— Fais donc vite, reprit Pinheiro : je te donne cinq minutes; je vais prier en même temps pour son ame.

Le père, se baissa sur le mourant, lui soutenant la tête d'une main, et de l'autre approchant le crucifix de sa bouche pour qu'il le baisât. Il lui adressait les paroles de consolation et d'exhortation à bien mourir, en usage en pareils cas. Manoel s'efforçait évidemment d'y répondre : il avait sans doute commis, dans le cours de sa vie errante, plus d'une action dont il eût voulu purger sa conscience; mais le râle de la mort entrecoupait ses paroles et les rendait inintelligibles.

Le vieux Pinheiro, l'œil à la fois sur lui et sur les combattans, roulait entre ses doigts les grains d'un immense chapelet pendu à sa ceinture et murmurait des *pater* et des *ave* entremêlés de juremens d'impatience. Il ne s'était interrompu qu'une seule fois dans cette pieuse occupation pour abattre d'un revers de sa lame un des Ramalhos qui s'était approché de trop près. Il frappait la terre du pied à chaque instant. Enfin, voyant que son neveu n'avait plus que le souffle, il ne put se contenir plus long-temps, et quoique les

cinq minutes ne fussent pas écoulées, il prit le père par sa robe, et l'arracha à son saint ministère.

— Manoel!... mon enfant!... disait-il au moribond déjà plus d'à moitié dans l'autre monde, cet or!... Fais un dernier effort, mon fils!... Cet or, où l'as-tu laissé?... Il a répondu, je crois!... Ne dis-tu pas sur les bords du Parana?... Malédiction sur moi! il expire!... Sans toi, moine de l'enfer! je savais son secret!... Ce sont ces chiens qui l'ont tué; à moi les Pinheiros! à feu et à sang les Ramalhos!...

Et il s'élança en furieux au plus fort de la mêlée, où presque aussitôt il tomba percé d'un grand coup d'épée au travers du cœur.

La mort d'un homme aussi considérable produisit sur les combattans un effet que toute l'éloquence du père Macedo n'aurait pu obtenir. Ils cessèrent à l'instant leur sanglant démêlé, qui d'ailleurs était désormais sans but; Manoel avait emporté son secret avec lui. Une douzaine de morts étaient étendus sur le carreau sans parler des blessés. Privés de leur chef, les Pinheiros ne purent désormais contrebalancer l'influence toujours croissante de leurs adversaires : ils abandonnèrent insensiblement Saint-Paul, et long-temps après, lorsque fut fondée à trente lieues de là la petite ville de Taubaté, la plupart de leurs descendans y cherchèrent un asile. Ceux-ci y portèrent la haine des Paulistas que leur avaient léguée leurs pères, et l'ont transmise fidèlement à leur postérité. Elle subsiste encore aujourd'hui; seulement le temps, qui use tout à la longue, l'a changée en une simple antipathie dont les deux villes auraient peine à préciser la cause.

Quant à l'or des Pinheiros, il gît encore dans le lieu où il fut abandonné, et les génies du désert ont fait si bonne garde à l'entour, que jamais homme n'a pu se vanter de l'avoir découvert. Et comme s'il eût dû être fatal jusqu'au bout aux Paulistas, il leur coûta par la suite plus de sang qu'il n'en avait déjà fait répandre lors de l'échauffourée dont je viens de parler. Pendant près d'un quart de siècle, cette nouvelle toison d'or devint l'objet des ardentes recherches d'une foule d'aventuriers. Dire combien jonchèrent de leurs os les forêts vierges du Brésil, combien peu revirent les bords du Piratininga, serait inutile après ce qui précède. Saint-Paul eût fini par se dépeupler dans cette vaine poursuite, si les

magistrats n'eussent usé de tout leur pouvoir pour y mettre un terme; et même leurs efforts eussent été inutiles sans la superstition qui vint à leur aide. Ne voyant revenir presque aucun de ceux qui s'enfonçaient dans le désert à la recherche du trésor, le peuple finit insensiblement par croire qu'il était enchanté. Aujourd'hui encore il vous dira que certains oiseaux qui, dans les forêts, poursuivent le voyageur de leurs cris, sont les ames de ceux qui ont péri dans ces tentatives, et qui préviennent ainsi les passans de ne pas les imiter.

TH. LACORDAIRE.

ANGELO MALIPIERI

DE M. VICTOR HUGO.

Oserons-nous bien parler d'*Angelo?* La question est grave et veut être examinée religieusement; car les amis et les disciples de M. Hugo n'en sont plus à traiter la critique de retardataire. Les accusations de cette sorte étaient bonnes tout au plus à l'époque où l'Académie suppliait Charles X de protéger le Théâtre-Français contre l'invasion de la poésie nouvelle. Il y avait de l'adresse à confondre dans une commune ironie tous les adversaires d'*Hernani*. Mais la discussion a changé de terrain : personne n'invoque plus le passé contre le débordement de l'hérésie ; personne ne combat plus pour les lois aristotéliques, pour la régularité militaire de l'alexandrin. Ce n'est plus au nom de *Cinna* et de *Britannicus* que la dialectique littéraire attaque les œuvres dramatiques de M. Hugo. La sympathie publique est acquise d'avance à toutes les tentatives, si hardies qu'elles soient. M. Hugo avait promis de régénérer la scène ; il a eu toute liberté de réaliser sa pensée. Pourquoi donc, après avoir défié les dédains de la foule, après avoir bravé toute comparaison, en est-il venu à proclamer haute-

ment, par la bouche de ses disciples, l'incompétence absolue de la critique? car c'est là vraiment l'unique pensée de la cour du nouveau roi; c'est pour lui la plus douce et la plus assidue des flatteries; c'est la consolation qui l'accueille chaque matin à son réveil. Il ne chante plus l'hymne des morts sur le linceul de la tragédie; il a trouvé parmi ses adversaires des hommes aussi dévoués que lui au progrès, à l'innovation, occupés autant et plus que lui peut-être d'études historiques; le reproche d'ignorance n'aurait plus de valeur dans sa bouche. Que faire donc? et comment cicatriser les plaies saignantes de cette jeune royauté? Comment étouffer le murmure confus des voix qui s'élèvent pour se plaindre? N'est-il pas sage et bien avisé de proclamer l'incompétence de cette magistrature révoltée, qui s'appelle modestement la critique?

Pour une royauté née d'hier, et qui n'est pas encore consacrée par l'assentiment populaire, c'est peut-être aller bien vite. Qu'il nous soit permis au moins de protester contre ce caprice de la couronne avant l'entier envahissement de nos libertés.

M. Hugo ne procède que de lui-même. Il a en lui sa raison d'être; il n'a pas d'aïeux et n'aura pas d'héritiers; il veut être vénéré comme le chef d'une dynastie, mais il ne promet à personne le trône qu'il occupe aujourd'hui. Après lui, les peuples seront plongés dans les ténèbres et la confusion. C'est pourquoi la discussion de sa conduite n'est rien moins qu'une impiété. Impiété ou incompétence, c'est même chose, vous le savez, quand il s'agit d'une royauté de droit divin: or, il y a huit ans bientôt que M. Hugo s'est résigné au gouvernement de la poésie; la préface de *Cromwell* a signalé son avénement.

Comme je n'ai pas l'honneur d'être admis au château, j'ai dû questionner, pour m'instruire, les familiers de S. M. Or, voici ce que j'ai recueilli sur la doctrine de l'incompétence. Comprendre M. Hugo, c'est l'approuver, et réciproquement. Discuter la valeur de ses œuvres, regretter dans un de ses drames l'absence d'un épisode qui semblait naturellement amené, ne pas s'extasier devant les bizarreries préméditées d'une métaphore, c'est confesser son ignorance, c'est avouer qu'on n'a pas encore participé aux bienfaits de l'initiation. Mais sans doute vous êtes curieux de savoir en quoi

consiste l'initiation. Eh bien! je ne suivrai pas le conseil de Fontenelle: ma main droite est pleine de vérités, je ne la fermerai pas. Pour pénétrer le sens mystérieux des drames de M. Hugo, il faut commencer par bien méditer ce verset de l'Évangile : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Car le maître n'accepte pas une admiration partagée; il veut une foi sans réserve, une obéissance illimitée. Si vous gardez encore pour quelques morts illustres ou pour des noms aujourd'hui glorieux un respect hérétique, ne demandez pas les honneurs de l'initiation, vous n'êtes pas digne de recueillir la manne céleste; vous aurez beau méditer, vous préparer par des lectures laborieuses à l'intelligence des paroles divines, vous n'irez jamais au-delà du sens littéral et mort; votre clairvoyance n'atteindra pas *l'esprit* de la loi nouvelle. Balayez comme une poussière inutile tous les souvenirs qui se pressent dans les avenues de votre pensée; rayez du livre de votre conscience tous les noms splendides qui depuis soixante siècles ont pris place dans la famille humaine; humiliez-vous devant votre néant; prenez en pitié le passé où M. Hugo n'était pas, en espérance l'avenir où il sera, et vous communierez avec ses disciples.

Il vous dira, ce que la foule ignore, pourquoi, par exemple, ayant sous la main des événemens et des hommes révélés par l'histoire, il s'abstient d'y toucher; pourquoi il refait, selon sa volonté, les générations lointaines que les studieux croyaient connaître, et dont ils ne savaient pas le premier mot. Il vous racontera pourquoi le XVIIe siècle de l'Espagne, dont il voulait faire quelque chose, est ajourné dans ses projets. Vous apprendrez que les bibliothèques de France ne possèdent, sur l'époque choisie par M. Hugo, que des documens authentiques, des témoignages officiels, mais pas un libelle, pas une chanson de taverne, pas une satire de favori disgracié, de courtisane vendue aux laquais de l'Escurial. Honte et pitié, n'est-ce pas? A quoi donc s'occupent les chambres? à brasser des lois de finances, tandis qu'elles devraient se dévouer à l'ambition universelle de M. Hugo. Ne serait-il pas dans les droits de la France de réveiller ces législateurs assoupis? Que vous semble d'une pétition déposée sur le bureau du président, pour obtenir que M. de Rayneval soit autorisé à feuilleter les bibliothèques de la Péninsule? Au lieu de mugueter au Prado,

les secrétaires d'ambassade ne devraient-ils pas recueillir la semence que le génie de M. Hugo demande à féconder ?

Vous apprendrez que la pensée du poète, inviolable et sacrée comme la personne des rois, n'a rien à démêler avec les bourdonnemens du parterre. Les rimes qu'il daigne assembler pour nos plaisirs et notre enseignement ne relèvent pas de notre goût. Il nous ouvre les portes de son palais; il allume pour nos yeux éblouis les lustres et les candelabres de ses galeries; nous sommes chez lui, il nous admet à ses fêtes : nous serions mal venus à blâmer l'ordonnance des divertissemens. Soyez contens ou restez chez vous. Si vous charbonnez les murs du palais de grossières caricatures, si vous souriez insolemment aux quadrilles de la soirée, si vous demandez l'âge des vins qui vous sont versés, vous n'êtes qu'un manant et un mal appris.

M. Hugo n'a pas encore rencontré un courtisan de la force de M. le comte Rœderer; mais, pour n'être pas promulguées, ses volontés ne sont ni moins sûres ni moins inflexibles. La critique est duement avertie. Si elle s'aventure désormais dans le guépier de la discussion, elle ne devra s'en prendre qu'à elle-même.

Pourtant il y a parmi nous plus d'une conscience rétive, plus d'une mémoire obstinée qui ose comparer M. Hugo à Corneille, et qui ne rougit pas de cette profanation. Quelques-uns, et des plus hardis, vont jusqu'à lui demander compte de ses engagemens de 1827 : Vous nous aviez promis de dramatiser l'histoire, et depuis que la scène est à vous, l'histoire est pour votre génie dédaigneux comme si elle n'avait jamais été. Vous vouliez donc nous endormir avec des contes, et vous couronner pendant notre sommeil?

N'y a-t-il aucun moyen d'établir la compétence de la critique? Faudra-t-il nous récuser chaque fois que l'opinion nous interrogera? J'ai reproduit fidèlement la doctrine du château, je dois reproduire avec la même franchise l'opinion de la majorité ignorante, je le veux bien, mais certainement sincère, à laquelle j'appartiens.

Si M. Hugo, au lieu de tailler dans l'histoire des romans et des drames, ou, pour parler plus nettement, d'emprunter aux chroniqueurs le baptême de ses drames et de ses romans, s'appelait Galilée, Newton ou Herschell; s'il avait consumé les plus belles années de sa vie dans une laborieuse solitude, et s'il venait à nous

avec une nouvelle théorie de la mécanique céleste, je comprendrais très bien qu'il dît à la majorité : Vous n'êtes pas compétens. S'il avait fabriqué lui-même pour son œil avare et persévérant des lentilles ignorées du monde entier ; s'il avait construit sur ses études égoïstes une série de formules toutes puissantes, il pourrait sans folie dire encore, même à la minorité savante : Vous n'êtes pas compétens ; vous ne savez pas d'où je suis parti, vous ne savez pas quelles routes j'ai frayées et parcourues : abstenez-vous et attendez. Mais l'étoffe brodée par la fantaisie de M. Hugo est maniée par tout le monde. Il n'a pas inventé la famille et la patrie, il n'a pas créé de toutes pièces les sentimens qu'il met aux prises. La trame où il promène son aiguille est de laine ou de soie. Il n'a pas dérobé la toison d'une brebis mystérieuse pour tisser la pourpre de son manteau. L'airain qu'il coule dans le sable est tiré d'une mine où nous pouvons fouiller comme lui. Qu'il donne au métal des formes savantes, qu'il imprime à son œuvre le sceau d'un génie tout puissant ; mais si la statue qu'il signe de son nom représente l'un de nous, qu'il se résigne à être jugé. Si les héros qu'il nous montre ne sont d'aucun pays ni d'aucune race connue, la foule indifférente ne prendra pas la peine de les oublier ; elle ne les regardera pas.

Si la critique est incompétente, comme le disent les disciples de M. Hugo, il faut de toute nécessité que les drames du maître soient au-dessus de l'humanité, c'est-à-dire monstrueux ou divins. Le dilemme implacable où s'enferme le novateur n'a que deux issues, toutes les deux terribles et difficiles à franchir : qu'il monte au ciel, et nous inscrirons son assomption parmi les fêtes de l'église ; ou qu'il descende jusqu'au ridicule, et nos voix ne craindront pas de s'enrouer dans la moquerie.

Que les ames bienveillantes et timides s'inclinent respectueusement devant l'attitude impérieuse de M. Hugo, je n'ai pas de peine à le comprendre ; que des esprits jeunes et enthousiastes prennent la volonté pour la puissance et se dévouent à la fortune de l'aventurier ; que des orgueils parasites se greffent sur l'orgueil du maître et se glorifient dans son espérance, tout cela est simple et pouvait se prévoir. Autour des novateurs, il y a toujours des curiosités bruyantes qui ne chaussent pas l'éperon, mais qui regardent la bataille ; qui ne vont pas au-devant de l'épée, mais qui maudissent courageusement

le vaincu avant qu'il ne tombe, qui remercient le ciel du triomphe où ils n'ont rien risqué. Mais les esprits indépendans ont le droit de défendre leur enjeu ; or, dans la partie engagée entre la critique et le poète, l'enjeu n'est autre que la dignité de la raison.

C'est pourquoi nous retenons la cause, et nous parlerons d'*Angelo* en toute liberté.

Les caractères de cette pièce sont inégalement développés ; Angelo et Rodolfo n'ont pas le même relief que la Tisbe et Catarina. Il est visible que l'auteur a surtout voulu appeler l'attention sur les deux femmes. Avant le lever du rideau, les amis officieux disaient d'une voix fière et triomphante : « Cette fois-ci, messieurs, vous serez bien étonnés. M. Hugo va donner un éclatant démenti à toutes les prophéties. Il va montrer ce qu'il peut faire dans l'analyse des passions. Il a usé du spectacle avec une sobriété exemplaire ; mais il a fouillé le cœur avec une hardiesse inattendue. » Il n'y avait pas, dans toute la salle, un seul spectateur qui ne hâtât de ses vœux l'accomplissement de cette promesse merveilleuse. Voyons si l'amitié s'est trompée.

Tisbe est une comédienne applaudie, enviée, riche, ingénieuse en prodigalités, mais tristement partagée entre deux amours : elle est publiquement la maîtresse d'Angelo, tyran de Padoue pour le compte de Venise ; mais cette livrée splendide pèse comme une chappe de plomb sur ses épaules. Son cœur est engagé sans retour à Rodolfo, qui vit près d'elle sous le nom de son frère. Comment et pourquoi a-t-elle accepté ce honteux marché? Comment s'est-elle résignée à vendre sa beauté? nous ne le savons pas. Est-ce la misère ou l'orgueil qui l'a jetée dans les bras d'Angelo? A-t-elle gardée son ame en livrant son corps? Veut-elle apprivoiser avec ses caresses le tigre furieux qui déchire en lambeaux les libertés de Padoue? Cache-t-elle sous la courtisane insouciante une Judith vengeresse? Le poète ne le dit pas. Mais, par un juste châtiment, Tisbe est dédaignée de celui qu'elle aime. Rodolfo, qu'elle voudrait enchaîner, qu'elle épie chaque jour d'un œil jaloux, dont elle suit tous les pas, n'a qu'un mépris hautain pour ses importunes flatteries. Il n'aspire qu'à se débarrasser de cet amour comme d'un vêtement usé. De quels traits se compose le caractère de Tisbe? qu'y a-t-il au fond de

son ame? Est-ce le dévouement romanesque ou l'égoïsme libertin? Qu'aime-t-elle dans Rodolfo? Est-ce la beauté, la jeunesse ou le courage? Est-ce l'abandon qu'elle veut consoler, ou la fierté sauvage qu'elle a résolu d'amener à ses pieds? Je ne sache pas que la divination la plus habile puisse aller jusqu'à décider ces questions.

Catarina, mariée de bonne heure à Angelo, invoque chaque jour, comme une céleste vision, l'image adorée d'un jeune cavalier qu'elle avait connu autrefois et qu'elle a retrouvé dans un bal. Elle subit sans colère, mais non pas sans larmes, l'autorité impérieuse de son mari. Quoiqu'elle n'écoute jamais sans trembler la voix de son maître, elle garde pour le serment qu'elle a prononcé un respect religieux. Elle souffre silencieusement, et n'entrevoit pas l'adultère comme le terme de ses douleurs. Lorsqu'enfin elle revoit l'amant dont elle avait rêvé les baisers, elle s'abandonne au bonheur avec une imprévoyance enfantine. Sûre de sa pureté, elle ne peut croire à la vengeance qui plane sur sa tête; elle ne comprend pas le châtiment pour une faute qu'elle n'a pas commise.

Angelo, délégué de la république vénitienne, gouverne Padoue avec une verge de fer. Il s'explique à lui-même, comme un théoricien consommé, toute la servilité de son despotisme. Il frappe pour n'être pas frappé. Il inflige à la ville gémissante son implacable volonté; il est trop lâche pour risquer une clémence qui ne lui serait pas pardonnée. Tyran subalterne, et dévoué aux maîtres qui l'ont envoyé, sa main tremblante n'oserait pas signer une grace. Il sait que la révocation d'une sentence de mort le perdrait sans retour près du Conseil des Dix. Il ne s'abuse pas sur la terreur qu'il inspire. Il se fait honte, et sans doute c'est pour imposer silence aux cris de son cœur dépravé qu'il essaie de conquérir l'amour de Tisbe. Il achète sa beauté, et il veut être aimé pour son argent. Mais, comme la plupart des égoïstes opulens qui pourvoient leur couche ainsi que leurs écuries, il se laisse tromper niaisement.

Rodolfo, las de Tisbe, poursuit Catarina; mais il n'a pu apprendre dans les bras d'une courtisane l'art de réduire une vertu rebelle. Il a toute l'inexpérience du libertinage. En aimant Catarina, il est entré dans un monde nouveau. Son ardeur imprudente multiplie les dangers, au lieu de les combattre.

C'est avec ces personnages que M. Hugo a construit son nou-

veau drame. Jamais, je crois, l'indécision des caractères n'a conduit plus directement à l'indécision de la fable. L'analyse d'*Angelo* est une des épreuves les plus désespérantes qui se puissent offrir à la réflexion.

Après une scène d'explication entre Angelo et Tisbe, ingénieuse, délicate, élégante et animée, survient un homme mystérieux, un agent secret du Conseil des Dix, Omodei, qui surprend la tristesse de la courtisane en flagrant délit. Elle est seule, il l'accoste librement, comme s'il la connaissait dès long-temps. Il lui propose et lui promet de lui prouver l'infidélité de Rodolfo. Tisbe avoue son amour et sa jalousie sans craindre la colère d'Angelo. Il faut obtenir du podesta une clé qui ouvre toutes les portes. Omodei disparaît, et Tisbe se fait donner la clé toute puissante. Cette dernière scène est, comme la première, bien posée et bien menée. Il y a dans ce premier acte une finesse d'élocution qui n'est pas habituelle chez M. Hugo. Mais l'espérance de l'auditoire a été promptement déçue. Les trois actes qui suivent sont pitoyables. Le courage manque pour les raconter, le blâme hésite devant le néant sonore et hautain qui voudrait simuler le drame, et qui ne réussit qu'à étourdir.

Tisbe entre chez Catarina. A l'anxiété peinte sur la figure de la jeune femme, elle devine la présence de Rodolfo, quoiqu'elle ne l'aperçoive pas; mais elle a juré à sa mère mourante de se dévouer à la personne qui posséderait un crucifix d'ivoire, transmis de génération en génération comme une sainte relique, arrosé des larmes de son enfance, et que sa mère a donné comme un gage de gratitude. Or, ce crucifix est devant elle. Sa jalousie se tait devant le serment inviolable. Entre Angelo; et Tisbe, au lieu de perdre Catarina, dénonce à son amant une conjuration imaginaire.

Cependant le manteau de Rodolfo accuse Catarina. Tisbe emmène Angelo pour laisser à sa rivale le temps de sauver son amant; mais Angelo est implacable : il veut la mort de sa femme et demande à sa maîtresse un poison sûr et rapide. Tisbe pousse la générosité jusqu'au bout. Elle décide Catarina à boire le poison et substitue à la liqueur mortelle un narcotique irrésistible. Catarina s'endort; la fosse est creusée pour la recevoir, le linceul préparé

pour l'envelopper ; Angelo part satisfait de sa vengeance, qu'il croit complète.

Transportée chez Tisbe, Catarina, qui s'était résolue au sacrifice de sa vie, repose sans connaissance sur le lit de la courtisane. Rodolfo, en apprenant le supplice de la femme qu'il aime, accourt chez Tisbe. Il l'interroge d'une voix haletante et furieuse. Il lui redemande la vie qu'elle a tranchée. Tisbe profère des paroles de haine et de colère contre sa rivale. Rodolfo ne doute plus : il poignarde Tisbe, et à peine a-t-elle rendu le dernier soupir que tout à coup Catarina se réveille et vient se jeter dans les bras de Rodolfo.

N'est-ce pas là, je le demande, un mélodrame de boulevard? Comptons sur nos doigts : une clé, un crucifix, une fiole de poison, une subite résurrection. N'est-ce pas l'arsenal entier du répertoire qui a fait la renommée de M. Marty? Un tyran, une courtisane, un sbire, rien n'y manque. Omodei, après avoir allumé l'incendie, meurt assassiné au milieu de la pièce. Angelo ne reparaît plus dès que sa femme est endormie du sommeil qu'il espère éternel. C'est tout bonnement le conte de Barbe-Bleue.

D'*Hernani* à *Angelo,* la route parcourue est incalculable. Comment des cimes de la poésie lyrique M. Hugo est-il descendu jusqu'aux tréteaux du mélodrame? Comment, après avoir proclamé à son de trompe l'avènement de l'histoire au théâtre, en est-il venu à créer pour la curiosité oisive des personnages qui ne sont d'aucun temps ni d'aucun pays? Est-il bien vrai, comme le répètent ses amis, qu'il viole délibérément l'histoire, ou plutôt qu'il la méconnaît constamment, pour suspendre l'intérêt, et pour atteindre les dénouemens imprévus? Mais si cet aveu est sincère, c'est un aveu d'impuissance et de puérilité. L'art dramatique aux mains de M. Hugo n'est plus qu'un escamotage de place publique. Entre les portes innombrables de ses planches peintes, les acteurs jouent le même rôle que les muscades sous les gobelets.

Eschyle, Sophocle et Euripide, Shakespeare et Schiller ont tenu à l'aise dans les traditions héroïques et historiques. Depuis *Électre* jusqu'à *Wallenstein*, il n'y a pas un grand poète qui ait dédaigné l'histoire ou la légende comme un manteau trop étroit pour ses épaules. Derrière cette fierté percée à jour j'aperçois un



dessein déplorable; si M. Hugo évite l'histoire, ce n'est pas pour la dominer, c'est pour éviter, du même coup, l'humanité qui, à toutes les époques de sa biographie, a ses lois irrésistibles et constantes. En imposant à l'Italie du XVI[e] siècle des mœurs qui ne sont d'aucune date, il se donne de son plein gré le droit de créer des personnages qui n'ont jamais pu vivre nulle part. La décoration et le costume sont le seul code qu'il respecte. Pourvu qu'il ait à sa disposition une salle gothique et une demi-douzaine de pourpoints brodés, il ramène à tout propos son éternelle antithèse de la passion dans le vice, de la magnanimité dans l'humiliation. *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo* sont de la même famille, mais à coup sûr ne sont pas de la famille humaine. C'est une génération de monstres bavards. La fille d'Alexandre VI a changé de robe et s'appelle Tisbe. Marie Tudor a changé de sexe et s'appelle Angelo. Les types de ces impossibles tragédies sont rangées dans la pensée de M. Hugo comme les coins d'une collection monétaire. Quand il veut frapper l'effigie d'un roi ou d'une courtisane, il n'a qu'à changer le nom; le ciseau demeure oisif et ne fouille pas l'acier. Le profil inflexible sert à toutes les dynasties, à toutes les prostitutions renommées.

Il ne reste plus maintenant à la critique sérieuse qu'une seule arme contre les œuvres dramatiques de M. Hugo, c'est le silence. Quand la discussion ne soulèvera plus de bruit autour des mélodrames qu'il jette sur la scène, l'indifférence et l'ennui feront bonne et sévère justice. Le jour où il perdra ses adversaires, il sera forcé de battre en retraite.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 avril 1835.

Les difficultés s'effacent devant le ministère, les impossibilités de vivre qui l'ont contraint trois fois à se démettre, à retrancher quelques-uns de ses membres, et à se renouveler, tombent une à une. Ses divisions intérieures disparaissent, et tout semble annoncer que son avenir sera plus long qu'il ne le pensait lui-même.

Pour ce qui est des difficultés, voilà le ministère en possession des 25,000,000 qu'il s'était engagé à payer à l'Union américaine, car la chambre des pairs, qui n'a pas encore voté la loi, n'est plus qu'un bénévole parlement chargé d'enregistrer, et qu'il ne sera jamais nécessaire d'exiler à Pontoise. Il est vrai qu'un amendement formulé par M. Leyraud, et réuni à un autre amendement du général Valazé, embarrasse un peu les ministres. Il s'agit de l'obligation d'exiger préalablement des explications du général Jackson, avant que de payer le premier terme de l'indemnité américaine; mais il est évident qu'on passera outre. On est même si bien décidé sur ce point, qu'on ne daignera pas faire rejeter cet amendement par la chambre des pairs. Le général Bernard, aide-de-camp du roi, qui se rend aux États-Unis avec M. Pichon, notre ancien commissaire à Al-

ger, se chargera de régler cette affaire en même temps que quelques intérêts particuliers qui se rattachent au paiement des **25,000,000**, et réparera ainsi la dernière faute de M. de Broglie, car c'est encore à l'inhabile M. de Broglie que le ministère doit ce nouvel embarras.

M. de Rigny, qui pèche par excès d'habileté au contraire, avait cependant soigneusement préparé le terrain à M. le duc de Broglie. La veille du jour où les amendemens devaient être discutés, il se rendit auprès du général Valazé, lui prouva le plus ingénieusement du monde que son amendement n'était qu'un double emploi de celui de M. Leyraud, qui demandait aussi une réparation à l'Amérique, et obtint de l'honorable député la promesse de laisser confondre les deux amendemens en un seul. Une démarche près de M. Leyraud eut pour résultat une seconde correction. On promit à ce dernier de donner toujours, à la chambre, dès qu'elle le demanderait, communication de la correspondance du ministère avec le président des États-Unis; cette promesse fut faite en présence de plusieurs députés. Cela fait, on convint avec les députés ministériels de faire passer l'amendement Valazé, devenu par la concession du général, le moins explicite des deux, et de laisser M. Leyraud s'endormir sur les promesses ministérielles. Malheureusement M. de Broglie entama gauchement la question, et s'embrouilla dans les deux amendemens. Les centres déroutés prirent l'un pour l'autre, et votèrent par méprise. Il en résulta une confusion qui dure encore, et que faute de mieux le ministère voudrait augmenter maintenant, s'il est possible. M. de Rigny, voulant réparer, autant qu'il est en lui, la maladresse du président du conseil, s'est chargé de l'exposé des motifs à la chambre des pairs, où il est venu dire, il y a deux jours, que le gouvernement avait écarté, par un noble sentiment de dignité, un amendement qui tendait à soumettre les explications de Jackson à une publicité officielle. Qu'on juge de l'humeur de M. Leyraud à qui la promesse de la publicité officielle avait été faite devant ses collègues. Sans une officieuse intervention, ses dénégations eussent été vives; il s'est borné, comme on l'a vu, à protester contre l'exposé des motifs de M. de Rigny, et M. de Broglie s'est trouvé forcé de déclarer qu'il y avait eu méprise. M. de Broglie, qui se vantait, en entrant dans ce ministère, d'en sortir sans aucune altération, et qui voulait, disait-il, imiter le Rhône dont les eaux ne se mêlent pas à celles du lac de Genève qu'elles traversent, M. de Broglie verra encore plus d'une fois sa loyauté mise à de rudes épreuves.

Le ministère avait encore attaché son existence à la question des fonds secrets; en d'autres termes, il lui fallait 1,200,000 francs à gaspiller sans contrôle, pour vivre. Puisqu'il ne s'agit que de cette bagatelle, le minis-

tère vivra. Sans doute, il s'est vu forcé d'entendre quelques vérités dures dans cette discussion; les paroles austères de M. Dupont de l'Eure ont été terribles; c'était, comme on l'a fort bien dit, la franchise d'un ancien ministre resté pauvre, parlant à de jeunes ministres déjà riches; mais un peu de honte est bientôt bue, et d'ailleurs la majorité s'associe à cette honte avec tant de magnanimité et de dévouement, qu'on ne sait à qui en restera la plus grosse part.

Une partie des fonds secrets servira à défrayer le procès-monstre et à subvenir aux frais de construction de la salle provisoire qui ont dépassé considérablement le crédit fixé par M. Thiers lui-même, et voté par la chambre. Beaucoup de fonctionnaires se sont déplacés pour venir au procès, les fonds secrets dédommageront ces fonctionnaires. Les fonds secrets serviront aussi à ranimer quelques consciences timorées, à consolider des fidélités que la pénurie où se trouve la caisse ministérielle, est à la veille d'ébranler. Cette pénurie est si grande, que les subventions des feuilles ministérielles sont, dit-on, en arrière de plus de deux mois. Depuis ce temps, les gratifications ont cessé de couler; les dévouemens les plus purs sont restés sans récompense, et certains votes ont été, bien involontairement, désintéressés. Depuis deux mois, la main du ministre ne s'ouvre que pour serrer cordialement celle de ses serviteurs et de ses amis, mais ces témoignages stériles d'affection commencent à ne plus leur suffire, et le ministère était vraiment fondé à supplier la chambre de faire cesser un état de choses si dangereux pour lui. La troisième question d'existence ministérielle, c'est, on le sait, le procès. Le procès marche à ravir. Les pairs arrivent à souhait à leur poste, les uns de Vienne et de Rome, les autres de Stuttgart et de Stockholm. M. de Saint-Aulaire, M. Latour-Maubourg, M. de Saint-Priest, M. de Montebello, ont déjà fait leur rentrée au foyer de l'Opéra et dans les salons de Paris. Le ministère n'a qu'un chagrin, c'est de ne pouvoir faire revenir M. de Saint-Simon qui est aux Indes orientales; mais si l'ajournement du procès a lieu, comme il se peut faire, on enverra un bâtiment à Pondichéry, qui ramènera un juge de plus. Si M. Sébastiani remplissait la promesse qu'il a faite aux électeurs de Vervins, nous n'aurions pas un seul ambassadeur à son poste; mais n'importe, pourvu que le procès ait lieu. Au 1er mai, jour de sa fête, le roi jouira d'un plaisir que ne pourrait se donner en ce moment aucun souverain en Europe; il se verra entouré de ses ambassadeurs en Russie, en Autriche, en Suède et en Suisse, de ses ministres à Turin, à Stuttgard et à Rome. Il ne manque à cette bonne fête que M. Sébastiani, qui sommeille à Londres, et M. de Rayneval qui joue un maigre rôle à Madrid.

A propos de M. Sébastiani, nous devons faire observer à M. Thiers, qui vantait l'autre jour les exploits de ce grand général en le faisant figurer près de Bonaparte au pont d'Arcole, que M. Sébastiani était alors occupé à se faire battre ailleurs. Si M. Thiers veut ouvrir sa propre *Histoire de la Révolution*, il y trouvera les noms des officiers qui figuraient à Arcole. C'étaient Masséna, Augereau, Lannes, Verne, Bon, Verdier, Muiron, Belliard; mais M. Sébastiani ne s'y trouvait pas. Il faut retrancher des belles pages de la vie militaire de M. Sébastiani sa part de ce haut fait, que M. Thiers lui accordait si libéralement l'autre jour; mais ce que personne ne contestera à M. Sébastiani, c'est sa glorieuse journée d'Almanacid.

Enfin, la dernière difficulté disparaît comme les autres. L'acceptation du maréchal Maison paraît certaine. Seulement, elle n'est que temporaire. Il paraît que le maréchal tient à retourner à Saint-Pétersbourg au mois de décembre prochain. Le maréchal Maison n'aime pas les longs ministères; il a été quinze jours ministre des affaires étrangères; il consent à garder le ministère de la guerre pendant huit mois. C'est déjà du progrès. Au reste, rien n'est désespéré avec le maréchal Maison, et il n'est pas très difficile de faire changer ses résolutions. On peut le penser du moins; car, à Saint-Pétersbourg, le maréchal disait partout hautement, et souvent sans nécessité, qu'il n'accepterait pas le ministère, et que toutes les offres des ministres, qui sont maintenant ses collègues, seraient bien inutiles. Le voilà ministre cependant. Qui sait si son goût pour Saint-Pétersbourg lui durera long-temps?

Une petite circonstance, assez insignifiante en elle-même, avait un peu diminué tout récemment, à Saint-Pétersbourg, le crédit de notre ambassadeur. On sait que les rangs sont parfaitement tranchés en Russie, et qu'il ne s'y trouve pas de classe intermédiaire entre la noblesse, la cour et la plus humble bourgeoisie. Dans cette dernière classe, nous écrit-on de Saint-Pétersbourg, l'ambassadeur avait distingué une personne qui excitait son intérêt, et il la voyait avec quelque assiduité. Son intérêt pour elle alla même si loin, qu'il ne refusa pas de présider un petit bal qu'elle donna pendant cet hiver, et dont le maréchal, entouré de petits marchands et d'ouvrières endimanchées, fit les honneurs avec une bonhomie populaire, digne d'un représentant de la révolution de juillet. Ce goût de l'égalité fut peu admiré à la cour de Russie, et le maréchal eut à essuyer quelques froideurs, qui diminueront peut-être le regret que lui cause son départ.

Ce n'est pas assez que le concours, peu attendu, du maréchal Maison vienne en aide à ce bienheureux ministère; il faut encore que le maréchal Soult, ce candidat redouté, ait pris à tâche de se détruire lui-même. Le maréchal, dans son dernier voyage à Paris, était poursuivi de deux idées

fixes. Il voulait à toute force présider un ministère de la gauche, et à toute force aussi persuader à tout le monde que sa ruine est complète. Le maréchal disait, à qui voulait l'entendre, que les affaires de l'état l'avaient tant absorbé, que les siennes en ont terriblement souffert. Son dernier ministère lui coûte sa fortune; c'est là ce qu'il affirme du moins. Il ajoute qu'il sera désormais forcé de vivre du produit de sa terre de Saint-Amand, de ses fruits et de ses légumes, et d'augmenter, au fond de sa province, le nombre de nos vieux soldats laboureurs. Touchés de la détresse du maréchal, Mme Adélaïde et M. le duc d'Orléans voulaient qu'on lui achetât pour un million de tableaux. On sait comment le roi réduisit cette somme à cinq cent mille francs. Ce prêt, selon le roi, ce don, d'après le maréchal, ne se réalisera qu'en cinq paiemens annuels, comme l'indemnité américaine. Qui sait même si ces termes de paiement n'ont pas été savamment combinés avec ceux de l'indemnité? Toujours est-il que, pendant cinq ans, le maréchal ne sera pas maître de ses mouvemens, qu'on le tiendra à sa solde et dans une sorte de dépendance qui l'éloignera du ministère. Il faut espérer que le pauvre duc de Dalmatie emploiera ces cinq années à refaire sa fortune, et à sortir de l'indigence où il se trouve.

Le roi subit patiemment M. de Broglie et M. Guizot; la chambre est dévouée, la majorité compacte et si disciplinée, qu'on la dirait formée des mains même de M. de Villèle; la chambre des pairs est à deux genoux; les concurrens s'effacent, les rivaux et l'opposition sont divisés, le pays semble plongé dans une insouciance profonde, et demande à peine si on le gouverne et qui le gouverne. Qui pourrait donc maintenant s'opposer à l'accomplissement des vues du ministère, à sa puissance, à la réalisation de son système, s'il a un système? Personne, si ce n'est le ministère lui-même. En France, on ne tue guère les pouvoirs; ils se suicident. Ainsi ont fini tous les ministères de corruption qui se sont écroulés les uns sur les autres, laissant sur le sol cette épaisse couche de fange sur laquelle repose tout l'édifice politique que nous voyons. Personne donc ne renversera le ministère, ni les écrivains, ni les orateurs de l'opposition, ni la magistrature, ni la pairie, ni la chambre. Lui-même, lui seul se renversera. Qui peut nuire maintenant à M. Thiers, si ce n'est M. Thiers? Quel autre que M. de Broglie fera choir M. de Broglie à force de faux pas? Qui peut mieux que M. de Rigny compromettre le titulaire actuel du ministère de la guerre? Qui pourrait écrire contre M. Persil des factums plus violens que les ordonnances et les circulaires du garde-des-sceaux. Quels sont les pamphlets qu'on lit à la tribune contre le ministre de l'instruction publique, si ce n'est la volumineuse collection des pamphlets de M. Guizot? Pour nous, adversaires de ces hommes et de ce système, nous ne leur

souhaitons d'autre mal que l'accomplissement rapide de tous leurs projets; nous espérons que tous leurs projets de lois seront votés, que les fonds leur seront prodigués à pleines mains; nous désirons qu'on les seconde dans tout ce qu'ils tentent; leur règne sera plus court, et ils auront plus tôt trouvé le terme de leur chemin.

Cette quinzaine s'est passée fort tranquillement, en dépit des patrouilles et des ordres du jour destinés à jeter l'alarme dans la garde nationale. Les théâtres et les églises ont été remplis d'une foule immense, et l'on compte à Paris plus de vingt mille étrangers arrivés depuis peu de temps. Il va sans dire que ce n'est pas dans les environs du Luxembourg qu'ils établissent leur demeure. Là les habitans paisibles déménagent, effrayés qu'ils sont de l'appareil militaire et du déploiement de la police qui se fait dans ce quartier. Dans le jardin du Luxembourg, on trace des enceintes pour l'artillerie, en dehors on dispose des quartiers pour la cavalerie, on dresse des tentes, on forme des postes sans nombre pour les fantassins. On dirait qu'on veut se venger sur la population du quartier latin des insolences qu'on souffre des Etats-Unis d'Amérique. C'est dommage qu'on ne puisse faire venir nos flottes à Paris; on leur ferait aussi prendre part à cette campagne qu'on est impatient de commencer. Il y avait si long-temps que ce belliqueux ministère n'avait guerroyé sur le pavé de Paris! Vienne une occasion favorable, et nous le verrons bientôt faire flotter au vent le glorieux drapeau de la rue Transnonain.

A défaut de troubles séculiers, nous avons failli voir l'émeute dans l'église. Une double émeute même menaçait de troubler la tranquillité du diocèse de Paris; deux émeutes de vicaires, dirigées, l'une contre le curé de Saint-Roch, l'autre contre le curé de l'Assomption. Heureusement, l'archevêque de Paris est un habile stratégiste. Par une savante combinaison, il a transporté les vicaires de Saint-Roch à l'Assomption, et ceux de l'Assomption à Saint-Roch; et, grace à ces deux coups d'état, les pasteurs sont rentrés en possession de l'autorité que leur contestaient leurs suppléans. Si M. de Quélen voulait prendre le commandement du Luxembourg, il éviterait peut-être beaucoup d'embarras au ministère.

Un de nos amis, traversant, il y a deux jours, ce quartier proscrit, a trouvé sous ses pas une pièce dont la lecture nous prouve que les accusés d'avril se préparent à faire une énergique défense devant la chambre des pairs. La main qui a tracé cet écrit est peu exercée; les caractères sont presque illisibles, l'orthographe défectueuse, mais le style est d'une curieuse énergie, et la pensée, souvent logique, au milieu de l'emphase et des déclamations qui l'obscurcissent. Ce morceau est sans doute l'ouvrage d'un ouvrier de Lyon ou d'un soldat compromis dans les troubles;

son défenseur ou son conseil, à qui il l'avait peut-être confié, l'aura perdu sur sa route. Nous nous hasardons à donner, sans les approuver, quelques fragmens de cette défense, destinée d'ailleurs à la publicité; nous tenons la pièce entière à la disposition de celui qui l'a perdue. En voici le début :

« Les accusés d'avril, en présence de l'avenir qui se prépare et s'accélère, doivent-ils accepter moralement la juridiction que la force brutale leur impose, et forcés de comparaître devant un tribunal exceptionnel, doivent-ils se choisir ou accepter des défenseurs? enfin, la chambre des pairs, convertie en tribunal, est-elle compétente? Bien plus, un tribunal, quel qu'il soit dans l'ordre de choses actuel, après la révolution de 1830, est-il compétent? Telles sont les questions qui s'offrent à la pensée, au moment où juges et accusés vont bientôt se trouver en présence.

. . . .

« Accusé d'avril, ayant à répondre de mes actes devant la chambre des pairs, n'aurai-je pas, avant tout, à leur demander compte, de quel droit ils m'accusent et quel est leur mandat? n'aurai-je pas à leur dire : Non, vous n'êtes pas mes juges, vous qui vous prétendez issus du pouvoir populaire, et qui voulez appliquer la justice en son nom?

. . . .

« Non, vous n'êtes pas mandataires du peuple, vous qu'on a vus sous toutes les formes, et variant selon les révolutions, associer constamment vos noms aux actes. . . . .

« Vous qui prétendez défendre et continuer l'œuvre des révolutionnaires de juillet; vous qui, semblables aux stériles frélons, venez jouir sans travail des fruits de la victoire; dites-nous donc, défenseurs privilégiés du pouvoir actuel, quels sont les bienfaits dont la France glorieuse ait à bénir ce régime.

. . . .

« Sous la restauration, le sang des patriotes a coulé de l'échafaud sur la place publique. Mais depuis 1830, il n'est point de ville où le domicile du citoyen n'ait été violé, et qui n'ait vu son pavé rougi du sang de ses habitans.

« Sous la restauration, le parquet, insatiable de vengeance, appelait

incessamment sur la tête des vaincus la rigueur des lois, et les patriotes échappés au glaive de la loi, ou à la baïonnette du soldat, comptaient leurs glorieuses campagnes d'apostolat par les années de prison.

. . . .

« Les deux grands pouvoirs du royaume, oubliant leur mission, se transforment en juges criminels, et l'on voit aussi l'ancien palais des rois transformé en prison d'état.

« Sous la restauration, la police, limitée, ne comptait à la rigueur que la gendarmerie, et dans les grandes circonstances, la garde royale et les gardes-du-corps. . . . .

« La quasi-légitimité, plus large, plus progressive dans l'art de gouverner les hommes, sut augmenter l'ancienne police, et lui associer les troupes de ligne et la garde nationale, prenant les premiers par l'obéissance passive, et les seconds par la peur, l'égoïsme et le mensonge. Aux cours prévotales ont succédé les conseils de guerre, et si les exécutions n'ont point décimé les accusés des 5 et 6 juin, ce n'est que par la crainte de l'opinion publique. Si le sang des accusés n'a point coulé par la main du bourreau, cela n'a pas tenu à ces magistrats et soldats à la fois. Si nous comptons encore vivans parmi nous ces jeunes hommes dont le crime est le nôtre, et dont nous acceptons la solidarité; si l'espérance nous reste encore de presser un jour sur nos cœurs nos frères, nos amis; si l'espérance nous reste encore de voir un jour la France heureuse, libre et glorieuse, non, cela n'aura pas dépendu de vous, hommes du sabre et de l'obéissance passive, vous qui, pendant vingt ans, n'avez cessé de prêter votre appui à nos oppresseurs; vous qui, dans l'oisiveté d'une paix sans gloire, avez ameuté vos soldats contre nous, ainsi qu'on voit les chiens d'un berger capricieux mordre à plaisir, et pour obéir seulement, le troupeau inoffensif marchant, guidé par l'instinct, à la plus simple liberté.

. . . .

« Eh quoi! défenseurs de l'ordre public, vous-mêmes nés du désordre, vous nous accusez de vouloir l'anarchie, parce que nous voulons largement, c'est-à-dire pour le peuple, ce que vous n'avez voulu que pour vous; vous qui, au nom du peuple, et pour vous seuls, avez usurpé le pouvoir populaire, vous nous accusez de vouloir le désordre!

« Hommes aveugles, ouvrez donc les yeux et voyez! L'anarchie que vous

détestez s'est, avec vous, assise au pouvoir, elle vous suit comme une ombre et vous enveloppe de toutes parts.

. . . .

« Et c'est vous tous, défenseurs intéressés du monopole et du privilége, vous, fauteurs de l'anarchie sociale, qui nous accusez et qui prétendez nous juger !

« Est-ce donc nous seuls qui avons porté le trouble dans la vieille société et déchiré le vieux pacte social ? Imprudens ! c'est vous, qui, semblables à des larrons, avez porté le trouble et la désolation dans la maison du maître, que vous avez dépouillé et chassé pour vous approprier son bien, que lui-même, dans l'origine des temps, avait usurpé sur le peuple, seul et grand propriétaire naturel de la richesse sociale; et lorsque la vieille société agonise et meurt dans vos débiles mains, nous voulons, nous, régulariser ce mouvement qui vous déborde de toutes parts. Et de quel droit nous accusez-vous? N'agissons-nous pas en vertu du même droit que celui en vertu duquel vous avez renversé un pouvoir impopulaire, moins détestable cependant que celui par lequel vous l'avez remplacé ?

. . . .

« Accusés d'avril, et traînés devant les hommes qui se croient le droit de nous juger, devons-nous choisir ou accepter des défenseurs ? non, sans doute, et leur incompétence radicale nous en dispense naturellement.

« Accusé d'avril, non, je n'ai point à accepter ou à choisir d'avocat, car la défense en pareille matière toujours est immorale. Qu'on laisse à des criminels l'art mensonger de nier ou défigurer leurs actes.... Permis à eux, dans leurs crimes détestables, de chercher à tromper à la fois, s'il se peut, eux-mêmes et le public accusateur par la voie de ses magistrats; mais un vrai républicain, en l'absence de ses juges naturels (les vrais mandataires du peuple), ne doit chercher de défenseurs que dans sa propre conscience, et, fort de ce conseiller incorruptible, il fera pâlir devant lui ses accusateurs timorés. Cependant, loin de moi l'idée de flétrir l'ordre des avocats! Oui, par cela seul qu'ils se consacrent à la défense des malheureux, quels qu'ils soient, leur état est honorable. . . . . .

« Accusé d'avril, seul devant mes accusateurs dorés, fier de mon droit, qui est celui du peuple, confiant dans la cause sacrée de la liberté, je n'attendrai mon jugement que de l'opinion populaire, qui déjà vous

flétrit; et, sous l'accusation d'un crime qui entraîne la peine capitale, je vous apporterai hardiment ma tête, sans crainte toutefois que votre justice en fasse tomber un seul de ses cheveux.

En publiant ces notes, nous n'avons eu d'autre pensée que celle de faire connaître quelle sorte d'hommes la cour des pairs s'apprête à citer devant elle. L'exaltation d'idées qui règne dans cet écrit, et la direction de ces idées, indiquent une éducation politique toute spéciale, qui ne peut avoir été faite dans les journaux, même dans les feuilles de la couleur la plus prononcée. *La Tribune* et *le Réformateur* sont encore fort loin du langage de ce plaidoyer tout-à-fait authentique. Il prouve que la presse, quelle que soit sa nuance, est une puissance modératrice; le talent naturel qu'on ne peut méconnaître dans ce morceau prouve aussi que le langage de la raison et de la justice ne serait pas perdu, si on l'employait avec de tels hommes, eux que les rigueurs du cachot, une longue captivité et les traitemens les plus durs, n'ont pu dépouiller de leur constance, et d'une sorte de dignité.

— On annonce pour demain une immense promotion de membres de la Légion-d'Honneur. Cinq cents chevaliers seront nommés, sans compter les grand'croix et les commandans. On compte sur ces nominations pour stimuler le zèle de la garde nationale, car c'est sur elle particulièrement que doit tomber cette pluie de faveurs. Quelques peintres seront également décorés; un directeur de spectacle, M. Jouslin de la Salle, un musicien, M. Halévy, sont compris, dit-on, dans cette promotion. On ne nomme pas un seul homme de lettres, destiné par le ministère à subir cette distinction. La mauvaise presse est proscrite, et pour la bonne, les fonds secrets sont votés. La fête du roi sera complète.

— Mme Malibran vient d'être engagée à Londres, pour jouer à Drury-Lane le rôle de Mlle Falcon, dans l'Opéra de la *Juive*. Mme Malibran recevra 2,000 livres sterling pour la saison.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

— Nous croyons faire plaisir aux amis des livres religieux, à ceux qui aiment à méditer sur des pensées élevées et intérieures, en leur annonçant deux livres d'un même auteur anonyme : *Arthur, ou Religion et solitude*, et un recueil de *Pensées choisies de Saint-Martin*. Ces deux volumes qui se trouvent à la librairie religieuse de Toulouse (rue du Foin-Saint-Jacques, 16) contiennent un grand nombre de sujets de méditation morale, de passages tirés des anciens pères, ou des théosophes modernes. L'auteur anonyme qui, après avoir vécu de la vie du monde et des passions, paraît s'être retiré dans la solitude, et qui unit une sensibilité très tendre à une imagination poétique encore émue, commente les pensées qu'il cite, les orne de ses souvenirs et y ajoute des développemens de même source, en une langue parfois négligée, mais heureuse et pleine d'onction.

— La dixième livraison des *Suites à Buffon* vient de paraître ; elle forme le quatrième volume de *l'Histoire des végétaux phanérogames*, par M. Spach. Nous ne nous sommes pas trompés dans nos prévisions, en annonçant, dès son apparition, à cette entreprise, tout à fait hors de ligne, un succès complet. Expression de la science actuelle la plus avancée, elle satisfait pleinement le besoin que sentent chaque jour davantage ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire naturelle, de trouver réunis sur un seul point les faits et les idées dispersées dans une multitude effrayante d'ouvrages particuliers et de recueils académiques. Plusieurs des traités spéciaux dont se compose cette importante collection, seront incessamment terminés, et nous attendons ce moment pour en entretenir nos lecteurs d'une manière approfondie.

Voyages en Arabie, par Burckhardt. — Ce livre n'était encore connu en France que par les extraits plus ou moins étendus qu'en donnèrent divers journaux, lors de son apparition en Angleterre, il y a quelques années. La *Revue* elle-même lui a consacré en 1831 un article étendu. Mais ces morceaux détachés n'ont pu donner qu'une idée imparfaite de son mérite éminent. Burckhardt est un voyageur tout-à-fait hors de ligne ; savant et consciencieux comme Niebhur, parlant arabe comme le célèbre

Aly-Bey, il est avec ce dernier le seul Européen qui, dans ces derniers temps, ait pu pénétrer, déguisé en pélerin, jusqu'au tombeau du prophète, sans éveiller les soupçons des fidèles, grâce à sa profonde connaissance de la langue du pays. Faisant profession ouverte de l'islamisme, il a pu lever impunément les plans des deux villes saintes, la Mecque et Médine, et cela avec tant d'exactitude, que peu de grandes cités d'Europe nous sont maintenant aussi bien connues. Non content de décrire les édifices sacrés, objets de la vénération des musulmans, et les autres lieux publics, il n'omet aucun détail sur les mœurs des habitans, et cela souvent à propos d'un fait insignifiant qui eût échappé à un observateur moins profond. Ce sont surtout les notes sur les Bédouins qui méritent de fixer l'attention. Il n'a pas, il est vrai, pénétré dans les plaines du Nedjd où vivent leurs principales tribus; il s'est mis en communication avec eux dans les deux cités saintes, et en a obtenu une foule de renseignemens précieux qui laisseront peu de chose à faire à ses successeurs. M. Léon de Laborde, le dernier voyageur en Arabie, a trouvé le souvenir de Burckhardt encore vivant parmi les Bédouins, que ce dernier avait visités, et il est probable qu'on parlera encore long-temps dans le désert du scheickh Ibrahim. C'est le nom que Burckhardt avait pris en adoptant le costume et les mœurs musulmanes.

Avant de visiter le Hedjaz, ce voyageur, dont on ne peut trop déplorer la perte, avait visité l'Égypte et la Nubie. Ce premier voyage, dont il avait envoyé le récit complet à la société d'Afrique à Londres, a également vu le jour avant celui dont nous parlons en ce moment, et est encore moins connu parmi nous. Il est vivement à désirer que le traducteur de ce dernier, à qui nous devons d'avoir déjà fait passer tant de bons ouvrages de ce genre dans notre langue, veuille bien se charger de ce nouveau travail. Ce serait rendre un service considérable aux amis des sciences géographiques que de leur donner Burckhardt tout entier.

— Il se publie actuellement, sous le titre de *Théâtre européen*, une nouvelle collection des meilleures pièces des théâtres étrangers, beaucoup plus complète et plus satisfaisante que celle qui a paru sous la restauration. Ainsi la seconde livraison nous donne tout entière la belle pièce de Calderon, *le Médecin de son honneur*, qu'on ne connaissait qu'imparfaitement. Cette entreprise littéraire ne peut manquer de réussir.

— M. Roques vient de publier une nouvelle édition de sa magnifique *Phytographie médicale*, ou traité des champignons et plantes vénéneuses. Nous en reparlerons prochainement.

— On vient de mettre en vente, chez le libraire Henri Dupuy, rue de la Monnaie, un volume in-8°, en vers, intitulé *la Cité des Hommes*, par M. Adolphe Dumas. Nous reviendrons sur cette publication.

On vient de placer aux Tuileries trois nouvelles statues de MM. Pradier, Debay et Foyatier. Le *Cincinnatus* de M. Foyatier vaut mieux que le *Spartacus* du même auteur; il y a moins d'emphase dans l'attitude, moins de vulgarité dans le détail musculaire : mais rien absolument ne personnifie Cincinnatus. — Le *Périclès* de M. Debay n'est autre chose que le travail d'un ouvrier patient; la tête est maigrement copiée sur un buste antique, l'ajustement est mesquin, la draperie sèchement traitée; les nus sont d'une rondeur qui exclut toute finesse. L'expression du Périclès de M. Debay est celle d'un esclave obéissant. — Il est fort à regretter que le *Phidias* de M. Pradier manque d'idéalité, et que la tête en particulier soit insignifiante, car il y a dans cette statue plusieurs morceaux d'un mérite supérieur. Le bras droit est un chef-d'œuvre de modelé; les plis du manteau ramassés sur la partie gauche du torse ont de la souplesse et de la légèreté; mais le manteau s'ajuste mal sur l'épaule droite.

— M. Berlioz donnera dimanche son dernier concert, dans la salle des Menus-Plaisirs. On sait avec quel intérêt le public a accueilli les trois séances que ce jeune compositeur a données au commencement de l'hiver. Celle qu'il annonce est de nature à vivement émouvoir la curiosité : on y entendra la Symphonie fantastique avec tous ses développemens. M. Listz s'est chargé de l'intermède; il exécutera les variations sur la *Marche d'Alexandre* de Moschelès.

F. BULOZ.